

**MANIFESTE POUR UNE  
DÉMOCRATIE DÉVIANTE**

*Amours queers face au fascisme*

COSTANZA SPINA

# *éditions trouble*

Essais révolutionnaires, poésie ou science-fiction,  
éditions trouble est une maison d'édition indépendante  
et associative qui embrasse tous les genres littéraires  
pour rendre compte des profondes nuances des idées  
féministes, queers, écologistes et décoloniales.  
Car nos livres sont nos armes.

Ce livre a été corrigé, relu, amélioré et enrichi par  
Laurène Daycard, Elvire Duvelle-Charles, Apolline, Clémentine et  
Victoire Labrosse, Clémence Simard, Maria Tasso, Anne-Charlotte  
Michaut, Sarah My Diep et Sarah Netter.



n°01

ISBN 978-2-4945-6700-9

© éditions trouble, 2023

Costanza Spina est journaliste et fondatrice du média *Manifesto XXI*. Iel a grandi en Italie jusqu'à ses 17 ans, avant de quitter son pays, fuyant le conservatisme du régime de droite en place. En France, iel a fréquenté Sciences Po Rennes où iel a entamé ses recherches autour des médias et du journalisme militant LGBTQIA+. Depuis 2019, iel mène une réflexion autour de la force politique et sociale de l'amour queer. Au cœur de cette recherche, la question des manières de s'organiser face à la montée des extrêmes droites et d'insuffler dans les médias une approche queer et intersectionnelle.

# SOMMAIRE

Introduction	9
--------------	---

## PARTIE I

### LE COURAGE DE LES APPELER FASCISTES

Introduction	29
Chapitre 1. La continuité entre fascismes et démocraties	42
Chapitre 2. Confusionnisme : quand l'extrême droite aspire les idées de gauche pour se renouveler	52
Chapitre 3. Victimisation fasciste	63
Chapitre 4. La fabrique des ennemis	66
Chapitre 5. Mystique fasciste	69
Chapitre 6. Le sens du déclin : des dangers du passéisme réactionnaire	75
Chapitre 7. Universalisme réactionnaire : le terreau fertile de l'extrême droite	80
Chapitre 8. La lutte contre le communautarisme : la dérive autoritaire des démocraties en détresse	88
Chapitre 9. L'invention du wokisme	93

Chapitre 10.	Paranoïa collective	96
Chapitre 11.	Le danger de la démocrature	102
Chapitre 12.	Polarisation des esprits	105

## PARTIE II

### POUR UNE RÉVOLUTION ROMANTIQUE : LES AMOURS QUEERS FACE AUX FASCISMES

Introduction		113
Chapitre 1.	Célébritisme et néolibéralisme : vaincre nos fascismes intérieurs	131
Chapitre 2.	Les médias indépendants : lieux de lutte intermédiaires	145
Chapitre 3.	Utopie et municipalités radicales : bâtir les nouveaux habitats queers et intersectionnels	163
Chapitre 4.	De l'importance du vide et du silence	175
Chapitre 5.	Justice : transmuier nos cœurs	193
Chapitre 6.	Spiritualité : les cœurs queers sont l'incarnation du divin	210
Lexique		229
Bibliographie		233



# INTRODUCTION





Pour mon trentième anniversaire, iel a laissé une boîte blanche sur la table avant de filer au travail. Je savais d'avance quels trésors elle renfermait et je me réjouissais de l'ouvrir. Un arôme doux et fleuri émanait du carton. La journée n'aurait pas pu commencer avec un meilleur parfum. Je l'ai ouverte délicatement. Mon regard a parcouru distraitement son contenu. Puis, il s'est arrêté, soudainement captivé par le billet en forme de cœur écrit en Comic Sans qui ornait l'intérieur du couvercle. « *Don't ever forget how precious you are*<sup>1</sup> ». Je ne sais pas pourquoi ce matin-là, des mots aussi simples ont saisi mon cœur avec une telle puissance. Assisæ, je contemplais ce billet un peu bancal. Je l'imaginai s'asseoir, taper ces quelques lettres à l'ordinateur, imprimer la feuille, la découper dans cette forme de cœur maladroite, la coller avec soin dans la boîte. Ce n'était pas un « je t'aime », ni un « joyeux anniversaire » ou un simple dessin drôle et décalé. C'était un vœu, un enchantement, un gentil sortilège lancé pour m'envelopper de douceur. Ma poitrine s'est gonflée de toutes les larmes que, pendant des décennies, elle avait retenues. Je recevais de l'amour, enfin, et l'invitation à me souvenir de ma valeur. Ma vie compte. On dit que toute leçon arrive quand nous sommes prêts à l'entendre. D'autres, en amitié ou en famille, m'avaient déjà dit des mots doux. Mais là, c'était lié à mon cœur et c'était différent. Je donnerais n'importe quoi pour que ce message puisse être transmis à l'enfant queer que j'ai été pour qu'il puisse se dire que malgré les abus, les cris, les nuits noires de l'âme, sa vie compte

---

1

« N'oublie jamais que tu es précieuse. »

et a toujours compté. Que l'amour arrive, même si le monde entier semble s'enfoncer dans l'apocalypse.

Comme tant de mes adelphe, j'ai vécu une adolescence solitaire. Plongé dans une Italie conservatrice, empêtrée dans le berlusconisme, je n'aimais pas grand-chose du monde extérieur. Hormis les églises vides qui sentaient bon l'encens. Les balades dans la nature. La Sicile, ma maison, ses promesses de fantaisie et ses contes féeriques. J'aimais l'aventure. Les volcans, l'archéologie, la musique classique, les minéraux, que je collectionnais, les animaux, dont je prenais le plus grand soin, les vieux livres, grecs et latins, qu'on m'apprenait à traduire à l'école. J'aimais l'astrologie et j'inventais toutes sortes de formules magiques tirées des livres de médecine de mon grand-père. J'aimais traîner avec mes sœurs, Flavia, Lidia et Matilde. J'aimais m'entourer de celles et ceux qui ne me demandaient pas d'être ce que je n'étais pas et que je ne voulais pas devenir. Je savais parfaitement, dès ma naissance, qui j'étais et j'en étais très satisfait<sup>e</sup>. J'étais l'être mythologique de mon livre de chevet, l'animal sauvage, l'enfant sans lois, j'étais les éléments et les arbres. J'étais queer. Je ne voulais être rien d'autre que ce tout, parce que mon cœur était capable d'accueillir cette totalité sans se poser aucune question. Certains artistes ont comparé la transidentité et la *queerness* à l'immensité<sup>2</sup>. C'est une parfaite description de ce qui coulait dans mes veines, comme si mon enveloppe physique n'avait aucune frontière et était indissolublement et éternellement liée aux étoiles. Enfant, j'ai su que j'étais queer en regardant le ciel, entouré de mes êtres chers, avec qui nous passions les nuits chaudes de l'été sicilien à disséquer nos cœurs

---

<sup>2</sup> *L'immensità*, un film d'Emanuele Crialese sorti en 2022 avec Penélope Cruz, Vincenzo Amato et Luana Giuliani.

et à nommer nos émotions. Une inquiétude s'est par la suite emparée de moi, en jetant comme un voile sombre sur mon existence. Une menace dont j'ignorais le nom. La certitude que ma liberté et ma légèreté dérangeaient. Tout le monde ne se réjouissait pas de mon existence. Comme celui de tant de jeunes lesbiennes, mon regard est devenu bien nostalgique pour mon âge, rempli d'appréhension pour les dures années à venir. Un regard de solitude et d'incompréhension. Je le retrouve dans la plupart de mes photos : ces yeux noirs en amande qui percent profondément l'objectif et semblent lui poser une infinité de questions. Ces yeux qui, en réalité, connaissent déjà toutes les réponses. Plus tard, en lisant *Le génie lesbien* d'Alice Coffin, je me suis reconnue lorsqu'elle décrit ce « voile grave et ailleurs qu'ont dans les yeux tant de petites futures lesbiennes ».

Au nom de quoi une créature heureuse et sûre d'elle, pacifique et joyeuse, a-t-elle été frappée, mise à l'écart, humiliée et ostracisée dès son enfance ? Le monde dans lequel je vivais n'était pas seulement trop étroit pour moi, mais hostile et violent, dangereux pour ma survie, envoûté par des idées noires et tyranniques. Un monde normé, où les enfants sont fabriqués à grande échelle, telles les pièces d'une grande machine qui n'admet ni étrangeté ni liberté, ni fluidité ni complexité.

J'assistais sans le savoir, tout en me sentant comme un animal traqué, à la montée d'un régime culturel et politique qui déteste ce qui diverge de la norme. La décadence de la pensée et l'étroitesse d'esprit de mon pays, se pensant encore un phare de beauté et de progrès dans le monde, étaient affligeantes. J'ai fui une Italie catholique et phobique, normopathe et obsédée par les idées de droite les plus misérables. Je ne voulais plus être seule

et j'avais besoin de trouver ces autres queers qui, autour de moi, se cachaient ou préféraient renoncer à qui ils étaient de peur que leurs parents les renient. Notre pays n'était une démocratie que pour certains. Je n'en faisais pas partie. Pour moi et mes semblables, c'était un régime autoritaire et injuste. Une démocratie saine aurait-elle besoin d'exclure de son espace politique certains citoyens pour préserver les privilèges obscènes des autres ? Si mon pays est une réelle démocratie, pour quelles raisons ses racines fascistes continuent-elles d'alimenter ses pires travers et de coûter la vie à celles et ceux qui vivent en dehors d'une norme puritaine ? Peut-on appeler démocratie un lieu où des enfants développent la terreur d'exister et sont forcés de dévoiler à leurs parents et à l'agora populaire les orientations les plus profondes de leur âme ?

Quelques années après mon arrivée en France, la Manif pour tous, qui s'opposait au mariage pour tous, défilait dans les rues. Dans les villes de France, une vague de familles catho hurlantes traînaient leurs gosses et scandaient le tristement célèbre « un papa, une maman, on ne ment pas aux enfants ». J'étais en stage dans une maison de mode à l'époque, le genre d'endroit où personne n'a d'avis sur les drames du réel. Cloîtrés dans une tour d'ivoire du 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris, nous travaillions même le dimanche, comme si nos trois sapes au prix faramineux pouvaient sauver des vies. Scotché aux grandes fenêtres de l'immeuble haussmannien, je contemplais cette marée humaine hystérique se propager sur le boulevard Raspail. Dans l'open space, tout le monde s'en fichait, y compris les collègues gays, qui restaient affalés sur les fatboys, encore *stone* de la teuf de la veille. Je retenais mes larmes et je serrais la mâchoire. Je serrais mon vagin aussi, de honte et de rage. Pendant des semaines, j'ai entendu leurs cris

depuis nos bureaux, je les ai croisés dans le métro en rentrant chez moi, je les ai vus se poser sous les fenêtres avec les drapeaux rose et bleu, arborant les silhouettes stylisées d'une famille traditionnelle. Dans le silence qui m'était imposé, je nourrissais une colère féroce. La même que celles et ceux qui, comme moi, étaient emprisonnés entre indignation et envie de disparaître du monde. Cette manifestation publique de haine scellait le début d'une ère où la « liberté d'expression » allait décomplexer la pensée fasciste et l'expression de la détestation de l'autre. La France devenait comme l'Italie, un pays où le fanatisme d'extrême droite était dédramatisé au détriment de vies, les nôtres, qui comptaient moins que les leurs.

Après mon stage dans la mode, j'ai passé un été comme suspendu dans le temps. Je cogitais. J'ai commencé à traîner avec un groupe d'étudiant·es en art, toutes queers. C'est à ce moment-là, dans ces mois de 2014 qui ont suivi les manifs, que j'ai réfléchi à la création de *Manifesto XXI*, un média qui représenterait le monde autrement. Le média que j'aurais aimé lire quand à vingt ans, pétrifié par l'angoisse de ces persécutions, je cherchais des réponses et je vivais une solitude profonde. C'était seulement dans les clubs parisiens, la nuit, caché, que je me sentais parmi les miens. Sans le conceptualiser, je commençais, par cet acte de résilience, un parcours de guérison radical. De mes vingt à mes trente ans, ce média et ses aléas auront été une solide école antifasciste. En nous trompant, en faisant parfois face à nos propres fascismes intérieurs, nous avons entrepris une voie libératrice d'éducation queer et d'expression foisonnante de nous-mêmes. Nous pensions nous battre contre le patriarcat, mais un jour mon amie de toujours, Apolline Bazin, a fait avancer ma réflexion de mille kilomètres en une phrase. Nous fonctionnons beaucoup comme cela : l'une met une

pièce dans la machine et l'autre fait un bond en avant qui l'élève et la sublime. « Le fascisme<sup>3</sup> est ce contre quoi nous nous battons vraiment. Nous aurons besoin de médias solides et de beaucoup de sang froid pour affronter le monde qui vient. » Le fascisme est la forme politique la plus aboutie du patriarcat. Aujourd'hui, banalisé et communément accepté, il ressurgit de l'ombre – puisqu'il n'est jamais mort – et, tout en changeant de nom, il prend vie telle une pieuvre aux mille tentacules. Ses apparences sont changeantes et trompeuses, mais une chose le rend reconnaissable du premier coup : sa haine viscérale de la vie. Sa répugnance envers les déviant·es, qu'ils soient queers, migrant·es, vulnérables ou invisibles. Les mots d'Apolline ont résonné en moi. Je pensais beaucoup à l'amour à cette époque et cela me confrontait à son manque éclatant dans ma vie. Je réalisais que le fascisme, autant sous sa forme politique que sous la forme de comportements normalisés, était le poison qui rendait mon pays si stérile de beauté et nos cœurs queers si seuls et malmenés, habitués aux maltraitements et aux abandons.

Depuis plus de quatre ans, je me demande comment faire advenir une grande révolution de l'amour, capable non seulement de changer la démocratie, mais l'âme de ses citoyen·es. Le fascisme n'est pas un régime mort et enterré, mais une façon de voir le monde. C'est une culture, un héritage qui a pénétré jusque dans nos intimités, aidé par ses armes et filiations : le capitalisme et le patriarcat. Le fascisme est aujourd'hui l'idéologie majoritaire au sein de démocraties en détresse. Par une révolution romantique<sup>4</sup> queer nous pouvons commencer, à une échelle locale et individuelle, à

---

3 Voir le lexique.

4 Voir le lexique.

nous organiser face au fascisme. Cet ouvrage, qui n'est que le commencement de moult réflexions que d'autres pourront continuer et adapter à leur communauté et à leur expérience, est ainsi divisé en deux grandes parties : l'une qui permettra de décrypter le fascisme, les mécanismes de sa prise de pouvoir et ses dérivations ; l'autre qui proposera une ébauche vers la révolution intersectionnelle<sup>5</sup> de l'amour et qui imaginera les bases d'une démocratie « déviante », autrement dit queer.

Vaincre le fascisme c'est d'abord inverser la route autodestructrice que nos démocraties ont empruntée, en devenant d'obscures hybrides politiques, des dystopies, des dictatures<sup>6</sup> capitalistes. La réponse à la violence fasciste de plus en plus décomplexée sera la question centrale de nos combats queers et féministes dans les difficiles temps à venir. Parce que plus notre voix s'élève en faveur de l'élargissement des démocraties, plus le camp réactionnaire<sup>7</sup> affûte ses armes. Nous sommes dans un monde sans nuances, aux esprits gentrifiés<sup>8</sup>, qui oppose une pensée fasciste qui lutte contre des droits et une pensée queer et féministe qui lutte pour plus de justice. Néanmoins, il ne faut jamais oublier que la haine n'est pas une opinion politique ni une valeur familiale. L'amour, quant à lui, possède la capacité de soigner et de pousser plus loin la démocratie. Lutter contre le fascisme, contre l'extrême droite et ses dérives, c'est prendre la mesure de ce que le

---

5 Voir le lexique.

6 Le journaliste italien Paolo Berizzi qualifie de « dictatures » ou « démocraties » les démocraties dysfonctionnelles dans lesquelles fascisme et populisme prennent le pouvoir. Dans son dernier ouvrage *È gradita la camicia nera* (Prière de porter la chemise noire), il décrypte la prise de pouvoir de l'extrême droite en Italie en parlant de l'exemple de la ville de Vérone. Voir le lexique.

7 Voir le lexique.

8 Référence à l'essai de Sarah Schulman *La Gentrification des esprits*, paru en 2013 aux États-Unis, et traduit en français par Émilie Notéris aux éditions B42 en 2018.

patriarcat peut devenir s'il reste au pouvoir dans nos démocraties. Si nous ne réfléchissons pas à des façons queers de réagir à la violence, à l'intérieur de nos communautés et en dehors, en quoi serons-nous différent·es de nos ennemis politiques ? Vaincre le fascisme implique de mettre au point des stratégies de lutte concrètes et des propositions réalisables. Par une révolution romantique queer, parviendrons-nous à susciter dans les cœurs le rêve et la révolte qui changent le cours, à l'apparence inexorable, des choses ? Outre la joyeuse expression de soi, le queer est aussi la pratique révolutionnaire de la douceur radicale. Le choix conscient de l'amour est un outil politique. L'amour est un chemin contre-intuitif de l'âme. Et celles et ceux qui en ont manqué savent comment l'emprunter, comment le reconnaître sans hésitation.

### « EST QUEER CE QUI DÉCHIRE LA NORMALITÉ »

J'ai demandé à la philosophe Anne Plaignaud, que j'ai la chance de compter parmi mes amies, comment elle définirait le queer. « Est queer ce qui déchire la normalité », m'a-t-elle répondu. Sont queers les vies empêchées et mutilées dont parle la sociologue Judith Butler dans *Défaire le genre*, vues comme non humaines et non dignes d'être vécues en raison de leur « déviance ». Par exemple, sont queers les corps des personnes porteuses du VIH ou malades du sida qui sont encore ostracisées, isolées, comme si leur *queerness* était la faute morale les ayant conduites à la maladie. Ces vies considérées comme déviantes ne comptent pas ou comptent moins que les autres au sein de démocraties qui n'ont jamais coupé le cordon avec leur passé fasciste. Ces systèmes politiques sont, eux, profondément et réellement déviant·es. Le mot « déviant·es » est utilisé de façon de plus



en plus décomplexée par l'extrême droite, notamment par Giorgia Meloni, qui pendant sa campagne en 2022 avait déclaré une lutte contre les déviances de la jeunesse. Néanmoins, il est sujet à une ambiguïté : les queers sont considérés comme des êtres qui dévient de la norme, mais cette norme n'est-elle pas elle-même déviante par rapport à ce que la démocratie est censée être ? Par « démocraties déviantes » j'entends donc des formes politiques inspirées des pratiques et théories queers, qui s'approprient la déviance de façon positive.

Littéralement, « *queer* » veut dire « étrange » en anglais, monstrueux. Selon le procédé de retournement du stigmaté, les personnes qualifiées de queer ont transformé cette insulte en fierté identitaire. La honte de nous-mêmes que nous nourrissions, jeunes, dans un environnement qui nous faisait nous sentir comme des monstres fait partie de la *queerness*. Avoir envie de disparaître fait partie de la *queerness*. L'expérience de la *queerness* est l'expérience du monstre. « Le moment de fierté queer est le refus d'avoir honte d'être témoin de la honte de l'autre à votre égard<sup>9</sup> », écrivait l'universitaire Sara Ahmed.

À l'heure où le militantisme se passe pour beaucoup sur des réseaux sociaux dématérialisés, il nous faut rappeler que les queers sont avant tout des corps bien réels. La *queerness* est une matérialité, quelque chose de tangible qui est liée aux violences qui nous ont marqués en raison de notre étrangeté. Avant TikTok et Instagram, il y avait des corps. En dehors de TikTok et d'Instagram, il y a encore des corps. Dans des systèmes capitalo-fascistes, nous n'avons pas tous le même accès à l'amour. Nous n'avons pas non

---

9

Sara Ahmed citée par Maggie Nelson dans *Les Argonautes*, Éditions du sous-sol, 2018.

plus le même accès au désir, qu'il soit charnel ou politique, et seuls les corps « conformes » disposent du pouvoir de l'exprimer. En créant une ségrégation des corps, les sociétés dysfonctionnelles rendent stérile le terrain de l'amour tout autant que celui de la justice. Ne pas pouvoir être aimé et compté parmi les humains légitime l'injustice qu'on nous inflige.

Nos systèmes politiques continuent à favoriser une culture qui crée des stars et des losers, des belles/beaux et des moches, des valides et des non valides, des baiseureuses et des baisés, ainsi que des non baisables. Ce sont des démocraties qui perpétuent encore des hiérarchies de valeurs entre les êtres et qui nous convainquent que l'affection que nous recevons tient au capital normatif physique dont nous disposons. Des systèmes capitalistes où l'amour n'est pas pour tout le monde et où, comme l'argent, il se mérite ou il s'hérite. « J'écris de chez les moches, pour les moches, les frigides, les mal baisés, les imbaisables, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. » L'incipit de *King Kong Théorie* de Virginie Despentes est une bonne définition de la *queerness*. Il nous rappelle que nous n'avons pas tous le même vécu discriminatoire et qu'il est des queers qui ne sont ni moches, ni mal baisés, ni exclues parce qu'ils possèdent les critères ultimes de la normativité : la blancheur, la minceur et la validité. Il est important de déconstruire la discrimination y compris dans les espaces queers. Le capital beauté est au cœur du vécu discriminatoire et l'héritage fasciste enseigne, dès l'enfance, à marginaliser les non valides, les grosses et les racisés. Le vécu de la « mochophobie <sup>10</sup> » est l'apothéose de l'expérience de la *queerness*. Il continue même au sein de nos communautés qui sont, elles

---

<sup>10</sup> Terme que j'ai entendu pour la première fois dans la bouche de l'artiste Hazbi, avec qui nous avons tenu une conférence sur le capital beauté au festival queer La Fête du Slip en 2022.

aussi, obsédées par des hiérarchies physiques normatives. Des communautés qui continuent à glorifier les corps d'individus qui, bien que marginalisés, n'ont jamais été considérés comme moches. Quand nous parlons de « capital beauté », nous voulons en réalité signifier « capital normatif » : utiliser le mot « beauté » permet simplement de montrer le glissement habile que la culture occidentale a opéré pour qu'une certaine norme se confonde indissolublement avec l'idée du « beau ». Selon la même logique, en France, « hétéro-cis-blanc » se mêle dangereusement avec « universel ». La possession de ce capital est objective. Il ne s'agit pas de jouer au « bingo des privilèges », en se perdant dans le pénible exercice d'évaluer notre existence à l'aune des discriminations que l'on cumule, mais de se rendre compte de la place que nos corps peuvent occuper et de l'image qu'ils renvoient réellement et de façon tangible.

Certains rétorqueront que tout le monde peut se sentir moche ou queer. C'est vrai : la plupart des gens, surtout les personnes minorisées, se sont sentis moches dans leur vie. Mais l'invocation du ressenti n'est d'aucune aide ici étant donné que le corps est une matérialité. Beaucoup de personnes ont envie de raconter leur ressenti discriminatoire. Mais la force d'un ressenti ne remplace pas la réalité matérielle d'un corps menacé dans sa survie car exposé à la grossophobie, au racisme, au validisme, à la transphobie. Nous ne pouvons pas penser le fascisme et la révolution de l'amour sans l'apport essentiel des luttes anti-validisme, trans, décoloniales et antiracistes. Ce livre vient d'une expérience intime de la *queerness* et de ma relation culturelle au fascisme italien. Néanmoins, il ne prétend pas ouvrir et clore le sujet et il n'est qu'un récit parmi les centaines d'autres qu'il faut désormais faire exister.

Audrey Couppé de Kermadec, journaliste, artiste et militante, raconte de manière poignante le vécu de la *queerness* de la perspective d'une personne noire. Ses mots, publiés dans une tribune dans *Manifesto XXI*<sup>11</sup>, nous invitent à nous interroger sur la capacité de nos communautés à accueillir tout le monde et sur le rapport discriminant que nous avons à la beauté. « À leurs yeux, mon corps noir n'est désirable que s'il est objet. Dès qu'il se meut ou qu'il désire, il dérange ou indiffère. À la minute où il s'incarne, il encombre et doit disparaître. [...] Regardez au plus proche de vous, et dites-moi quelle couleur vous voyez, quelle teinte prévaut dans les rangs les plus serrés de vos alliés ? À croire qu'il faut du courage pour aimer quelqu'un comme moi. À croire que je ne suis qu'une théorie mais qu'en pratique, je ne m'applique pas, que je n'existe qu'à l'horizontale ou en pixels dans des sextos. Si vous ne supportez pas le libre arbitre de corps opprimés, fermez les yeux. Comment faire pour montrer la lumière à quelqu'un qui refuse de voir l'obscurité ? Je n'ai plus besoin de votre validation. Il n'y a d'obscène que votre indifférence. »

Ne pas recevoir d'affection parce que vous êtes « moche », queer parmi les queers, est une réalité. Constaté, pendant des décennies, que votre corps n'est pas plus apprécié par les queers que par les autres est une expérience qui flingue, démolit et annule tout espoir de recevoir de l'amour. Et ce vécu, celui du corps que personne ne voit et dont personne ne veut, est la réelle *queerness*. La *queerness* est la souffrance que nous éprouvons face à l'interdiction culturelle de nous aimer en raison de notre étrangeté physique. L'amour que nous recevons n'est souvent que le fétiche de qui vit en haut de l'échelle et peut se permettre de posséder une personne moche au-

---

<sup>11</sup> Audrey Couppé de Kermadec, « Noires et queers, comment définir sa beauté à la marge de la marge ? », *Manifesto XXI*, 24 novembre 2022.

tant qu'une belle. C'est un isolement tellement féroce que même nos communautés ne savent le pallier, obsédées comme elles le sont souvent par l'hypersexualisation des espaces : un jeu capitaliste auquel gagnent toujours les mêmes, puisque les normes de beauté ne sont pas questionnées. Le fascisme eugéniste <sup>12</sup> persécute celles et ceux qu'il considère moches et inutiles à la poursuite biologique des codes de beauté dominants. La violence qui vient des belles et des beaux n'est jamais perçue comme telle.

Dans le vécu de la mocheté et de l'exclusion du marché de l'amour réside donc la *queerness*, et ce livre est d'abord dédié à celles et ceux qui ont subi l'injustice ultime d'être marginalisés à l'extérieur et à l'intérieur des espaces et des amours queers. La *queerness* est la misère affective. La solitude physique et psychologique. Le manque de câlins. Il n'y a que des personnes extrêmement privilégiées d'un point de vue physique pour tenir des discours détachés sur l'amour et l'affection, sur la compersion et le polyamour (bien qu'il soit une pratique émancipatrice, le polyamour n'est ni égalitaire ni épanouissant si on ne prend pas en compte la matérialité du capital normatif). Il n'y a que les maîtresses du marché de la beauté qui peuvent se montrer insensibles face à un câlin, un baiser, une caresse. Car pour vous, qui vivez dans le queer, chacun de ces gestes d'amour envers votre corps est compté, unique et se termine dans l'espoir qu'un autre s'ensuive. Comme celle de nombreuses personnes non normatives, ma vie affective a été un champ de bataille. D'abord, l'enfant et adolescent<sup>e</sup> que j'étais a enduré l'homophobie cruelle de personnes qui n'assumaient pas

---

<sup>12</sup> Un ensemble de recherches biologiques et génétiques, mais aussi de pratiques morales qui visent à construire les meilleures conditions possibles pour la procréation des individus considérés comme sains. Cette pratique et façon de penser voudrait préserver la « pureté » d'une catégorie de spécimens.

d'être aussi « monstrueuses » qu'elli. Ma dysphorie de genre glorieusement revendiquée brûlait leurs yeux comme quand on regarde sans filtre le soleil. Nos corps d'enfants, nos corps de « femmes » ne nous appartiennent jamais vraiment et les adultes pensent pouvoir promener leur regard inquisiteur et impudique sur nous comme si notre intimité leur appartenait. Rien de plus violent que l'intrusion de la société dans nos corps, jusqu'à dans nos organes les plus cachés. Le rituel de la sortie du placard est la consécration d'une dépossession de l'intime, l'acte ultime qui exige que nos corps rendent des comptes à qui nous domine. Ensuite, vint la grossophobie et l'expérience des violences de l'intime. Des violences à répétition, que j'ai acceptées précisément parce que le patriarcat apprend aux déclassés de l'amour que la dégradation et l'isolement sont légitimes à l'égard de leur faible capital normatif. Nos marchés amoureux puent le conformisme et ont tué le sentiment de l'amour en le remplaçant par la promesse du plaisir, de la confirmation et de la réussite sentimentale.

Cette vision malade de l'amour alimente le fascisme de l'âme et ouvre la voie à la haine de l'autre. J'aime profondément la jeune personne que j'ai été, je la chéris plus que tout, et je lui dois ces paroles qu'elle aurait aimé entendre ou lire. Elle a été incroyablement tenace. Si on lui avait appris à quel point elle était sublime, elle n'aurait pas toléré qu'on lui lance des sorts aussi inhumains que le fatidique : « Tu me dégoûtes ». Tu me dégoûtes, mais je t'aime. Quelle confusion. Que de terres arides d'amour. Et puis la honte de vous aimer au grand jour. Vous êtes un péché, vous incarnez des pulsions sales. Ce dégoût omniprésent vous cloue au sol et vous fait tomber malade. Comme une malédiction jetée sur vous, la haine et la discrimination décomposent lentement votre corps, qui se dissout dans ses

liquides, dans une inertie lourde, dans des maladies autodestructrices qui consomment vos intestins. Vous ne digérez plus rien. La découverte d'être malade, suite à des années de violences endurées, a été la dernière blessure que la *queerness* m'a laissée. La *queerness* c'est aussi la rage aveugle qui dévore chacun de vos organes, une rage sourde que vous n'exprimerez pas et qui ne sera jamais entendue. L'injustice est un fléau qui désaxe jusqu'à la folie. Celui ou celle qui vous a détruit<sup>e</sup> est protégé par sa normativité. Le fascisme commence quand on peut exprimer son dégoût d'un autre être vivant en ayant la certitude qu'il ne pourra pas se défendre. Les violent<sup>e</sup>s ne s'en prennent jamais à celles et ceux qui disposent des moyens de combattre et exploitent les blessures les plus profondes pour fragiliser l'autre, le réduire à un objet, dans un acte ultime de perversion. Le fasciste ne choisit pas des adversaires, mais des proies.

En opposant fascisme et théories queers, on met en tension deux forces politiques qui utilisent l'une la haine et l'autre l'amour comme compétences politiques. Les théories fascisantes adoptent un regard et une stratégie d'action axées sur la lutte pour endiguer, empêcher et isoler les boucs émissaires. Elles corroborent la norme. Les théories queers, au contraire, font de l'*agapé*, l'amour comme force d'action tel que le définit le sociologue Luc Boltanski<sup>13</sup>, un moyen d'obtenir justice, de réparer, de subvertir la norme. L'amour fait partie de ces forces sociales qui motivent l'action collective. Dans un monde dominé par les compétences punitives et normatives, adopter la stratégie de l'*agapé* est révolutionnaire.

Là où le fascisme propose de trier les individus et estime que seulement certaines vies sont dignes d'être vécues<sup>14</sup>, la pensée queer et féministe nous enseigne que toutes les vies comptent, que tous les corps sont importants. Vouloir que le monde soit sous le contrôle totalitaire d'un groupe minoritaire est une obsession compulsive, une manie de contrôle qui n'a rien à voir avec l'idéal politique mais avec une profonde insécurité individuelle. Il y a donc beaucoup plus de réalisme et de courage politique dans la pensée queer et féministe, qui décrit le monde tel qu'il est et essaye d'y adapter les démocraties, que dans le fascisme déguisé en universalisme<sup>15</sup> républicain.

*La queerness est une question qui surgit comme un cri du cœur : Que faire de cette violence qu'on a faite à mon corps ? Que faire de ce cœur brisé, devenu un gouffre de larmes ? Quelle réponse à la violence ? Pourquoi choisir la voie de l'amour ? Y a-t-il, pour moi, une voie de l'amour, alors que je ne l'ai que rarement entrevue ? Pourquoi pardonner à qui ne s'ex-cusera jamais ?*

Après des années d'isolement et d'errance dans des sentiers loin de l'amour, au sein desquels la définition de ce sentiment était dysmorphique, j'ai détourné mon regard de mon propre vécu et j'ai vu qu'il était partagé

---

14 La sociologue américaine Judith Butler développe l'idée des vies entravées par la norme dominante dans *Défaire le genre* ou bien dans ses travaux sur la notion de « *grievability* », consistant à dire que selon le système patriarcal, seulement certaines vies sont dignes d'être pleurées. Elle explique ainsi que durant la pandémie de VIH/sida, les gouvernements n'étaient nullement intéressés à préserver les vies et les corps de celles et ceux dont la mort n'était finalement pas aussi grave que celle des autres. Au contraire, si le Covid-19 a tant ému et bouleversé les organisations politiques, c'est bien parce qu'il touche en premier des hommes cis de plus de soixante ans, c'est-à-dire le maillon au sommet de l'échelle des privilèges en Occident.

15 Voir le lexique.



par nombre d'adelphes, prisonnières d'un monde qui souhaite leur disparition de manière systémique. En rencontrant, pour la première fois de ma vie, des personnes qui ont traité mon cœur avec soin en l'entourant tels des Anges gardiens bienveillants, j'ai senti ce qu'est véritablement l'amour queer. Comment il est salvateur, *genderfuck*, asexué ou sexuel, tendre ou hilarant. Dans nos soirées, dans nos nuits, dans nos conflits et dans nos rires, nous avons trouvé une petite maison où, enfin, pouvoir habiter ou revenir après de longs voyages. Mon ami Clément m'a dit un jour que pour lui, être queer c'est avoir quitté toute forme de rigidité de l'esprit pour s'ouvrir à des manières d'aimer, d'éduquer, de travailler, de créer, complètement libres. Ce qui résonne avec ce que Gigi m'a confié, iel aussi : le queer c'est la création. Après la peine de la discrimination et la sortie de toutes les normes enfermantes, vient la création joyeuse de mondes nouveaux.

« On habite ce que l'on peut : la faïence, la baignoire, le HLM, le trottoir, on construit une cabane. Du début à la fin on utilise l'amour comme survie collective<sup>16</sup> », écrit Gorge Bataille (publié sous le nom d'Élodie Petit), poète gouire. L'amour, selon sa perspective, est le seul endroit où habitent les cœurs queers. Le patriarcat fasciste nous prive d'endroits où habiter. Il est en nous autant qu'il est à l'extérieur. Quand vous dégoûtez la norme, et que pourtant vous êtes en vie, où allez-vous habiter ? Quels espaces imaginer pour nous, les queers, et comment faire advenir une révolution de l'amour ? Nos manières de vivre peuvent-elles reconduire les démocraties tragiquement déviées vers de joyeuses démocraties déviantes ? Imaginer une démocratie queer est peut-être une réponse très personnelle à des blessures en voie de guérison.

---

16

Gorge Bataille / Élodie Petit, *Fiévreuse plébéienne*, éditions du commun, 2022.

Une visualisation créatrice dans laquelle je me perds et me retrouve, en imaginant que si un jour tout cela existe, nous aurons transmis aux enfants queers qui viendront un univers où tout sera brillant <sup>17</sup>, à leur image. Ou bien, nous aurons simplement permis aux enfants d’être queers, d’envisager cette identité protéiforme comme un nectar de liberté et un champ d’action jonché de bonheurs.

Les démocraties déviantes seront l’espace où savourer les dimensions infinies de l’existence. Des Cités idéales où l’on vivrait en acceptant que l’identité se perd et se retrouve, s’atomise et se recompose, transitionne et détransitionne, dans tous les sens. Pour celles et ceux qui, comme moi, ne regardent pas les ruines du monde ancien avec rage et nostalgie, mais comme de sublimes terrains de fantaisie et de récits magiques, où se rencontrent monstres et guerriers, dieux et déesses gardiennes de mystères obsédants. Je veux vivre dans un monde où on ne doit pas expliquer l’amour car l’amour expliquerait toutes les choses.

---

<sup>17</sup> Référence au livre pour enfants *Tout est si brillant* de Tarek Lakhri et Jehane Yazami, paru le 7 octobre 2022 chez Shed Publishing.

# PARTIE I

## LE COURAGE DE LES APPELER FASCISTES



# *Introduction*

L'année 2022 a marqué l'aboutissement du processus de dédramatisation des extrêmes droites en Europe. En France, avec la déferlante de députés Rassemblement national ; en Italie, avec l'éclatante victoire de Giorgia Meloni aux élections qui ont fait suite à la chute du gouvernement Draghi ; en Suède, où la coalition de droite a aussi remporté les élections ; en Espagne, où le parti d'extrême droite Vox est entré dans les institutions avec l'élection de Santiago Abascal dans la région de Castille-et-León. En Allemagne, le 7 décembre 2022 a eu lieu la plus grande opération antiterroriste de l'histoire du pays qui a révélé au monde l'existence des Reichsbürger<sup>1</sup>, les citoyens du Reich, un groupe tentaculaire d'extrême droite qui avait pour projet de réaliser un coup d'État et de séquestrer plusieurs députés. L'extrême droite populiste n'est donc plus un épiphénomène mais un choix politique répandu et, souvent, normalisé. Cette actualité résonne avec celle d'autres pays occidentaux et d'Amérique centrale et latine. Dans le Vieux Continent, cependant, elle assume un goût particulier de déjà-vu, en questionnant les racines mêmes de l'Union européenne, fondée après la chute du nazi-fascisme.

Pourtant, même face à l'émergence de fascismes d'un genre nouveau, nous hésitons collectivement à employer ce mot, fascisme, qui dans notre mémoire est synonyme, à raison, du mal absolu. Les motivations qui poussent

---

<sup>1</sup> Ce groupe d'extrême droite antisémite fut fondé par Wolfgang Gerhard Günter Ebel en 1985 et prônait le retour du Reich en Allemagne de l'Ouest.

les analystes à la prudence langagière ne sont pas toujours claires et parfois elles résident dans l'ignorance de ce qu'est le fascisme, dans l'imaginaire un peu pittoresque et rétro qu'on se fait d'une fasciste. Alors en Italie comme en France quand on parle de certaines représentantes de l'extrême droite, la question se pose à demi-mot : peut-on les appeler fascistes ? À cent ans de la Marche sur Rome, le coup d'État qui a permis à Mussolini d'arriver au pouvoir en 1922, le fascisme est-il de retour ? A-t-il même un jour disparu ?

S'il est difficile d'imaginer la résurgence de dictatures en Europe, la dictature n'est pas consubstantielle au fascisme et je crois bien que nous découvrons avec stupeur que le fascisme peut tout aussi bien prendre racine en démocratie. Ce n'est pas parce qu'une personne est élue démocratiquement qu'elle cesse d'être fasciste. Nos institutions et nos constitutions démocratiques respectent la victoire de tout parti qui ne fait pas l'apologie du fascisme (bien que leurs représentantes aient été maintes fois condamnés pour incitation à la haine, comme Éric Zemmour, ou aient publiquement défendu les dictateurs d'antan, comme Giorgia Meloni), y compris de ceux qui font dévier la démocratie vers de sombres métamorphoses. L'apologie du fascisme et l'usage de ses symboles sont punis par les lois européennes, mais les utiliser ne semble plus une nécessité incontournable dans la rhétorique d'extrême droite qui, en se dédiant, s'est parée d'une bienséance (presque) à toute épreuve. Ce serait selon moi une grossière erreur d'estimer que le nouveau gouvernement italien, celui de Giorgia Meloni, a rompu avec ses origines post-fascistes. Un héritage intellectuel qu'il n'a par ailleurs pas hésité à exploiter en campagne électorale en employant toute la panoplie basique de la pensée d'extrême droite.

Revenons aux origines et aux définitions. Le fascisme a été un régime bien précis : celui de Benito Mussolini, qui a pris le pouvoir en 1922 en Italie jusqu'en 1945. Le fascisme est aussi une attitude violente, autoritaire, dictatoriale qui vise à imposer son pouvoir sur un groupe. L'écrivain et intellectuel italien Umberto Eco, qui a vécu sa jeunesse dans l'Italie de Mussolini, parle dans son essai *Reconnaître le fascisme* de fascisme éternel pour souligner le fait que non seulement cette idéologie n'est jamais morte mais que, comme un virus tenace, elle n'a cessé d'évoluer pour s'adapter aux temps et se pérenniser. Selon l'intellectuel, le fascisme change de forme, mute, se déguise, mais conserve certaines caractéristiques archétypales qu'il identifie en quatorze points.

- 1) Le culte des traditions : il n'y a point de vérité dans la connaissance et dans le progrès, la vérité a été posée une fois pour toutes et ainsi elle doit demeurer ;
- 2) le rejet de la modernité ;
- 3) la valorisation de l'action pour l'action : la réflexion est une forme d'émasculation, les sciences sociales et politiques sont dangereuses et il faut se méfier de toute idéologie qui voudrait déconstruire le statu quo ;
- 4) le rejet catégorique de l'esprit critique, qui opère des distinctions et qui complexifie donc la vérité monolithique de la tradition ;
- 5) l'exacerbation de la peur de la différence et donc la création de boucs émissaires ;
- 6) l'exploitation populiste de la frustration individuelle et sociale ;
- 7) la sacralisation de la nation, qui est l'élément cohésif d'une société

pourtant loin d'être univoque : celles et ceux qui remettent en question l'universalité de la nation sont perçues comme des dangereuses ennemies – le fascisme éternel étant intrinsèquement complotiste ;

8) le sens du déclassement ;

9) le fasciste éternel ne lutte pas pour la vie, il consacre plutôt la vie à lutter contre des droits ou contre d'autres humains ;

10) l'élitisme populaire : le peuple fasciste se perçoit comme universel ;

11) le culte du héros ou de l'héroïne ;

12) le machisme ;

13) la figure du peuple comme un tout homogène exprimant une Volonté commune ;

14) le refus de la complexité du langage et l'usage systématique d'une rhétorique rudimentaire et efficiente.

Le fascisme est donc avant tout une manière de concevoir le monde. Il n'est pas une parenthèse historique circonscrite à l'Italie du siècle dernier. Il a une histoire séculaire, il a vécu des phases de prise de pouvoir, de défaite, puis de retour en coulisses, et maintenant d'embourgeoisement et de gain en respectabilité. Le fascisme est en excellente santé : c'est une méthode désormais mûre qui n'a plus besoin de la force pour s'accaparer le pouvoir. Le fascisme n'est jamais mort parce que nos institutions, françaises comme italiennes, n'ont pas réussi à évincer les fascistes des organes démocratiques et républicains mis en place dans l'après-guerre. Si un certain nombre de leaders et de responsables des régimes nazis-fascistes ont trouvé la mort et ont été jugés dans des tribunaux internationaux, l'idéo-



logie fasciste était tellement enracinée dans nos pays que ni de Gaulle ni De Gasperi n'auraient pu procéder à une réelle refonte antifasciste de la justice, de l'éducation, de l'armée, de la police et, plus généralement, du tissu social. Les fonctionnaires fascistes sont restés à leur place et se sont largement entraînés à sauver les apparences et à fuir les conséquences de leur collaboration. Voire à fuir l'Europe tout court. Enfin, le fascisme n'est pas un phénomène uniquement italien, pas plus que le capitalisme n'est circonscrit aux États-Unis et le communisme à la Russie. S'il naît avec Benito Mussolini, il arrive à son apogée avec Adolf Hitler, et trouve des expressions différentes dans toute l'Europe, y compris dans le régime vichyste. Aujourd'hui, le fascisme a des héritières bien au-delà des frontières italiennes. Bien que toutes les extrêmes droites ne dérivent pas de l'histoire fasciste des années 1920 et 1930, elles tissent des alliances au niveau international et reconnaissent donc appartenir à un corpus doctrinal commun. En 2021, par exemple, seize partis européens issus des droites nationalistes, identitaires et populistes ont signé une déclaration contre les « dérives fédéralistes » de l'Union européenne<sup>2</sup> : on y retrouve le groupe Identité et démocratie (où siègent le Rassemblement national et la Ligue), les Conservateurs et réformistes européens (où on retrouve Fratelli d'Italia) ainsi que le Fidesz de Viktor Orbán. En septembre 2022, Giorgia Meloni déclare ouvertement son soutien au parti post-franquiste espagnol Vox en souhaitant sa prochaine victoire.

---

<sup>2</sup> Catherine Chatignoux, « Europe : l'extrême droite s'essaie au rassemblement », *Les Échos*, 3 juillet 2021.

## CE QUI N'EST PAS NOMMÉ NE PEUT ÊTRE COMBATTU

Aujourd'hui, on place souvent le préfixe « néo- » ou « post- » devant le mot « fascisme » : je ne le ferai pas systématiquement dans ce texte, puisque comme l'explique l'autrice, romancière et penseuse féministe italienne Michela Murgia dans son essai *Istruzioni per diventare fascisti*<sup>3</sup> (Comment devenir fasciste), ces préfixes ont tendance à enjoliver la réalité et à cacher la filiation de certaines idéologies. Elle démontre par ailleurs que tout le monde en Occident peut épouser un prisme de raisonnement fasciste en adoptant une série de comportements et de langages. Selon l'essayiste, « est fasciste qui se comporte en fasciste<sup>4</sup> ».

La prise de pouvoir du fascisme est accompagnée, comme on le verra, d'un mouvement intellectuel réactionnaire<sup>5</sup> qui, s'il n'est pas ouvertement fasciste, préfère alimenter les thèses d'extrême droite plutôt que de soutenir les élans de démocratie et de liberté proposés par les mouvements progressistes. Une panoplie d'écrivains, de chercheurs et chercheuses, mais aussi l'ancien ministre de l'Éducation nationale français Jean-Michel Blanquer avec sa guerre déclarée aux idées des personnes minorisées, ont largement contribué à la création d'ennemis imaginaires de la république, en assouvissant la soif de boucs émissaires des idéologues de la droite dure. Sont réactionnaires celles et ceux qui luttent ensemble contre ce qui menace le monde d'avant, au sein duquel iels sont les patrons. Les réac-

---

3 Michela Murgia, *Istruzioni per diventare fascisti*, Einaudi, Super ET Opera viva, 2018. Les citations issues de cet ouvrage ont été traduites de l'italien par Costanza Spina.

4 Tiré de l'illustration qui habille la couverture du livre.

5 Voir le lexique.

tionnaires présentent le progressisme comme le continuum d'une mondialisation sauvage (définie arbitrairement de « mondialisme ») et donc comme une doctrine pernicieuse. En réalité, le « progressisme » qu'ils combattent n'est pas celui du macronisme ou du socialisme, mais celui de personnes discriminées qui souhaitent élargir leur zone de droits au sein des démocraties. Nous essaierons alors de décrypter la pensée réactionnaire occidentale et de déconstruire ses obsessions, du « wokisme » à l'islamo-gauchisme en passant par le communautarisme<sup>6</sup>. Outre la fabrication de boucs émissaires, le rôle de la zone grise réactionnaire dans l'avancement des idées fascistes est celui de répandre le flou quant à la définition même du fascisme afin qu'il devienne illisible et que le dérapage extrémiste cesse d'être un tabou.

Dans cette zone de flou nous retrouvons des intellectuelles, des journalistes, des politiciernes, des opinionistes<sup>7</sup> habitués des plateaux télé. Ces figures sont là pour relativiser le danger du retour de l'extrême droite au pouvoir et pour corriger celles et ceux qui tenteraient de nommer le fascisme par son nom. Une chose est certaine : si ces personnes étaient la cible de la haine extrémiste, elles n'hésiteraient pas à parler de fascisme et pourraient mesurer l'ampleur du problème. D'après ces penseurs et penseuses, évoquer le retour du fascisme serait une exagération et une méconnaissance historique. Les journalistes appartenant au camp conservateur, qui en France occupent une place bien plus importante que les autres, non seulement réhabilitent et dédramatisent l'extrême droite, mais s'empressent de qualifier de « totalitaires » toutes les idéologies qui s'opposent à la leur : les « wokistes », les LGBTQIA+, les « islamo-gauchistes », les femmes, les

---

6 Voir le lexique.

7 Voir le lexique.

personnes issues de l'histoire coloniale. Rien d'étonnant, quand on sait que Vincent Bolloré, magnat de la presse et soutien notoire d'Éric Zemmour, candidat d'extrême droite à la présidentielle 2022, est dans une position de quasi-monopole de la presse française. Tout comme l'empire médiatique de Silvio Berlusconi, ancien Premier ministre italien et chef du parti Forza Italia, le groupe de Vincent Bolloré constitue un vrai défi pour la survie d'une pluralité démocratique et des contre-pouvoirs<sup>8</sup>. Le journaliste Vincent Beauvils, auteur d'une biographie de l'homme d'affaires<sup>9</sup>, rapportait certains propos terrifiants qu'il aurait tenu en petit comité, à l'instar de « je me sers de mes médias pour mener mon combat civilisationnel ».

Parler proprement de fascisme devient presque impossible au temps des médiacraties<sup>10</sup> de droite. C'est ainsi que des journalistes comme Gilles Gressani, directeur du groupe d'études géopolitiques Le Grand Continent, peuvent s'adonner à des éloges de Giorgia Meloni. « Giorgia Meloni n'incarne pas le retour du fascisme, mais l'apparition d'une nouvelle formule politique », écrivait-il dans *Le Monde* le 26 septembre 2022, au lendemain de l'élection de la première femme Présidente du conseil des ministres italien. L'émission de M6 *Une ambition intime* animée par Karine Le Marchand, qui y interviewe les figures politiques les plus en vue dans un cadre où le confidentiel frôle la promiscuité, l'avait déjà prouvé en 2016, avec ses 3 125 000 téléspectateurs et téléspectatrices, soit 13,6 % de part d'audience. Un succès dû en grande partie à l'interview de Marine

---

8 Les institutions qui s'opposent ou font équilibre face au pouvoir politique établi. Les médias sont supposés en faire partie.

9 Vincent Beauvils, *Bolloré. L'homme qui inquiète*, éditions de l'Observatoire, 2022.

10 Voir le lexique.

Le Pen, dont Karine Le Marchand disait qu'« elle n'est pas non plus Dark Vador ». Le concept de l'émission a été réitéré en 2022, et à nouveau, Marine Le Pen y était présentée sous son jour le plus séduisant, entourée de ses chats, de sa colocataire, sur fond de musiques lancinantes. L'extrême droite contemporaine n'a nul besoin de prendre les armes pour conquérir le pouvoir. Elle peut compter sur les plateaux télévisuels et sur l'amour des félins. Michela Murgia constate en effet qu'aujourd'hui, le langage fasciste n'est pas reconnaissable au premier coup d'œil. Il a pour caractéristique d'être facilement transmissible, adapté à tous les thèmes. Selon l'autrice, le label « ni de droite, ni de gauche » est dans la grande majorité des cas synonyme de « droite fasciste qui ne peut pas dire son nom ». À l'ère des réseaux sociaux, des *fake news*, du confusionnisme<sup>11</sup> politique et du contrôle généralisé des masses, il n'y a nul besoin de recourir à des outils ouvertement violents pour que les idées fascistes l'emportent. Mais n'oublions pas que le 6 janvier 2021 les militant·es pro-Trump ont bien assailli le Capitole aux États-Unis et qu'en janvier 2023, la même chose s'est produite au Brésil lorsque les soutiens de Jair Bolsonaro ont attaqué les palais du pouvoir.

« Mes silences ne m'ont pas protégée. Ton silence ne te protégera pas non plus<sup>12</sup> », affirmait Audre Lorde dans son célèbre texte « *The Transformation of Silence into Language and Action* ». Selon la célèbre poétesse et essayiste afroféministe étasunienne, que nous soyons des personnes afrodescendantes, blanches, vieilles, jeunes, gouines, bisexuelles, hétérosexuelles, nous partageons toutes une même lutte « contre la tyrannie du silence ». Nommer ses adversaires, ses peurs et ses blessures est, selon Audre Lorde,

---

<sup>11</sup> Voir le lexique.

<sup>12</sup> « *My silences had not protected me. Your silence will not protect you* ». Audre Lorde, « *The Transformation of Silence into Language and Action* », *Sinister Wisdom*, n° 6, 1978.

le commencement de toute insurrection contre un statu quo injuste et anti-démocratique. Comme l'observe Michela Murgia, on préfère bien souvent au mot « fascistes » des expressions telles que « les nostalgiques », « les nationalistes », « les populistes de droite », « la droite radicale », « les souverainistes ». Le fait de ne pas pouvoir diagnostiquer les symptômes du fascisme à cause de l'omerta pratiquée par certaines figures médiatiques contribue à l'avancée de la gangrène. À droite comme à gauche, on a peur de prononcer le mot fatidique. Si la droite républicaine est trop tolérante vis-à-vis de ses propres dérives, la gauche est trop bien-séante vis-à-vis de ses véritables adversaires. Une certaine gauche me paraît parfois se comporter comme les adeptes de la pensée positive : si j'imagine très fort que l'univers est beau et heureux, par l'intervention magique de vibrations positives, je vais attirer à moi toute la beauté et le bonheur possible. Le fait de ne pas nommer le fascisme par son nom permet à la gauche de se déresponsabiliser, aux militant·es les moins concernés de continuer à vivre dans la béatitude, et aux fascistes de devenir fréquentables, voire sympathiques. En Italie, une certaine forme de naïveté entoure également Giorgia Meloni et ses partisans. Pourtant, la Première ministre a milité très jeune dans un parti, le Mouvement social italien, fondé en 1946, directement inspiré du fascisme mussolinien. Il est « post » car le fascisme historique était déjà fini lors de sa fondation, mais sa filiation avec la pensée mussolinienne est sans équivoque. Dans nombre d'interviews, dont une accordée en 2004 à l'émission italienne *Le Iene*, Giorgia Meloni a affirmé que le régime du Duce<sup>13</sup> n'avait pas été une si mauvaise chose. Il me semble que déconnecter ces partis et personnages de leurs mentors contribue à leur dédramatisation.

---

13 Du latin *dux*, commandant : Benito Mussolini était appelé « Duce » par les fascistes, qui reconnaissaient en lui le chef de la nation. Cette expression est similaire dans son acception à Führer en allemand, le titre attribué à Adolf Hitler.

Piero Ignazi<sup>14</sup>, professeur à l'université de Bologne et spécialiste de Fratelli d'Italia, répondait aux questions de *France 24* à l'aube des élections de 2022 : « Dès sa jeunesse, Giorgia Meloni a été militante d'un parti post-fasciste. Son identité est en grande partie liée à des traditions post-fascistes. Mais son programme mélange cette tradition à certains éléments conservateurs et néolibéraux, comme la liberté d'entreprise et de licenciement. » Cette formation politique, qui arbore comme symbole une flamme, élément clé de l'imaginaire fasciste, s'oppose radicalement aux droits LGBTQIA+, a des positions anti-musulmanes, souhaite la fermeture des ports italiens aux immigrés, en particulier lybiens. Fratelli d'Italia prône une politique nataliste de soutien à la famille italienne traditionnelle similaire à celle voulue par Mussolini dans les années 1930, basée, bien sûr, sur la soumission et l'enfermement des femmes. Malgré un soudain atlantisme affiché avec le début de la guerre en Ukraine et la révision de ses affinités avec Poutine, Giorgia Meloni reste proche de toute l'extrême droite européenne, comme évoqué plus haut. Il en va de même pour Marine Le Pen, dont le passé familial plus que turbulent n'a même pas besoin d'être évoqué pour que l'on sache de quelle droite elle fait partie.

Dans ce livre, je n'utiliserai pas le fascisme comme un mot-valise capable de susciter des émotions fortes, mais comme la définition d'un projet politique apte à transformer nos démocraties en des hybrides dystopiques. Si d'un côté on ne nomme pas le fascisme, de l'autre on le relativise de sorte qu'il ne fait plus peur à toute une partie de la population. De ce fait, en Italie on peut élire comme président du Sénat Ignazio Benito La Russa,

---

<sup>14</sup> Lou Roméo, « Fratelli d'Italia, parti post-fasciste aux portes du pouvoir », *France 24*, 24 juillet 2022.

un homme qui voue un culte à Mussolini et dont l'appartement est un musée en l'honneur du Duce. Comme le rapporte la journaliste Ida Dominijanni, « l'ironie amère de l'Histoire voudrait que ce soit au tour de Liliana Segre, témoin vivante d'Auschwitz, de passer le relai du deuxième bureau politique le plus important de l'État, à un Monsieur dont le premier prénom est Ignazio et le deuxième est Benito. [...] Qui s'est vanté à plusieurs reprises d'avoir été traité de fasciste et de ne pas être un antifasciste, d'avoir été, dans les années 1970 à Milan, connu sous le nom de “camarade bagarreur”, ayant levé son bras droit en public avec arrogance à plusieurs reprises<sup>15</sup>. »

Le tour de magie fasciste qui consiste à inventer des ennemis parfaits pour cristalliser la haine populaire est en train fonctionner. Par un retournement lexical malhonnête, le camp réactionnaire accuse les personnes minorisées qui tentent de se frayer un chemin dans la démocratie d'être elles-mêmes des « totalitaristes soft ». Il est important, alors, de revenir aux définitions correctes et d'appeler fasciste celui ou celle qui l'est par son héritage ou par ses idéologies.

À la lumière de cette clarification autour de la nécessité de désigner explicitement le fascisme, les lecteurs et lectrices se poseront peut-être quelques questions légitimes : *Pourquoi opposer la pensée queer précisément à l'idéologie fasciste ? Qu'en est-il de la conception de la déviance et de la norme pour ces deux forces opposées ? Pourquoi faire de l'amour une thématique centrale dans cette lutte ?*

---

<sup>15</sup> Ida Dominijanni, « *Vertigini della storia* » (Les vertiges de l'Histoire), *L'Essenziale*, 13 octobre 2022. Citation traduite par Costanza Spina.



Je nomme fascisme l'idéologie fondée sur la conviction que certaines vies sont plus dignes que d'autres d'être vécues et qui établit des hiérarchies entre les êtres vivants. La pensée queer, au contraire, nous apprend que toutes les vies comptent, que tous les corps sont importants et beaux, qu'une politique clairvoyante consiste à créer de l'union plutôt qu'à exclure du tissu social celles et ceux qui déchirent la norme. Dans *Défaire le genre*, la sociologue Judith Butler souligne que certaines existences sont considérées comme inférieures et monstrueuses aux yeux de la norme. Que certaines morts ne méritent pas qu'on verse une seule larme. Certains estiment alors que la déviance n'est pas humaine et que ce qui est anormal doit être dompté au nom de la préservation d'un universel monolithique. Mais une démocratie n'est-elle pas déviante lorsqu'elle laisse crever une décennie durant des malades du sida ? N'est-elle pas déviante quand elle tolère que ces corps moribonds passent les dernières heures de leur existence en se traînant dans la rue pour supplier d'obtenir des droits ? Si toutes les vies comptaient vraiment dans les démocraties occidentales, nous n'aurions pas assisté, par exemple, à l'anéantissement d'une génération de queers et de « déviant·es » au beau milieu des années 1980.

Les pensées queers sont le parfait opposé du fascisme car toutes se rejoignent dans la valorisation de la vie et de l'amour dans toutes leurs formes possibles. Je pense que la société entière bénéficierait grandement des enseignements queers car ils sont un puissant antidote à la peur et à l'insécurité qui isole. Les suivre nous permettrait d'envisager collectivement un futur courageux et positif, en laissant derrière nous les menaçantes promesses de dystopie civilisationnelle prônées par les fascistes.

# *Chapitre 1*

## LA CONTINUITÉ ENTRE FASCISMES ET DÉMOCRATIES

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Italie, comme la France, a essayé de reconstruire une unité nationale en se berçant de l'idée que le fascisme s'était éteint avec la mort de Mussolini et la fin du régime de Vichy. La France était un pays vainqueur de la guerre grâce à la figure emblématique du général de Gaulle et des héroïnes et héros de la résistance. Les Italiens, après la mort de Mussolini, ont brutalisé son cadavre, pendu à Piazzale Loreto pendant plusieurs jours avec ceux de Claretta Petacci, Nicola Bombacci, Alessandro Pavolini et Achille Starace. Le récit de la chute des dictateurs et la restauration de la démocratie, ainsi que les procès de certains dignitaires des régimes totalitaires, ont, à juste titre, animé l'esprit de l'après-guerre en diffusant le sentiment que le nazi-fascisme était terminé. Il était nécessaire pour refaire nation que de Gaulle s'appuie sur l'histoire de la France résistante. Des grands résistants, comme Pierre Brossolette, ont alors pu affirmer que pendant la guerre, 90 % des Français étaient contre le régime de Vichy : c'était une nécessité pour que la résistance obtienne le soutien international dont elle avait besoin. Historiquement cependant, cela est faux : certains courageux Français et Italiens ont été des résistants et nous leur devons l'existence de nos

démocraties. Mais la résistance, en Italie comme en France, était loin de concerner tout le monde : la police française a notamment activement contribué aux rafles de Juifs et de Juives et la libération de l'Italie fut une véritable guerre civile entre un camp antifasciste et les fascistes.

L'historien et essayiste italien Mimmo Franzinelli exhorte à en finir avec les discours décrivant les Italiens comme de simples victimes du régime fasciste. Selon ses nombreuses études, l'idéologie mussolinienne était largement plébiscitée et la structure de l'État tellement empêtrée de fascisme qu'il fut impossible pour le gouvernement de l'après-guerre, présidé par Alcide De Gasperi, d'évacuer toutes les fonctionnaires fidèles au régime. Dans *Il fascismo è finito il 25 aprile 1945* (Le fascisme s'est terminé le 25 avril 1945), Mimmo Franzinelli démontre clairement la continuité entre l'État fasciste et la république qui l'a suivi. Cette stratégie dite « continuiste » mise en place par le chef du gouvernement Pietro Badoglio en 1943, consistait à laisser à leur place les magistrats, les juges, les fonctionnaires, les professeurs, les scientifiques, qui avaient fidèlement servi le régime. Ne pas le faire aurait signifié créer une instabilité politique ultérieure dans une Italie déjà meurtrie par la guerre. Bien que dans un premier temps certains dignitaires et miliciens fascistes furent condamnés et leurs décorations mussoliniennes révoquées, avec l'amnistie de 1946 nombre d'entre eux furent réhabilités. Le garde des sceaux Palmiro Togliatti céda alors aux pressions « pardonistes » de la Démocratie chrétienne et du Vatican, en s'opposant aux socialistes, qui entendaient appeler à jugement les responsables de la dictature. En quelques mois, les miliciens, les ministres du régime, les responsables du parti fasciste, les collaborationnistes, les bourreaux de prison ayant pratiqué la torture, les criminels de guerre furent, pour la plupart, re-

mis en liberté. Certaines figures<sup>16</sup> contribuèrent à la continuité institutionnelle et à l'annulation des condamnations infligées aux collaborationnistes par la Cour d'assises spéciale. « Des études récentes sur la magistrature entre 1943 et 1948 montrent une participation à la dictature si profonde et étendue qu'il était impossible de procéder à une réelle épuration<sup>17</sup> », écrit Mimmo Franzinelli. L'historien s'est plongé dans les dossiers de procès lunaires réhabilitant des criminels de guerre : tout l'appareil judiciaire était en réalité de connivence avec l'ancien régime. En 1944, la Commission ministérielle pour l'épuration du personnel se montre particulièrement magnanime envers plus de quatre-cents fascistes. Comme le relève Mimmo Franzinelli, l'ancien ministre de l'Intérieur Mario Scelba expliquait cette conduite pardoniste comme un compromis nécessaire puisqu'« il [était] très difficile ne serait-ce que de trouver des épurateurs antifascistes [...] de sorte qu'on assiste au spectacle d'épurateurs qui devraient être à leur tour épurés<sup>18</sup> ! » Pour ne citer qu'un exemple fourni par le chercheur : durant la guerre, un brigadiste oblige un prisonnier partisan à avaler un morceau de phonographe, ce qui provoque le développement d'une fièvre typhoïde et la mort successive du prisonnier. Le brigadiste est amnistié en 1948 car les tortures infligées au partisan ne semblent pas assez odieuses et injustifiées. Les juges et les magistrats, anciens fidèles du régime, administrent donc la justice avec une profonde foi fasciste et monarchique, tout en étant au service de la nouvelle république italienne.

---

16 Mimmo Franzinelli cite, entre autres, le cas du magistrat Vincenzo De Ficchy, qui présidait la Cour suprême de cassation et qui était connu pour ses sentences pro-fascistes.

17 Mimmo Franzinelli, *Il fascismo è finito il 25 aprile 1945*, Editori Laterza, 2022. « *Magistratura e continuità dello Stato* » (Magistrature et continuité de l'État), p. 38, Les citations issues de cet ouvrage ont été traduites de l'italien par Costanza Spina.

18 Ibid, p. 37.

Ainsi, ils réservent aux partisans un traitement très défavorable, en les qualifiant souvent de brigands. Le cas de Merico Zuccari, évoqué par Mimmo Franzinelli dans son ouvrage, est particulièrement choquant. Zuccari était le chef de la légion Tagliamento, un fanatique sanguinaire qui avait trouvé refuge en Argentine après la guerre. En 1954, un tribunal militaire le réhabilite pleinement sous prétexte que les exécutions de partisans n'étaient en rien des crimes de guerre, et sûrement pas des homicides : elles faisaient partie des ordres hiérarchiques fidèlement appliqués par le chef de légion. Nous pouvons aisément affirmer qu'au nom de la banalité du mal<sup>19</sup>, l'épuration du fascisme en Italie fut impossible et nombre de crimes commis par les fonctionnaires de la dictature furent relégués au rang d'ordres scrupuleusement exécutés. Selon cette logique, comme le prouve Mimmo Franzinelli dans son ouvrage, les anciens partisans étaient regardés avec soupçon par la nouvelle administration, puisque par leurs actions de résistance ils s'étaient opposés à l'État, en faisant figure d'agitateurs et d'agitatrices politiques. Ce fut au nom de l'obéissance à la bureaucratie fasciste que l'on a dédouané des criminels de guerre, comme si finalement la fidélité totale à un régime étatique dictatorial était un gage d'honnêteté face à la lutte pour la démocratie.

Sur ces bases philosophiques, quel esprit l'Italie a-t-elle insufflé à sa république ? Celui de l'amour de la liberté et de l'engagement collectif ou bien celui de l'asservissement rigoureux aux ordres reçus ? Quel genre de

---

19 La « banalité du mal » est un concept philosophique théorisé par Hannah Arendt en 1963 dans son ouvrage *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Lors du procès d'Adolf Eichmann, le criminel nazi, que l'on se figure comme un monstre féroce et inhumain, dévoile en réalité le visage d'un petit fonctionnaire médiocre. Le mal, selon la philosophe, ne réside pas tant dans l'extraordinaire et l'étalage de la violence, mais plutôt dans les actions quotidiennes, dans les gestes et les choix que l'individu accomplit par fidélité à une doctrine ou par simple conformisme.

démocratie peut voir le jour dans un pays qui amnistie des sombres exécutants et inculque l'idée que le serment au drapeau national compte plus que tout, peu importe de quoi ce drapeau est le nom ? Apogée de cette ambiguïté, fut le décret de loi du 19 mars 1948, voulu par Giulio Andreotti, alors sous-secrétaire du gouvernement De Gasperi, qui a restauré les bénéfices de carrière et la retraite aux miliciens mussoliniens des chemises noires.

La dé-fascisation des institutions fut tout aussi complexe dans les autres pays européens, dont la France, malgré la présence du général de Gaulle. C'est ce que la philosophe Cécile Desprairies démontre dans son ouvrage *L'héritage de Vichy. Ces cent mesures toujours en vigueur*, paru en 2012. La chercheuse y cite certaines lois vichystes qui perdurent dans le droit français et qui forgent encore notre société, sa mémoire, sa perception du monde et son quotidien : de la fête du Travail au sport au baccalauréat, en passant par la création des comités d'établissement devenus comités d'entreprise, jusqu'au statut du PDG d'entreprise visant à élargir ses pouvoirs... La fête des mères, elle aussi, est un héritage vichyste, lié au culte de la maternité catholique et traditionnelle. Un topo politique que Marine Le Pen s'est empressée de récupérer avec succès. Sur le plateau de l'émission télé *Touche pas à mon poste !* du 13 avril 2022, l'ancienne Miss France Delphine Wespier partageait son intention de vote en faveur de Marine Le Pen : « Une présidente femme, j'aimerais bien. Une maman des Français, quelqu'un qui rassemble. Quelqu'un qui protège avec une sensibilité de femme. » Humanisée par la revendication de son statut de femme et de mère (une rhétorique également chère à Giorgia Meloni), la candidate poursuit une longue et fructueuse stratégie de dédiabolisation.

Elle a entre autres été aidée dans cette démarche par l'ancienne journaliste experte en télé-réalité Clarisse Mérigeot-Cassaignau (le Rassemblement national a démenti l'officialisation de cette collaboration, toutefois, des fiches de conseils ont bien été transmises à la présidente du parti en avril 2021). *StreetPress* s'est procuré les deux documents préparés par la journaliste<sup>20</sup> qui convergent vers une stratégie d'image et de communication simple : insister sur le rôle de mère et le statut de femme. La célébration de la maternité et son appropriation par la culture d'extrême droite est un héritage indéniable de Vichy. Certains diront peut-être, comme cela arrive en Italie avec Mussolini, que finalement Vichy n'a pas apporté que des mauvaises choses. Quand Éric Zemmour dit en 2019 que Pétain aurait « protégé les Juifs français et donné les Juifs étrangers », qu'il est relaxé par la Cour d'appel et qu'il réitère en 2022 sous prétexte de la liberté d'expression<sup>21</sup>, il confirme au fond cette pensée sous-jacente que la France n'a pas à complexer de son passé collaborationniste. Il existe un continuum des fascismes dans nos républiques. Au-delà même du débat autour de qui est facho et qui ne l'est pas, nos démocraties sont les héritières de ces régimes qu'elles n'ont pas fini de digérer. Si nos constitutions sont l'héritage précieux que les résistant·es nous ont légué, certaines de nos lois et de nos institutions sont équivoques quant à leur continuum dictatorial.

L'Italie a toujours été une démocratie dysfonctionnelle et ce du fait de sa filiation obscure avec un régime qu'elle n'a jamais réussi à épurer. Une dictature qui l'a laissée dans un chaos politique profond, en lui léguant

---

<sup>20</sup> Pierre Plottu, Maxime Macé, Mathieu Molard, « Marine Le Pen conseillée par une pro de la télé-réalité », *StreetPress*, 22 avril 2022.

<sup>21</sup> « Pétain “sauveur” des Juifs : la relaxe d'Éric Zemmour confirmée en appel », *France Info* / AFP, 12 mai 2022.

un culte structurel de la violence et une incapacité à l'exercice de la citoyenneté. Il serait impossible d'entrer ici dans le détail de l'histoire de l'Italie des années 1970, mais il faut mentionner tout de même que le pays fut pendant près d'une décennie (de 1968 à 1982) ravagé par des attentats terroristes sanguinaires à l'encontre de l'État. Ces massacres à la bombe étaient perpétrés à la fois par les Brigades rouges, des groupes d'extrême gauche et anarchistes, et des groupes d'extrême droite, comme Ordine Nuovo (Nouvel Ordre). Fondé par Clemente Graziani et Pino Rauti (qui militait dans le Mouvement social italien, ancien parti d'appartenance de Giorgia Meloni), Ordine Nuovo avait comme objectif de refonder le parti fasciste. Ce groupe poursuivit sa lutte clandestine violente même après son démantèlement officiel par les autorités. Le 12 décembre 1969, ces post-fascistes organisèrent un attentat à la Banque nationale d'agriculture à la place Fontana de Milan. Le bilan de ce massacre tristement célèbre est de 17 morts et 88 blessés. En 1980, l'attentat de la gare de Bologne fait 85 morts et près de 200 blessés. Lui aussi fut perpétré par des groupuscules d'extrême droite, probablement soutenus par des branches des services secrets et par le crime organisé. Ces deux événements sont des marqueurs de la période connue comme les années de plomb, celles des guerres de mafia et des attentats sanguinaires, durant lesquelles néofascistes et Brigades rouges ont massacré magistrats, civils, hommes et femmes d'État. Cette période s'achève avec les terribles morts des juges Giovanni Falcone et Paolo Borsellino en 1992, puis les explosions dans trois villes différentes de la péninsule en 1993. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Italie n'a donc jamais été une démocratie fonctionnelle et a été traversée par des guerres civiles qui ne disent pas leur nom. Aucune démocratie n'a connu autant d'attentats, de mortes, de collusions avec les mafias et d'ex-



trémisation des idéologies de droite comme de gauche. Cette instabilité politique est aussi le fruit de la stratégie pardoniste, qui a permis le continuum des appareils fascistes en démocratie. Le 14 février 1972, dans une lettre adressée au juriste et philosophe Guido Fassò, le philosophe italien Norberto Bobbio exprimait ses inquiétudes autour de la question démocratique : « Notre démocratie est progressivement devenue une coquille vide, ou plutôt un écran derrière lequel se cache un pouvoir de plus en plus corrompu, de plus en plus incontrôlé, de plus en plus exorbitant [...]. La démocratie n'est pas seulement une méthode, elle est aussi un idéal : l'idéal égalitaire. Lorsque cet idéal n'inspire pas les gouvernants d'un régime qui se veut démocratique, la démocratie est un nom vain. Je ne peux pas séparer la démocratie formelle de la démocratie substantielle. J'ai le pressentiment que là où il n'y a que la première, un régime démocratique n'est pas destiné à durer [...]. Je vois ce système politique qui est le nôtre s'écrouler peu à peu [...] en raison de sa dégénérescence interne, profonde, peut-être irrépressible<sup>22</sup>. »

La prise de pouvoir de l'extrême droite en Italie en 2022 n'est que l'aboutissement logique d'un long processus de désaveu de la démocratie et d'isolement et d'abandon de celles et ceux qui ont donné leur vie pour la défendre – qu'il s'agisse des résistantes ou des combattant<sup>es</sup> contre les mafias et les groupes terroristes. Moults exemples de l'histoire politique italienne prouvent que le fascisme n'a parfois pas été vécu comme une mémoire honteuse, mais qu'au contraire, il a été largement assumé et dédramatisé.

---

22

Ilaria Romeo, « *Chi semina dubbi, raccoglie democrazia* » (Qui sème le doute récolte la démocratie), *Collettiva*, 18 octobre 2020. Extrait traduit par Costanza Spina.

En 1996, Luciano Violante, élu président de la Chambre des députés italienne, dans son discours de prise de fonction, assimilait les résistants aux défenseurs et défenseuses de la république de Salò<sup>23</sup>. Silvio Berlusconi, quant à lui, avait dédouané les post-fascistes en 1994 en les accueillant dans le Pôle de la liberté. La sénatrice, puis ministre dans le gouvernement Meloni, Daniela Santanchè avait proféré sans honte des phrases comme : « Sur ma table de chevet, j'ai une belle tête en bois du Duce et je n'en ai pas honte ». Sans oublier, après l'élection inévitable de Giorgia Meloni au poste de Première ministre en 2022, celle du président de la Chambre des députés Lorenzo Fontana, un militant anti-avortement, pro-Poutine, ennemi des droits des personnes LGBTQIA+, des droits civils et de l'égalité. « Le mariage est entre un papa et une maman, nous ne voulons pas des autres dégueulasseries », avait-il affirmé. En France, même si un fascisme endogène n'a jamais pris le pouvoir par la volonté du peuple, le pétainisme laisse ses traces. En 1972, Jean-Marie Le Pen inaugure un fascisme *made in France* avec la fondation du Front national, lui qui est accusé d'avoir pratiqué la torture en Algérie<sup>24</sup>. Et puisque le fascisme est aussi un héritage, et bien qu'il soit très difficile aujourd'hui d'accuser Marine Le Pen d'être néofasciste tant sa dédramatisation a fonctionné, il ne faut pas oublier que si elle avait voulu renier l'héritage de son père, elle aurait tout bonnement

---

23 Un micro-État que Mussolini créa en 1943 dans l'Italie du Nord, alors que la péninsule était progressivement libérée par les Alliés. Ce fut le dernier rempart du Duce et de ses milices avant la fin.

24 Jean-Marie Le Pen a combattu dans un régiment de parachutistes en Algérie en 1956-1957. Il a été accusé à plusieurs reprises d'avoir pratiqué la torture pendant la guerre, bien que plusieurs procès l'aient dédouané. Il reconnaît avoir déclaré au journal *Combat* le 9 novembre 1962 : « Je n'ai rien à cacher. Nous avons torturé en Algérie parce qu'il fallait le faire. » En 1957, Jean-Marie Le Pen égare son couteau, un couteau similaire à ceux des Jeunesses hitlériennes, dans une maison algérienne, celle de la famille Moulay : le père, Ahmed Moulay, y est torturé et tué devant sa femme et ses six enfants, dans la nuit du 2 au 3 mars par le bataillon de parachutistes conduit par le lieutenant Le Pen.

fondé un autre parti de droite modérée, sans besoin de s'empêtrer dans la difficile entreprise de transformer un parti néofasciste en un parti pseudo-républicain. Rien dans son histoire politique ne laisse sérieusement présager à un revirement idéologique, ni même le départ de ses soutiens les plus extrêmes durant la campagne de 2022, de Gilbert Collard à Jérôme Rivière, en passant bien sûr par Marion Maréchal. Des défections qui ont ultérieurement adouci l'image du Rassemblement national en servant sa cause électorale et qui prouvent également que l'extrême droite se radicalise en donnant à Marine Le Pen une image de figure presque modérée (ou du moins, bien loin du passé néofasciste du parti qui est le sien).

Face à une telle nonchalance de la haine, nous ne pouvons plus simplement nous demander si le fascisme est de retour, mais plutôt et de manière plus pragmatique, comment se traduit le fascisme aujourd'hui, quelles sont ses armes, et quels sont nos moyens d'action pour lutter contre. Telles sont les vraies interrogations que les démocraties contemporaines doivent résoudre. Nous avons le devoir moral, historique, journalistique, déontologique de parler de fascisme, parce que, comme le relève Mimmo Franzinelli, « étudier le fascisme ce n'est pas faire de l'archéologie, mais accomplir un voyage dans la crise de la démocratie, au sein du laboratoire de la construction d'une dictature populiste<sup>25</sup> ».

## Chapitre 2

# CONFUSIONNISME : QUAND L'EXTRÊME DROITE ASPIRE LES IDÉES DE GAUCHE POUR SE RENOUVELER

À la lumière de ces constats historiques, la réticence des intellectuelles de tout bord à parler de fascisme ou de néofascisme paraît injustifiée. Le flou autour de la définition de ce qu'est une pensée fasciste permet à des politiciennes comme Marine Le Pen de refuser poliment d'être rattachées à l'extrémisme de droite. En 2021, elle répondait à un citoyen la questionnant sur son orientation politique : « Je ne suis ni de droite, ni d'extrême droite, mais patriote<sup>26</sup>. » En précisant, par la suite, que le patriotisme n'a pas de couleur politique : il consisterait à vouloir le bien de la France et des Français en premier lieu. En prétendant dépasser les clivages entre la droite et la gauche, les extrémistes de droite surfent sur un ras-le-bol de la politique qu'ils finissent par traduire en un ras-le-bol de la démocratie, un système qu'au fond ils considèrent bien trop lent et coûteux, inefficace et élitiste. Néanmoins, il est très compliqué dans des démocraties décennales

---

<sup>26</sup> « Régionales 2021 : “Je ne suis pas d'extrême droite, je suis patriote”, assure Marine Le Pen à Lunéville », *L'Est Républicain*, 8 juin 2021.

de se faire élire en jouant le « tonton facho du dimanche », bien que Matteo Salvini y soit parvenu avec brio. Jean-Marie Le Pen, Umberto Bossi<sup>27</sup>, et même récemment Éric Zemmour, ont toujours fait trop peur à l'électorat massif, qui veut bien voter néofasciste à condition que cela ne se sache pas ou ne soit pas considéré comme tel. Le fascisme ne reviendra pas sous la forme de ce que l'Europe a connu entre les deux guerres mondiales. « Le danger pour la démocratie ne sont pas les nostalgiques invétérés, mais celles et ceux qui parviendront à réinterpréter les modèles rassurants proposés par un personnage charismatique, prêt à réprimer des minorités dissidentes, à conquérir la place publique en profitant du chaos<sup>28</sup> », explique Mimmo Franzinelli.

Ainsi, le confusionnisme est l'une des pratiques fondatrices du néofascisme, un précieux outil rhétorique qui distingue nettement le fascisme mussolinien du contemporain. Cette stratégie, dont Marine Le Pen est une habile adepte, pourrait être résumée ainsi : si tu ne peux pas les convaincre, il faut les confondre. La philosophe Anne Plaignaud, avec qui nous avons partagé des moments saillants de notre chemin intellectuel, militant et féministe, analyse le phénomène dans un article paru dans *Manifesto XXI*<sup>29</sup>. « En début de campagne électorale, Marine Le Pen a dévoilé ses ambitions écologistes : sauvegarder les écosystèmes en sauvegardant l'identité française. [...] Le rapprochement de colères anticapitalistes, écologistes, féministes, trouve un écho particulièrement efficace chez l'extrême droite ; tout en se déclarant “ni de droite ni de gauche”. C'est le confusionnisme »,

---

27 Umberto Bossi fonde la Ligue du Nord, parti d'extrême droite italien, en 1991.

28 *Op. cit.*, « *Introduzione* », p. XII.

29 Anne Plaignaud, « Confusionnisme : pourquoi l'extrême droite gagne à tous les coups », *Manifesto XXI*, 7 avril 2022.

explique-t-elle dans l'article. Le concept de confusionnisme a été élaboré par l'historien et politologue Philippe Corcuff <sup>30</sup>, qui s'est demandé pourquoi les idées les plus innovantes de la gauche sont souvent avalées par l'extrême droite et sonnent avec beaucoup plus d'efficacité lorsqu'elles sortent de la bouche de ses partisans. L'extrême droite élabore des langages nouveaux : ne pouvant plus diffuser l'idée selon laquelle le monde d'avant c'était mieux, puisque tout le monde sait que c'est faux, elle préfère désormais dire que c'était quand même un peu plus sûr car toute une série de menaces infondées n'existaient pas – en tête desquelles figurent le féminisme, la pensée queer et décoloniale, les « écolos » et la ô combien terrifiante « théorie du genre »... Par la peur, l'extrême droite contemporaine génère de l'adhésion, et pour entretenir cette terreur tout en innovant, elle vole les idées les plus progressistes à la gauche en les transformant en un micmac intellectuel s'adaptant à tous les terrains électoraux. Le confusionnisme est rarement pratiqué par la gauche, la vraie, parce qu'elle possède en son sein un appareil de déconstruction. La gauche, surtout en France, patrie de la pensée déconstructiviste <sup>31</sup>, propose d'élaborer ses peurs en essayant de regarder le monde autrement et en travaillant sur notre propre adaptation aux changements : si quelque chose me terrifie, le problème est peut-être en moi ou dans le regard que je pose sur les choses. La gauche

---

30 Philippe Corcuff, *La grande confusion. Comment l'extrême droite gagne la bataille des idées*, éditions Textuel, 2021.

31 La déconstruction est une pensée philosophique considérée comme l'héritage de Heidegger, qui préconisait la fin de la métaphysique. Elle fut reprise par une nébuleuse de philosophes françaises parmi lesquels principalement Jacques Derrida. Elle est associée à la pensée désormais appelée « woke » et à la *cancel culture*, bien qu'en réalité cette théorie désigne, selon le penseur, la fin des oppositions philosophiques traditionnelles. Les opposés s'imbriquent et les définitions se fluidifient : la déconstruction est une « phobie de l'enfermement », un rejet du cloisonnement identitaire et philosophique.

essaie, quand elle est en bonne santé, de questionner les règles établies et de responsabiliser l'individu vis-à-vis de lui-même et de la communauté. La droite, au contraire, enseigne à l'individu à déléguer aux plus fortes sa sécurité et à renoncer au lien social pour privilégier les hiérarchies de classe. La droite, en somme, estime que toutes les peurs des citoyens sont légitimes et que l'autorité est le liant d'une société. À bien y réfléchir, là où la gauche prône une autonomisation des individus et leur action responsable dans le monde, c'est la droite qui tend à élever des citoyens assistés, anxieux et dépendants, souhaitant obtenir toujours plus de confort et toujours moins de responsabilité.

Philippe Corcuff fait remonter les racines du confusionnisme au début du xx<sup>e</sup> siècle, lorsque le fascisme a habilement piqué à la gauche radicale ses idées phares en se transformant en « national-socialisme ». Autrement dit : l'extrême droite fasciste européenne s'est largement construite sur le vol des idées de la gauche pour rendre ses théories les plus abjectes fréquentables et récolter les votes des classes populaires. La droite conservatrice fasciste, n'ayant rien de nouveau à proposer hormis les sempiternels discours racistes, homophobes, transphobes, misogynes, etc., s'accapare les thématiques clés de l'actualité (réchauffement climatique, violences faites aux femmes, pouvoir d'achat...) et les détourne à la sauce droitiste et complotiste. C'est ainsi, par exemple, que certaines franges non partisans des « gilets jaunes » et des mobilisations anti-pass sanitaire ont viré à droite toute. L'élection de Giorgia Meloni s'est d'ailleurs largement faite grâce à son positionnement anti-pass sanitaire. Selon Anne Plaignaud, l'extrême droite a tout à fait conscience de cette dynamique d'aspiration des idées de gauche, et c'est pour cela qu'elle flirte avec ses franges les plus radicales.

Elle puise notamment une adhésion électorale dans l'aversion de la gauche radicale pour le capitalisme et le néolibéralisme<sup>32</sup>, en convainquant ces électeurs et électrices que non seulement iels trouveront leur place chez l'extrême droite, mais qu'en plus l'extrême droite est mieux organisée (le culte du ou de la cheffe et la passion des hiérarchies aidant...) et plus à même d'apporter des solutions.

De la même manière, la campagne présidentielle 2022 d'Éric Zemmour s'est alimentée d'un écœurement du système libéral allié à des théories complotistes (comme le « grand remplacement », théorisé par l'idéologue de droite Renaud Camus) et un mésusage de l'information. Les chiffres officiels, par exemple, sont omis lorsqu'ils n'arrangent pas les propos du chroniqueur ou sont minimisés à coup du fameux « bon sens populaire » qui, selon l'historien Gérard Noiriel, fait partie intégrante de la rhétorique néofasciste : « Les Français observent la rue, le métro, les salles de classe, surtout dans les quartiers populaires, et constatent l'évidence [...] du “grand remplacement”<sup>33</sup>. » Au nom du bon sens populaire, la sénatrice italienne Daniela Santanchè a ainsi pu affirmer qu'elle « revendique fièrement le fait d'être fasciste, si fasciste signifie botter le cul des immigrants illégaux, si fasciste signifie que la patrie doit appartenir à ceux qui l'aiment » ou encore : « Ce n'est que sous le fascisme que les travailleurs ont eu pour la première fois un salaire garanti. Je suis fièrement fasciste si fasciste signifie être contre l'hégémonie de la gauche. »

---

32 Voir le lexique.

33 Gérard Noiriel, *Le Venin dans la plume. Édouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la République*, La Découverte, 2019.



Le fascisme se fonde donc sur des affirmations simplistes et une rhétorique dépourvue de toute complexité qui se pare d'un masque de pragmatisme. La pensée d'extrême droite n'essaie nullement de démontrer les faits ou de dire des vérités : le fasciste ne dit que ce que la masse veut entendre, pour susciter des émotions irrépressibles et violentes. « Salvini parle toujours en trois temps : il énonce un fait, il lance une invective, il propose une solution extrême », me fait remarquer ma mère à chaque fois que le leader d'extrême droite prend la parole. « Je suis Giorgia ! », scandait dans ses comices Giorgia Meloni. « Je suis une femme, je suis une mère, je suis italienne, je suis chrétienne et vous ne me le retirerez pas ! » Ce refrain, que la satire a transformé en remix techno et a détourné sur fond de Gigi D'Agostino, a en réalité conquis les foules. Ses détournements ironiques ne font que rajouter un supplément d'âme au personnage, qui paraît ainsi inoffensif voire devient une icône pop. Toutefois, en prenant le temps de réfléchir quelques secondes et en faisant preuve d'un réel bon sens, il serait naturel de demander à la Première ministre en quoi le fait qu'elle soit une femme, une mère, une italienne et une chrétienne va nous aider à tenir jusqu'à la fin du mois.

\* \* \*

Un exemple criant de confusionnisme, cité par Anne Plaignaud dans son article pour *Manifesto XXI*, est le féminisme intégral. Ce pseudo-féminisme est un courant essentialiste d'inspiration catholique qui crée une confusion entre l'envie progressiste d'en finir avec les discriminations de genre et le besoin que le genre féminin demeure restreint à une définition archaïque... qui est précisément l'origine de toutes les discriminations et les violences

faites aux femmes ! Marianne Durano, philosophe de droite, explique dans les colonnes du *Figaro Vox* et dans d'autres revues conservatrices que « tout comme l'expression "écologie intégrale", "féminisme intégral" est en effet un pléonasme. [...] Le féminisme intégral que nous défendons intègre tous ces combats et veut défendre les femmes intégralement, sans nier leurs spécificités et leurs vulnérabilités particulières<sup>34</sup>. » Autrement dit : selon le féminisme intégral, on naît femme et on le reste. Le genre se limite aux organes génitaux avec lesquels nous venons au monde et c'est donc la biologie qui détermine notre identité intime. Cette idée, qui est évidemment basée sur une vision conservatrice et de droite radicale, est pourtant reprise par certaines figures se réclamant du féminisme, les dites TERF (un acronyme anglais qui signifie « féministe radicale trans-exclusionniste »). Les TERF refusent, entre autres, que les femmes trans fassent partie de la définition de ce qu'est une femme, en se basant sur l'idéologie d'extrême droite qu'est le féminisme intégral. La violence transphobe au cœur des idéologies TERF est incompatible avec une vision démocratique et humaniste de la société : ces courants de pensée sont les alliés d'un totalitarisme criminel et confirment les pires atrocités eugénistes qui font la pensée d'extrême droite. Ces dangereux mouvements qui taisent soigneusement leur réel credo politique trouvent écho dans certaines publications. *Limite* est une revue « écologiste », refusant le clivage gauche-droite (lire donc : droite réactionnaire ne disant pas son nom). Dans l'un de ses numéros, la revue invite Eugénie Bastié, figure explicite de la droite réactionnaire, autrice du livre *L'Homme est l'avenir de la Femme*. Le thème du numéro est « l'écologie et le féminisme intégraux ». Ces notions sont des artefacts de

---

<sup>34</sup> Vincent Trémolet de Villers, « Marianne Durano : "Défendre un féminisme qui considère la femme entièrement" », *Figaro Vox*, 20 octobre 2017.

la droite catholique en réponse à l'écoféminisme<sup>35</sup> et réaffirment la lutte contre les droits reproductifs des LGBTQIA+, contre l'éclatement de la famille traditionnelle, contre l'avortement et la contraception, au nom du respect de supposées lois de la biologie et de la nature. Et par-dessus tout contre l'existence des personnes trans. « Le "féminisme progressiste" serait une aliénation capitaliste détruisant la tradition de la reproduction du monde par le labour de la terre et des corps humains, prenant pour preuve les combats autour de l'avortement, la PMA et la GPA », précise Anne Plaignaud. Le lancement du numéro est accompagné d'une conférence animée par la journaliste Natacha Polony, relayée par le site catholique *Aleteia*. Le titre : « Le féminisme intégral, une réconciliation des femmes avec leur féminité ? » Elle est ensuite mise à disposition sur le site « ni de droite ni de gauche » *eKouter*, où l'on retrouve aussi un florilège d'archives de la fachosphère française. Anne Plaignaud fait également remarquer que sur ce site, aucune hiérarchie n'est établie « entre les interventions scientifiques sourcées et les polémistes et/ou fascistes les moins soucieux de distinguer leurs opinions de la réalité ».

Ces fémonationalistes<sup>36</sup> sont rattachées à des groupuscules de droite comme Némésis, un collectif de la mouvance identitaire qui prétend accueillir les « naufragés » du féminisme (honteuse référence aux migrantes mortes en mer) et qui s'oppose fermement à l'immigration, vue comme la première source de violences faites aux femmes – ce qui est faux, puisque nous savons que 80 % des violences sont perpétrées par les proches. Ces

---

35 L'écoféminisme est une branche du féminisme qui fait converger luttes féministe et écologiste. Il est communément admis que ce terme a été utilisé pour la première fois en 1974 par Françoise d'Eaubonne, féministe française, dans son ouvrage *Le féminisme ou la mort*.

36 Voir le lexique.

féminismes déviants peuvent être une source de confusion pour celles et ceux qui s'intéresseraient au féminisme et qui seraient alpagués par sa version transphobe d'extrême droite.

\* \* \*

J'ai demandé à Anne Plaignaud comment s'y prendre pour reconnaître à tous les coups un discours néofasciste. Selon elle, ce type d'argumentaire est généralement immune face à la contradiction. Les adeptes de cette rhétorique, tout comme les complotistes, ont une réponse à tout, précisément parce que le corpus de leurs idées est un brouillard très étendu assimilant des concepts de toutes origines. C'est un genre de communautarisme nouveau, consistant à forger des regroupements de gens qui ne sont pas vraiment d'accord entre elleux mais qui pensent l'être et se soudent par la présence d'ennemis communs à abattre. Le fascisme de Benito Mussolini était au contraire basé sur une imposition verticale du dogme. Comme dans les sectes, dans l'extrême droite contemporaine peu importe le vécu de chacun et ce que chacun vient chercher, le plus important étant le constat d'avoir compris un truc que les autres n'ont pas saisi. De détenir une vérité alternative qui fuit au regard des masses, instrumentalisées par les médias démocratiques. Sectarisme, complotisme, confusionnisme : le néofascisme se sert des biais cognitifs, et notamment du biais de confirmation, pour subsister. Le biais de confirmation consiste en un processus instinctif pour chaque être humain qui le pousse à rechercher en priorité les informations qui confirment sa manière de penser, en omettant celles qui peuvent l'invalider ou la nuancer. La personne se meut alors unique-

ment dans un cadre qu'elle connaît et qui traduit son sentiment<sup>37</sup>. Les réseaux sociaux parachèvent la désinformation confusionniste. Les médias mainstream soutiennent largement le statu quo et la classe politique et industrielle dominante en perdant leur rôle de contre-pouvoirs. La méfiance généralisée à l'égard des sources d'information officielles – malheureusement justifiée par la disparition des médias indépendants – conduit naturellement les citoyens à chercher des réponses et des renseignements ailleurs. Les réseaux sociaux se muent alors en véritable bibliothèque de vérités alternatives et parviennent à satisfaire la compréhensible lassitude vis-à-vis de l'*establishment* journalistique : médias et politique ne font qu'un dans des pays où les médiocrates ont compris l'importance de les racheter. Par ailleurs, la précarisation grandissante des journalistes empêche bien souvent de fournir une information de qualité, réellement représentative. Les réseaux, au contraire, forgent des algorithmes à l'image de chacun de nous et répondent à l'honnête pulsion du ou de la citoyen(ne) de s'informer librement et de lire des pages réellement critiques envers le pouvoir établi. De ce gloubi-boulga naissent des théories trompeuses qui soutiennent, par exemple, l'existence d'une gauche pro-islamiste complice des attentats, qui essaierait de faire passer ses idées par la pensée décoloniale dans les universités françaises : l'islamo-gauchisme. Le ou la réactionnaire, donc, s'il n'est pas automatiquement un fachiste, a néanmoins une tendance aiguë à la victimisation et tombe facilement dans des post-vérités qui le reconforment. Iel n'est pas d'accord par définition et se sent lésé par ce qu'il se passe en permanence. Iel cherche des gens qui, comme elle ou lui, ne sont globalement d'accord avec rien, surtout si on en

---

37

Idée développée par Anne-Laure Buffet dans le livre *Tous toxiques, tous victimes ?* paru aux éditions de l'Observatoire en 2020.

vient à céder des bribes de privilèges. Quel meilleur exemple pour illustrer ce propos que le slogan du magazine passéiste et conservateur *Causeur* : « Surtout si vous n'êtes pas d'accord. »

En adoptant une posture victimaire et complotiste, on est pourtant loin de se battre contre ce qui nous insécurise : selon l'analyse d'Anne Plaignaud, c'est précisément servir le système contre lequel on se bat que de se mettre dans une posture rétrograde et agressive. L'*establishment* pourra alors démontrer aisément que les luttes sociales de toute sorte sont dangereuses et il pourra continuer à faire élire des Emmanuel Macron, car ce genre de centristes sans vision finissent par incarner réellement le seul camp de la raison. La macronie est un vide idéologique qui a pour seule identité électorale (jusqu'à présent) d'être l'alternative à l'extrême droite.

Ainsi, Marine Le Pen pourrait gagner en 2027. Elle le pourrait parce qu'elle a parfaitement compris qu'être ouvertement réactionnaire et virulent<sup>e</sup> suscite peut-être la fureur des foules, mais ne remplit pas les urnes car cela ne convainc pas les modérés. Elle l'a si bien compris qu'elle cultive, avec le plus grand soin, une posture présidentiable, y compris au sein de l'Assemblée nationale, avec ses quatre-vingt-neuf députés.

# Chapitre 3

## VICTIMISATION FASCISTE

Dans *Istruzioni per diventare fascisti*, Michela Murgia montre que l'une des principales habiletés du néofascisme est de parvenir à installer un sentiment de fragilité diffus. Comme si la démocratie, et en particulier la gauche, étaient toujours prêtes à nous faire les poches sans raison, à voler ce qui nous est dû. À un enfant gâté, on ne peut pas promettre de la discipline pour qu'il soit convaincu. Il faut d'abord le choyer, le faire sentir victime, incompris. L'extrême droite s'emploie à faire croire aux nations les plus riches et prospères et aux citoyens les plus fortunés que leur monde est en réalité au bord de l'effondrement. En déployant à merveille le jargon de la victimisation fasciste, ces nouveaux et nouvelles cheffes convainquent les personnes les plus aisées sur la planète qu'un lobby de « folles » et de « gouires » déguisés en licornes conspire contre la France ou pire, que des enfants migrants mineurs isolés sont en train de devenir les nouveaux caïds de la délinquance<sup>38</sup> !

Le fascisme tue le rêve et bannit les visionnaires. Il promet confort, protection et assure que le bon père de la nation se charge de réaliser sa vision personnelle qu'il parvient à imposer à la collectivité. Il est parfaitement

---

<sup>38</sup> « Mineurs isolés “violeurs” et “assassins” : Éric Zemmour condamné pour provocation à la haine », *Marianne*, 17 janvier 2022.

logique que, parfois, les plus indigent<sup>es</sup> accordent leur confiance à qui sait leur parler de pouvoir d'achat, parce qu'il faut tenir jusqu'à la fin du mois avant de mener une révolution queer, féministe et écologiste. Les gauches ne savent plus parler d'argent, ce qui les rend absolument déconnectées et inefficaces. Le travail et l'effort sont systématiquement rabaissés par une certaine gauche blanche, bourgeoise, urbaine. Il est catastrophique que la députée EELV Sandrine Rousseau ait pu déclarer, en septembre 2022, que le travail est une valeur de droite <sup>39</sup> : tout d'abord, car ceci est historiquement erroné ; ensuite, parce que c'est ainsi que les travailleurs et travailleuses les plus précaires désertent la gauche pour aller vers le lepénisme, qui lui a volé ses propres mots sur le pouvoir d'achat et le travail ! Cela traduit bien l'état d'esprit de certaines sphères militantes privilégiées, au sein desquelles l'argent est méprisé, comme si souhaiter le bien-être économique et la sortie de la précarité était anti-radical. Comme si l'amour de sa profession et la passion du travail bien fait étaient des valeurs réactionnaires ! Comme le dit la docteure en psychologie Marie Pezé dans un épisode du podcast de Binge Audio *Après la pluie* sur le burn-out, le monde tient encore debout parce qu'il y a des gens qui font bien leur travail. Des professionnelles de santé aux journalistes, en passant par les psychologues et les professeurs pour ne citer qu'elles et eux... Dans nos systèmes capitalistes et patriarcaux, il est devenu impossible pour certaines de mener une vie décente.

Mais ce n'est pas seulement les personnes les plus indigentes qui votent néofasciste. La gauche doit sortir de cette idée méprisante. La plus dangereuse des fascistes a toujours été la bourgeoisie de classe moyenne. Et c'est

---

39 Frantz Durupt, « "Valeur travail" : un débat sous confusion », *Libération*, 17 septembre 2022.



avant tout de ces fascistes-là dont il est question dans ce texte. Des fascistes fortunés qui votent contre l'existence des autres pour ne pas céder un gramme de leurs privilèges obscènes. Je parle de ces fausses victimes du système, ces indécentes enfants gâtés que le néofascisme a persuadé d'être menacés par une émeute de pauvres et de déviantes. Ces boomers engourdis par le confort. Celles et ceux qui se sentent déclassés parce qu'ils ont entendu à la télé que « les Françaises sont pauvres » alors qu'ils ont encore toutes des résidences secondaires, et qu'ils ont bâti leur fortune sur la surexploitation des ressources planétaires et la soumission de certaines populations. Le meilleur ami du fascisme restera toujours le conformisme <sup>40</sup>.

---

40 Référence au film de Bernardo Bertolucci de 1970, *Le Conformiste*, adapté de la nouvelle du même nom d'Alberto Moravia.

# Chapitre 4

## LA FABRIQUE DES ENNEMIS

Si vous êtes des victimes, c'est que vous avez des ennemis de qui il faut vous protéger. La recherche de l'ennemi interne est partie intégrante de la pensée fasciste. Dans le néofascisme, elle s'exprime par le complotisme propagé par le confusionnisme. La fabrique des ennemis est un processus typique de la pensée réactionnaire, qui lutte contre la prise de droits de certains, perçue comme une menace civilisationnelle. Il faut bien comprendre ici les liens existants entre la pensée réactionnaire, le complotisme, la peur/haine de l'autre et le fascisme. Peu importent les différences qui composent le camp réactionnaire (une réactionnaire peut être de droite, de gauche, du centre), on se bat contre les mêmes menaces et on est solidaires dans la haine. Ainsi, comme le développe Michela Murgia, la pensée fasciste s'emploie avec méticulosité et une bonne dose de mauvaise foi et de théories farfelues à prouver l'existence d'ennemis de la nation, de la république et du genre humain (le genre humain, bien entendu, est constitué de celles et ceux qui rentrent dans les normes établies). La lâcheté fasciste désigne toujours ses monstres à abattre parmi les populations les plus fragiles, celles dont au fond on connaît la non-violence : les LG-BTQIA+, transformés en fantomatique lobby dangereux, les migrant<sup>es</sup>, mués en grands criminels, et bien sûr, les féministes.

En France, ces relents de fascisme ordinaire s'expriment par des notions autrement plus chics, souvent théorisées par une panoplie d'intellectuelles de plateau télé qui, mis à part faire de l'audience, n'ont pas d'autres assises crédibles pour justifier certaines élucubrations. Ils vont alors déployer les « -ismes » permettant à la fois d'inverser les rôles (les fascistes, c'est les autres !) et de terroriser celles et ceux qui iront ensuite acheter leurs bouquins. Fortes de leurs ventes, iels pourront même songer à candidater à la présidentielle... Les plateaux de BFMTV, LCI, Europe 1, France Inter, leur opposent rarement des réels contradicteurs ou contradictrices, et les journalistes elleux-mêmes peinent à vérifier les faits avancés et à contester certaines théories anti-démocratiques et surtout fausses comme l'islamo-gauchisme ou le grand remplacement. Fleurissent alors des expressions vides de sens, l'une plus fascisante que l'autre, toutes basées sur la non-vérification des sources et des faits et sur la caricature de certaines populations : le communautarisme, l'islamo-gauchisme, la tyrannie des minorités, le wokisme, le progressisme... autant de fables d'horreur pour des boomers effarés qui ont peur de perdre leur statut de prédateurs et prédatrices cannibales de l'espèce humaine.

Face à cette fabrique de l'ennemi, nous devons questionner le rôle de la presse. Toute journaliste qui donne la parole à ces prédicateurs et prédicatrices devrait réfléchir à comment le faire et pourquoi, puisque ces doctrines diffusées dans les gros médias mettent directement en danger la survie de certaines personnes. La liberté d'expression ne devrait pas être confondue avec le droit de nier l'existence et les droits des autres, autrement dit : le droit de faire violence. La liberté d'expression ne devrait pas non plus empêcher les journalistes de faire leur boulot et de vérifier l'exis-

tence, par exemple, d'un lobby queer qui pervertirait les enfants dans les écoles : comment cela se fait-il que personne n'ait demandé à Éric Zemmour ou à Giorgia Meloni de porter les preuves de l'existence des « lobbys LGBT » ?

Ainsi, la Manif pour tous, sous couvert de liberté d'expression, a meurtri durablement les jeunes LGBTQIA+. En 2012, l'association SOS Homophobie enregistrait une hausse significative des appels à l'aide de personnes victimes d'homophobie : entre janvier et mars, 1 200 personnes avaient appelé, contre 1 556 sur l'ensemble de l'année 2011. En 2014, les actes homophobes connaissaient une augmentation de 78 %. En 2022, le nombre de dépôts de plainte à Paris et en petite couronne explose, en poursuivant cette courbe qui ne cesse d'augmenter depuis une décennie : + 40 % dans la capitale et + 116 % dans le Val-de-Marne <sup>41</sup>. Nicolas Gougain, porte-parole de la fédération Inter-LGBT à l'époque, constatait que « ces chiffres sont un indicateur important car ils permettent de mesurer la libération de la parole homophobe. Il suffit d'aller sur les réseaux sociaux, c'est hallucinant ! Cela n'existait pas lors du débat sur le PACS. Là, les gens se lâchent beaucoup plus, car ils peuvent s'exprimer anonymement <sup>42</sup>. » La Manif pour tous a lacéré le tissu social français irrémédiablement, en permettant à certains citoyens de manifester leur volonté que d'autres citoyens n'existent plus, n'accèdent pas à la république, tout en revendiquant le droit de les persécuter.

---

41 Benjamin Derveaux et Julien Constant, « L'homophobie, un fléau en forte hausse et "présent partout" en Île-de-France », *Le Parisien*, 19 décembre 2022.

42 « Mariage pour tous : les actes homophobes en forte hausse », *France 24*, 21 avril 2013.

# Chapitre 5

## MYSTIQUE FASCISTE

Le fascisme, nous l'avons vu, plus que de convaincre, suscite les émotions les plus primaires, spontanées et immédiates. Il a une capacité confusionniste à dire exactement ce que l'électorat veut entendre. Dans le fascisme contemporain, tout est possible : les discours, bien qu'en apparence radicaux, sont en réalité un fouillis d'idées diverses et opposées, comme Anne Plaignaud le démontre plus haut. Ainsi, le journaliste italien Alessandro Sallusti, de foi visiblement mélonienne, interviewé sur la chaîne La 7, a réussi à dire que Giorgia Meloni n'était pas homophobe parce qu'en interdisant l'avortement elle permettait à d'autres personnes homosexuelles de naître... Faire passer un discours ultra-conservateur pour progressiste : cette tentative gauche et criante de manipulation du langage n'est heureusement pas passée inaperçue. L'électorat qui vote pour des néofascistes ne fait pas œuvre de compréhension, mais de croyance. Il ou elle croit, *a priori*, et selon ce qu'il ressent, à ce que les évangélistes lui disent. Et quoi de mieux que le mysticisme religieux mi-traditionnel mi-païen pour achever de convaincre, pour pénétrer dans les âmes et dans les cœurs, pour ritualiser la foi et susciter un désir d'obéissance ?

Le fascisme est une mystique faite de symboles, sigles et mots-clés, dogmes et saintes. La flamme est par exemple l'une des images les plus parlantes et récurrentes dans la mystique néofasciste, à défaut de pouvoir utiliser de

plus sombres emblèmes. On la retrouve dans le logo de Fratelli d'Italia ou du Front national, ainsi que dans celui ultra-modernisé du Rassemblement national. La flamme de Fratelli d'Italia est tout sauf neutre : elle dérive de celle du Mouvement social italien, parti post-fasciste auquel Giorgia Meloni a adhéré à l'âge de quinze ans. La sénatrice italienne Liliana Segre, survivante de la Shoah, a encouragé Giorgia Meloni à supprimer cette flamme du symbole de son parti avant les élections du 25 septembre 2022. « Dans ma vie j'ai entendu plein de choses, ce ne sont pas tant les mots qui me frappent », disait-elle à *Pagine Ebraiche*, le mensuel de la communauté juive italienne. « Je dis alors à Giorgia Meloni : qu'elle commence par enlever la flamme du logo de son parti. Commençons par les faits, pas par les mots et les hypothèses. »

Alors que le Parlement européen interdit l'usage de symboles comme la faucille et le marteau, la croix gammée et le faisceau, la flamme, elle, reste l'un des seuls dessins légaux permettant aux adeptes de la foi fasciste de se reconnaître entre eux. Giorgia Meloni en est fière, comme elle l'a répondu à Liliana Segre sur Twitter. Par ailleurs, sans la flamme le sous-texte de son message ne passerait plus. C'est un clin d'œil : je parle peut-être différemment, mais la doctrine est toujours la même. Même Marine Le Pen, grande prêtresse de la dédiable, n'a pas pu aller jusqu'à supprimer la flamme du Rassemblement national. C'est une marque de fabrique : les vrais savent. Alors qu'il était ministre de la Défense du gouvernement Berlusconi, Ignazio La Russa, interrogé sur la possibilité d'enlever la flamme du logo de certains partis, avait répondu, provocateur : « Et vous, vous accepteriez de vous faire couper les couilles ? » Comme si on avait encore besoin de preuves de l'indissociable lien entre fascisme

et patriarcat, l'un étant la nourriture spirituelle de l'autre, unis par la symbolique ultra-machiste de l'intégrité de la race et des organes génitaux. Le journaliste Filippo Ceccarelli revenait dans *La Repubblica*<sup>43</sup> sur l'histoire de la flamme du Mouvement social italien en remettant les pendules à l'heure : « C'est en effet le père du néofascisme italien, Giorgio Almirante, qui a conçu la flamme, inspirée d'un insigne de combat », écrit-il. C'était en 1946, la même année que l'amnistie voulue par Palmiro Togliatti, réhabilitant massivement les fascistes dans les institutions, comme nous l'avons évoqué précédemment. Filippo Ceccarelli rappelle une strophe du chant du MSI (Mouvement social italien) : « Nous sommes nés d'un sombre crépuscule ». Lequel ? Celui du Duce, bien sûr. La flamme du MSI brûle pour l'éternité sur un long trapèze, un cercueil, sur lequel figurent les lettres MSI : « *Mussolini sempre immortale* » (Mussolini à jamais immortel). Le MSI trouve son héritier en Alleanza nazionale (Alliance nationale), le parti de Gianfranco Fini fondé en 1995, qui reprend exactement le logo originel, « codes occultes et fantaisies nécrophiles<sup>44</sup> » inclus. Alleanza Nazionale se paie même le luxe de compter dans ses rangs les incarnations vivantes du Créateur : Alessandra Mussolini, petite-fille du Duce, y fait sa carrière politique avec brio. Caio Giulio Cesare Mussolini, arrière-petit-fils, préfère quant à lui Fratelli d'Italia, les t-shirts « fuck antifa » et les selfies face aux drapeaux CasaPound<sup>45</sup>.

Les dogmes font partie intégrante de l'idéologie fasciste, qui s'approprie alors l'identité commune de tout un peuple pour en faire des slogans vidés

---

43 Filippo Ceccarelli, « *Addio alla fiamma tricolore simbolo dell'epopea missina* » (Adieu à la flamme tricolore, le symbole de l'épopée du MSI), *La Repubblica*, 21 mars 2009.

44 *Op. cit.*

45 Parti d'extrême droite italien dont le nom renvoie au poète fasciste Ezra Pound.

de leur sens originaires. La « nation », concept autrement plus parlant que la « république », devient alors une notion communautariste : elle sous-entend la continuité de la race, la préservation de traditions archaïques, la persécution de celles et ceux qui voudraient les changer, l'appartenance à une seule et même religion – le catholicisme intégriste. Parce que, quoi qu'on en dise, le fascisme n'est jamais laïc, même si le Duce lui avait attribué ce faux-semblant. Nation, patrie, famille, Italien<sup>e</sup>, Française : des mots qui englobent en réalité une diversité de population immense et riche finissent par incarner l'uniformité voulue par les intégristes fascistes, dont le credo est légitimé par une spiritualité masculiniste. Cette foi produit des phénomènes communautaristes des plus pernicioseux, à l'image de la Manif pour tous.

La pensée d'extrême droite moderne, en somme, se base sur le sentiment individuel et non pas sur la compréhension collective. C'est une croyance. À tel point que le slogan pour l'élection 2022 de Matteo Salvini était tout simplement « *credo* » : je crois. Le *Credo* est aussi l'une des prières les plus célèbres de l'eucharistie catholique. Cet élément personnalisable – c'est une affirmation qui en réalité n'engage à rien – permet à toute une chacun de trouver dans la foi ses propres réponses et ses propres vérités. À la différence du fascisme mussolinien, qui dispensait une doctrine verticale, le fascisme contemporain, aussi dit néofascisme, se fonde sur le narcissisme et sur une quête de sens personnelle. Le collectif s'efface quelque peu (même si dans certains cas le culte du ou de la cheffe demeure, comme au sein du Rassemblement national) pour favoriser la libre interprétation de la doctrine. Comme nous l'avons évoqué, le plus important dans le néofascisme c'est d'être unis « contre » quelque chose de commun. Le but



est de vous faire croire que vous pensez la même chose et qu'une vérité cachée va vous être livrée en rentrant dans la secte. Le complotisme et le sectarisme sont des aspects typiques du nouveau fascisme le rapprochant encore plus d'une croyance mystique. Erwan Lecœur, sociologue et politologue spécialiste de l'extrême droite, soulignait le 15 septembre 2022 sur Public Sénat que le mot « *fratelli* » (frères), utilisé dans le nom du parti de Giorgia Meloni, est directement tiré d'un imaginaire religieux et clanique. « On est dans un mix de politique et de religieux », explique-t-il. « Trump ne fait rien d'autre. Bolsonaro ne fait rien d'autre. On peut parler de Poutine et de son Église : désormais il met l'Église à son service ! » Avant de conclure : « Il y a quelque chose en ce début du xx<sup>e</sup> siècle de l'ordre du retour au religieux le plus sauvage, le plus grégaire, le plus insupportable. » Une parfaite illustration en est ce moment tragi-comique de l'histoire de France que fut l'invocation à Jeanne d'Arc de Jean-Marie Le Pen en 2015. Son « Jeanne, au secours ! » restera le témoignage de sa ridicule ferveur sénile. Pauvre Jeanne d'Arc, une jeune femme victime de toutes sortes d'abus patriarcaux, otage des extrémismes de droite depuis des décennies. Il est grand temps de libérer cette icône du folklore nationaliste.

Le néofascisme a en outre un puissant allié : le réactionnaire. Le ou la réactionnaire n'a pas de couleur politique, ni de credo philosophique. Iel invente des théories à partir de son propre malaise existentiel et se complait dans les doctrines extrêmes, excluantes et violentes qui lui promettent de trouver un réconfort face à un monde dont iel n'accepte pas les mutations. Le ou la réactionnaire cherche sa vérité. Iel veut que les extrêmes confirment son sentiment de mal-être et le dorlotent en faisant d'elle ou de lui une Cassandre des temps modernes. Le ou la réactionnaire pense que

c'était mieux avant, et se lance dans l'entreprise loufoque de rembobiner le temps et de redonner vie aux ruines. Conformiste, iel refuse que le monde ne soit pas à son image et à celle de ses semblables. C'est des réactionnaires dont je veux parler à présent. S'iels ne sont pas fascistes et se cachent parfois dans les rangs de gouvernements centristes, iels sont complices des violences de notre société, autorisent les chasses aux sorcières contre les plus vulnérables, mènent des croisades racistes et pratiquent la désinformation en inventant toute sorte de théorie censée menacer la république. Iels ont d'ailleurs appris dans les grandes écoles que la république leur appartient. On leur a enseigné qu'iels sont l'élite de la nation. Ce sont elleux, avant même les extrémistes, qui entravent l'élargissement des démocraties et l'avènement d'un réel progrès culturel et social. Car ce qu'on a réellement inculqué à ces individus sur les bancs d'universités prestigieuses, ce n'est pas tant l'administration de l'État mais les outils du maintien du pouvoir dans les mains de castes figées. Être l'élite de la nation signifie entre les lignes être les gardien<sup>es</sup> des injustices qui légitiment la violence étatique et les garant<sup>es</sup> de la pérennité des discriminations systémiques.

# *Chapitre 6*

## LE SENS DU DÉCLIN : DES DANGERS DU PASSÉISME RÉACTIONNAIRE

L'idée du déclin a toujours marqué mon imaginaire. Enfant, j'observais le monde autour de moi sans cesse décliner. Il s'effondrait doucement, mu par des forces que je ne savais pas nommer, mais dont je percevais la violence latente. J'avais la perception nette que l'Italie était dans un moment de crise culturelle et que se préparait l'ascension de quelque chose d'anxiogène et claustrophobe. Pendant ma première adolescence, j'écrivais des nouvelles sans jamais les terminer : toutes parlaient d'une ville sous couvre-feu, gouvernée par des forces obscures, qui empêchaient les citoyens de partir ou les persuadaient qu'ils ne pouvaient pas le faire. Les héroïnes de l'histoire étaient toujours des gouines qui sortaient la nuit en essayant d'éviter les snipers placés sur les toits des bâtiments. Le pouvoir n'avait pas de visage, c'était une force qui s'emparait des cœurs de chacun et qui les contraignait à l'immobilité. Les citoyens préféraient conserver leur confort plutôt que de quitter la ville sous dictature. Dans leur salon bourgeois, ils regardaient la télévision toute la nuit, durant le couvre-feu. Le tyran sans nom exerçait alors son plein pouvoir, en privant ses sujets de toute volonté de liberté et de démocratie. En réalité, ce tyran avait bien un nom, mais je ne savais pas très bien comment l'amener

puisque j'étais trop jeune pour parler politique comme les adultes et que ces fables étaient une tentative enfantine de comprendre mon sentiment de danger. Dans une vision finalement pas si naïve, l'homme cis en question était Silvio Berlusconi, un personnage qui éveillait toutes mes peurs, comme j'imagine que Donald Trump a dû attiser les craintes des enfants queers étasuniens. Dans mes yeux de gosse, il était l'incarnation du méchant qui aurait voulu mon extinction. Je le percevais à chaque mot, fait et geste et à ceux de son entourage. Le Président du conseil des ministres, un médiocrate, était à l'origine d'un mal profond, de la médiocrité et de l'esprit droitiste et individualiste qui nous était insufflé. Mes parents, ferventes opposantes de Forza Italia, nous interdisaient la plupart du temps de regarder la télévision et surtout les chaînes appartenant à Silvio Berlusconi. Mes sœurs et moi avons ainsi évité le lavage de cerveau et avons mûri un sentiment anti-berlusconien radical. Néanmoins, nous n'avons pas été épargnés par le sens omniprésent du déclin : même nous, par notre regard d'enfants, nous rendions compte que la réalité tournait au vinaigre, que notre futur était incertain et que l'Italie n'avait aucune vision d'avenir. Les immigrés, les LGBTQIA+, les premières familles qui divorçaient, les athés, n'avaient rien à voir avec ce déclin : le monstre était en nous. Il résidait entre autres dans une fierté nationale bornée et immobiliste, qu'on nous inculquait dès l'école, et qui empêchait l'Italie de se rêver autre chose que ce qu'elle avait été dans un très lointain passé. En Italie, comme en France, on est convaincues que le passé est plus important que le présent et beaucoup plus glorieux que le futur.

La Sicile, terre où je suis né, était le théâtre de ce déclin permanent. Un monde merveilleux auquel je songeais comme un paradis sur Terre et qui pourtant était condamné à la perte par des hommes sans scrupules et des

assassins, mafieux et terroristes. L'île était mise à genoux par une culture de la violence, de l'abus, de la conquête, de la destruction de l'environnement, de la soumission des plus fragiles, en somme, un lieu où la justice était bafouée en permanence. Jusqu'au massacre. En 1992, l'année de ma naissance, la mafia a atteint l'apogée de la terreur avec les attentats contre les juges Giovanni Falcone et Paolo Borsellino. Se clôturait alors une sanguinaire et virulente histoire de guerre mafieuse. La justice sombrait dans le naufrage du nouveau système politique qui se mettait en place : le patriarcat mafieux berlusconien. L'Italie avait franchi un point de non-retour, une étape de plus vers l'avancée de la démocraturation : un simulacre de démocratie qui, tout en gardant des institutions démocratiques, comme le multipartisme, est administré de façon autoritaire, en bafouant l'État de droit et en menaçant en permanence les droits civiques.

La crise économique de 2008 n'a rien arrangé à ce sentiment de mal-être grandissant. Le sens du déclin, je le sais aujourd'hui, n'était autre que la lente chute de notre démocratie. Un processus que le philosophe Norberto Bobbio, cité précédemment, illustre parfaitement quand il décrit ce système politique qui s'écroule peu à peu, en raison de sa décadence et de sa dégénérescence profonde. Pendant trente ans l'Italie n'a eu de cesse de sombrer. Le monde a oublié derrière notre langue chantante et notre accent charmeur que Mussolini n'était pas un dictateur d'opérette, mais l'inventeur du totalitarisme le plus cruel que l'humanité ait connu. Il a fallu attendre 2018 pour que le président Sergio Mattarella reconnaisse, comme Jacques Chirac en 1995, les heures noires de notre pays et ses crimes contre l'humanité. Mais il était déjà trop tard. Michela Marzano, écrivaine, ancienne députée socialiste italienne, rappelle sur France Inter le jour après

l'élection du 25 septembre 2022, qu'en Italie nous avons effacé la mémoire de ce qui a été et qu'elle-même n'a découvert que très tardivement que son grand-père était un fasciste de la première heure.

Par ce récit subjectif, il me tient à cœur de transmettre l'énergie collective que l'on ressent au sein d'une nation en pleine décadence démocratique et intellectuelle. L'esprit réactionnaire est décliniste, il glorifie une présupposée grandeur passée et il est un puissant breuvage pour le fascisme : il en prépare le terrain. Le ou la réactionnaire décliniste aspire au retour en arrière ou à la préservation du statu quo. Iel est gardien·ne de l'ordre injuste établi. Iel estime que sa propre vie est plus précieuse que celle des autres et que toute la collectivité devrait être à son service selon des lois naturelles et universelles. Iel croit en un « ordre naturel des choses ». Ce terreau de pensée est ce qui conduit à justifier eugénisme, holocauste, esclavage, colonialisme, crimes homophobes, transphobes et féminicides.

Ce passéisme violent, mélangé à une résistance aveugle au changement, ne peut aboutir à aucune doctrine politique rationnelle. Vouloir que le monde nous ressemble en tout point, penser qu'il faut, pour se protéger, fermer des frontières et enfermer ou réformer des déviant·es, est un problème individuel. C'est sûrement le fruit d'une grande anxiété existentielle, qui n'a rien de bon en politique et qui devrait être entendue dans un cadre propice à l'expression des émotions. La vision d'extrême droite est déroutante de naïveté, d'agressivité, de paranoïa et de mensonge systématique : je me demande encore pourquoi ce sont les personnes queers qui doivent affronter des coûteuses thérapies au lieu de leurs persécuteurs et persécutrices.

Je me demande aussi pourquoi des sociétés toutes entières devraient faire les frais de la peur du déclassement de certains agissant comme des connards et des connasses<sup>46</sup>. Les indécentes enfants gâtés que sont les réactionnaires n'ont en réalité d'autre argument à déployer contre les féminismes et les études de genre que leur propre déclin. Le 24 juillet 2022, l'essayiste, dramaturge et écrivain italo-russe Igor Sibaldi répondait à une interview : « La civilisation occidentale formée au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, qui s'étendait de l'Alaska à l'Australie, aura disparu dans quelques mois », déclarait-il. « Les civilisations sont comme de grands animaux. Ils naissent et ils meurent<sup>47</sup>. » En décrivant le monde que la guerre en Ukraine est en train de façonner, il analyse la réaction de l'Occident : « Les Occidentaux persisteront dans leur pire défaut : croire qu'ils sont le monde. »

---

46 L'emploi de cet adjectif est justifié par le fait qu'il me semble désigner parfaitement la tendance à violenter les autres alors qu'on sait sa propre position de force. C'est une forme de lâcheté, de sadisme et d'égoïsme poussée à son paroxysme. Le connard ou la connasse est celui ou celle qui se comporte de manière méprisante et malsaine sans penser aux conséquences sur son entourage.

47 Francesco Palmieri, « *“Una civiltà sta finendo e non ce ne siamo accorti” : intervista a Igor Sibaldi* » (« Une civilisation s'achève et nous ne l'avons même pas remarqué » : entretien avec Igor Sibaldi), *Il Foglio*, 24 juillet 2022. Citation traduite par Costanza Spina.

# Chapitre 7

## UNIVERSALISME RÉACTIONNAIRE : LE TERREAU FERTILE DE L'EXTRÊME DROITE

Le 28 septembre 2022, l'historienne Élisabeth Badinter intervenait à la matinale de France Inter au sujet des révoltes des femmes iraniennes contre le régime islamiste. Le journaliste Nicolas Demorand lui demandait si elle pensait que les féministes françaises avaient suffisamment pris la parole sur le sujet. Élisabeth Badinter lui répondait alors : « Il y a féministes et féministes. En ce qui concerne les plus jeunes, celles qu'on appelle les néoféministes, je ne suis pas frappée par leur indignation et leurs manifestations à propos du voile, et pour une bonne raison : c'est qu'elles défendent les filles voilées en France. Entre les trois groupes qui constituent l'intersectionnalité, qui sont les gens de couleur, les féministes et les islamistes, il y a une entente. Vous avez peut-être remarqué que les islamistes ne disent jamais un mot contre les militantes LGBT, jamais. [...] Quand on fait face à des alliés pareilles, on ne bouge pas<sup>48</sup>. »

---

48 « Élisabeth Badinter : “On livre des hommes à la vindicte publique sans passer par la justice” », Le 7/9, *France Inter*, 28 septembre 2022.



Après avoir écouté cette déclaration, je me suis assise, j'ai arrêté de boire mon café, et j'ai pris des notes pour classer point par point les arguments que j'aurais aimé porter pour contredire l'intervention de Mme Badinter.

**1. Le mépris envers les plus jeunes féministes et l'angoisse générationnelle.**

Dans son intervention, Mme Badinter fait preuve d'un maternalisme à peine voilé et se positionne en gardienne de l'ordre social : son âge ferait d'elle une « figure de référence » et les jeunes féministes devraient y penser à deux fois avant de mettre en discussion les rouages du vieux monde. Toutes nos anciennes ne sont hélas pas des sages.

**2. La confusion créée à dessein entre islamisme et féminisme intersectionnel.**

Il est simpliste de dire que les « néoféministes défendent les filles voilées », d'autant que l'intention de Mme Badinter est de faire croire que les féministes seraient alliées des islamistes et qu'elles souhaiteraient donc que les hommes obligent les femmes musulmanes à se voiler – hélas, comme indiqué précédemment, le confusionnisme s'empare du discours réactionnaire de tout bord. Cette phrase est, vous l'aurez compris, tournée de façon à nourrir les pires théories du complot faute de vrais arguments. La situation est très différente : en France, certaines féministes défendent le droit de toutes les femmes de s'habiller comme elles le souhaitent et celui de porter le voile si elles le souhaitent. Elles défendent ce droit parce que nous habitons dans une démocratie et pas en Iran et que

toute personne devrait pouvoir, en France, s'habiller comme elle veut. Personne dans ce pays ne va embêter les catholiques exposant des colliers en forme de croix ou des bonnes sœurs portant un voile. L'islamophobie latente dans le propos de Mme Badinter est un indicateur de racisme systémique et de défaillance dans le devoir de mémoire de la France face aux crimes coloniaux. Par sa déclaration, elle contribue au gravissime phénomène d'attaque contre les musulmans. La mauvaise foi est totale lorsque l'invitée de France Inter oublie d'ailleurs de préciser qu'il existe une différence fondamentale entre islamistes et musulmans. Tout comme entre intégristes catholiques et catholiques.

### 3. Le refus de l'existence de la race qui invisibilise le racisme.

Si dans un lointain siècle dernier on disait « gens de couleur », l'histoire évolue et désormais on préfère utiliser des expressions comme « personnes racisées », « personnes non blanches », « individus issus de l'histoire coloniale », « afro ou asio-descendant·es », *et caetera...* Le fait que Mme Badinter décide sciemment d'utiliser un terme passéiste lui permet de se détacher de l'idéologie dite woke<sup>49</sup>. Elle affiche alors une ignorance fière, justifiée par la posture de pouvoir qu'elle occupe en France.

### 4. Homophobie et légitimation de la persécution des personnes LG-BTQIA+.

Le plus grave est, pour finir, le confusionnisme consistant à alimenter la théorie complotiste de l'islamo-gauchisme, qui voudrait qu'il existe une alliance entre terroristes islamistes, féministes

---

49 Voir le lexique.

et « lobby LGBT ». J'attends le moment où une journaliste digne de ce nom osera demander à ces dangereuses réactionnaires les choses suivantes : avez-vous des preuves de cette entente ? Quels actes concrets démontrent cette collaboration ? Qui sont les dangereuses criminelles féministes ayant prêté main forte aux islamistes ? Sans parler du fait que Mme Badinter ne se prend pas vraiment aux femmes hétérosexuelles, mais bien aux « LGBT », comme son discours confus le confirme. Outre le racisme, l'homo/transphobie qui légitime la paranoïa et la persécution de certaines personnes. Après avoir écouté une telle démonstration, quiconque en France pourra se dire qu'il est normal de vouloir, par exemple, endiguer le « lobby LGBT » avec tous les moyens possibles, puisque ce fantomatique lobby est allié avec les terroristes !

Le présentateur et la présentatrice ne font rien pour empêcher la diffusion d'un discours de haine raciale et homo/transphobe. Ils lui permettent de dérouler un raisonnement terrifiant : on assiste en direct à la « fabrique des ennemis ». C'est bien pour cela que je tiens à souligner la responsabilité des journalistes dans la montée des idées fascistes et dans l'épaississement de la zone grise, le brouillard idéologique qui accélère l'avancée du fascisme. En réponse à cette prise de parole désastreuse, l'humoriste afroféministe, lesbienne et queer Tahnee, poste alors sur Instagram l'article titré « Pourquoi l'intersectionnalité fait-elle si peur ? » paru dans la revue *La Déferlante*, coécrit par Grace Ly, Sarah Mazouz et Danièle Obono. Elle rappelle d'ailleurs à Mme Badinter que les islamistes iraniens ont condamné à mort Zahra Sedighi-Hamadani (Sareh) et Elham Choubdar pour leur activisme féministe et LGBTQIA+ et notamment pour « pro-

motion de l'homosexualité ». Une preuve de plus que parler d'une alliance entre LGBTQIA+ et islamistes est une honte historique et une fake news des plus malhonnêtes. Dans l'article paru dans *La Déferlante*, la sociologue Sarah Mazouz revient sur la notion d'universalisme. L'universalisme est une conception abstraite du citoyen qui est perçu au-delà de sa race, de son genre, de son orientation sexuelle, de sa religion. « Dans le contexte français, l'idée est d'atteindre l'universel en s'abstrayant des affiliations personnelles et des particularités des uns et des autres. C'est pour cela qu'on parle d'universalisme abstrait », explique-t-elle. Or, tout esprit rationnel aimant la belle logique de la dissertation française se rendrait compte qu'ici, un problème se pose : atteindre l'universel en effaçant les qualités personnelles de chacun, qui sont le fruit de mouvements sociaux et historiques bien plus vastes que le seul individu, revient à reconnaître comme la « norme » les qualités des groupes dominants ainsi que leur seule et unique version du récit historico-social. On bascule ainsi de l'égalité à l'égalitarisme et on troque la devise républicaine « liberté, égalité, fraternité » par « normativité, égalitarisme, patriarcat ». « Dès l'époque de la Révolution française, l'universalisme abstrait a imposé comme norme censément abstraite un citoyen masculin, bourgeois et blanc (et on pourrait rajouter dans la force de l'âge, bien portant et hétérosexuel). Une telle perspective rend invisibles les rapports de pouvoir qui continuent de s'exercer malgré tout », développe la sociologue. Si Élisabeth Badinter, au lieu de vouloir défendre un pré carré de privilèges derrière des théories plus que douteuses, faisait preuve d'honnêteté intellectuelle, elle pourrait entendre que pour certains, l'universalisme « républicain » (labellisé ainsi afin de le rendre incontestable, puisqu'en réalité, on en devine la fragilité théorique) est ni plus ni moins la loi du plus fort appliquée à toute une nation.

En 2021, j'ai fait la rencontre de Habibitch, figure emblématique en France de la lutte queer décoloniale et intersectionnelle. Avec sa conférence dansée *Décoloniser le dancefloor*, Habibitch investit la pratique de la danse d'un sens politique. La conférence est une sorte de conversation : iel y déroule des questionnements engagés et socio-historiques, et évoque des danses – hip-hop, krump, waacking, voguing, twerk – qui sont nées de culture minorisées en résistance, mais qui aujourd'hui font l'objet d'appropriation culturelle. J'ai eu la chance de contribuer à l'écriture du documentaire éponyme, tiré de la conférence, qui retrace le parcours des luttes décoloniales en France. Selon Habibitch, le déni de la race, entendue évidemment comme notion sociale et non pas biologique, est la pierre angulaire de l'universalisme « républicain », qui se fonde sur un refus pathogène du devoir de mémoire. « L'universalisme "républicain" dit que si tu veux être français, tu seras blanche, et si tu ne l'es pas, tu ne devras surtout jamais le dire. On n'a pas le droit de parler de race en France. Tu jetteras à la poubelle tes origines, tu seras mince, bourgeois, tu défendras la famille traditionnelle », constate-t-iel. Du moment où la France a voulu être un empire, elle a dû fonder un mythe civilisationnel. La France s'est alors bâtie, depuis Napoléon, en tant que pays des droits de l'homme, exportateur de civilisation et de Lumières, fondateur de la démocratie. Tout ceci ne correspond à aucune vérité historique mais forge un roman nationaliste. En Italie, par exemple, Napoléon n'est pas toujours perçu comme un héros, mais comme un despote ayant instauré la monarchie. Outre la colonisation et le rétablissement de l'esclavage dans les colonies avec la loi du 20 mai 1802, il a également organisé la collecte de plusieurs centaines d'œuvres italiennes pour enrichir les musées français, convaincu que la grandeur civilisationnelle d'un peuple se fonde sur les arts. La « grandeur »

de la France, qu'on nous apprenait même en cours de français au lycée italien, n'est autre que cette prétention à être universelle en justifiant ainsi les pires aberrations coloniales.

Après avoir excité les extrêmes, Emmanuel Macron croyait pouvoir les maîtriser. Que nenni. Si le président avait réellement voulu démolir le discours fasciste, il aurait évacué toute ambiguïté réactionnaire de son camp idéologique. Il aurait écouté d'autres définitions de l'universalisme, en s'intéressant de près aux luttes intersectionnelles. Celles-ci portent le sens même des mots « république » et « démocratie » en étant anti-discriminatoires et antifascistes. Il aurait fallu alors envoyer Alice Coffin, Habibitch, Rokhaya Diallo contredire les tirades conspirationnistes des réactionnaires. Au lieu de cela, l'ancien ministre de l'Éducation nationale Jean-Michel Blanquer s'est attaqué, à travers une campagne anti-wokiste, aux seules personnes qui auraient pu réellement prouver l'imposture du discours néofasciste ambiant. L'ancien ministre a été à l'initiative d'un think-tank qui s'est déroulé à la Sorbonne, titré « Après la déconstruction », pour contrer la « montée » des idéologies décoloniales et intersectionnelles dans les écoles. Jean-Michel Blanquer s'est plus inquiété de la pensée décoloniale que du fait qu'à la télévision publique on donne la parole à des gens qui réhabilitent Pétain, sèment le doute sur l'innocence de Dreyfus et contestent les déportations des homosexuelles pendant la Seconde Guerre mondiale. Le gouvernement n'a jamais démenti la *fake news* sur l'existence d'une organisation islamo-gauchiste mais n'a pas empêché le camp d'extrême droite de diffuser le mensonge et la haine au sein de la communauté nationale. Ce faisant, ce gouvernement a activement contribué à la montée de l'homophobie, de la transphobie, des féminicides, de

l'islamophobie, du racisme ainsi qu'à la recrudescence des théories du complot (islamo-gauchisme, wokisme, communautarisme). Il a aussi créé des lois (comme celle contre les séparatismes d'août 2021<sup>50</sup>) en réponse aux peurs névrotiques provenant de ce même camp politique qu'il a prétendu combattre. Les interrelations entre le fémonationalisme et le féminisme universaliste<sup>51</sup> sont le symbole le plus éclatant de la connivence entre la pensée d'extrême droite et la pensée réactionnaire de droite. La macronie a agrandi et généralisé la zone de flou réactionnaire. Plutôt que de s'attaquer à contredire les idéologies d'extrême droite, elle a choisi de perpétrer des discriminations envers des intellectuelles qui ne font que suggérer des nouvelles définitions de l'universalisme.

---

50 Loi contre les séparatismes du 24 août 2021, qui voudrait imposer le respect des principes de la république, et qui s'inscrit dans un contexte de « lutte contre l'islamisme radical ».

51 Féminisme né dans les années 1960-1970 en France et en Belgique. Profondément antireligieux, ce féminisme est en réalité l'incarnation des besoins des femmes blanches, européennes, de culture catholique. Il est aujourd'hui remis en question car il n'est pas représentatif de la totalité des expériences de la féminité. Le féminisme intersectionnel aspire au contraire à inclure dans la lutte féministe les femmes non blanches, queers et trans.

# Chapitre 8

## LA LUTTE CONTRE LE COMMUNAUTARISME : LA DÉRIVE AUTORITAIRE DES DÉMOCRATIES EN DÉTRESSE

Le communautarisme fait partie de ces expressions fourre-tout contribuant à la création d'ennemis et à la victimisation fasciste. Il est devenu le mot-clé justifiant toutes les théories produites par les opinionistes télévisuelles. Il existe une énième confusion autour de la notion de communauté en France. Dans chaque pays, existent des communautés de citoyens qui se rassemblent pour des raisons géographiques, d'âge, d'intérêts communs, de religion... La communauté permet de partager l'expérience individuelle avec le collectif, en créant un intermédiaire précieux entre l'individu et la grande communauté nationale. La communauté est un maillon intermédiaire, une famille choisie, un lieu d'humanité. Un espace de soin et d'épanouissement. En France, le camp réactionnaire estime que les communautés sont néfastes parce qu'elles sont contraires à l'universalisme. « L'opposition obsessionnelle entre universalisme et communautarisme est une particularité française. Dans beaucoup d'autres pays du monde, la communauté n'est pas décriée. Faire communauté n'est pas une



mauvaise chose. Cela sauve des vies, cela sauve des gens, cela donne de la puissance », explique Habibitch. Mais alors, quel est le souci en France ? « En France, faire communauté c'est terroriste. La peur panique de l'islam mène à un amalgame terrifiant. L'islamophobie française est aussi un reste de la pensée coloniale », qui voudrait que la France, grand pays civilisé, ait à domestiquer les autres populations de « sauvages » en les colonisant.

Il faudrait alors préciser que seules *certaines* communautés seraient dangereuses, celles qui selon le politicien et fervent catholique Philippe de Villiers ou son acolyte Éric Zemmour œuvrent au « grand remplacement ». Sont dangereuses, par exemple, les communautés de personnes immigrées qui modifient le tant aimé « roman national ». Pour contrer ce grand remplacement, Philippe de Villiers a fondé le parc d'attractions du Puy du Fou, un lieu qui à coups de reconstitutions historiques bancales invente une histoire de France digne d'une série HBO. Or, par définition un roman est une fiction, et n'est donc pas véridique. Le véritable  *récit*  historique national raconte que la France a colonisé et paupérisé de nombreux pays dans le monde dont aujourd'hui elle accueille, en toute logique, les immigrés qui fuient le désert de violence et de pauvreté que la colonisation a laissé derrière elle.

Le communautarisme est une peur franco-française que l'on devrait alors justifier par le traumatisme des attentats de 2015. Le 6 octobre 2022, Philippe de Villiers parlait de l'avènement d'un « génocide français » sur *Europe 1*<sup>52</sup>.

---

52 « Philippe de Villiers : "Éric Zemmour avait raison avant tout le monde" », *Europe 1*, 6 octobre 2022.

Malgré les tentatives de la journaliste et présentatrice Sonia Mabrouk de revenir sur cette expression populiste dépourvue de cohérence par rapport au contexte, M. de Villiers poursuivait son récit faussé, inversant faits et définitions. Comble de l'absurdité : il accusait les personnes issues de l'histoire coloniale de coloniser la France. Quand on sait que cet homme écrit des livres, des romans « historiques », on peut se poser la question de savoir pourquoi le ministère de l'Éducation nationale n'organise pas des think-tanks pour endiguer le négationnisme et le révisionnisme au lieu de pourchasser une inexistant menace wokiste ? Sonia Mabrouk affichait une moue perplexe face aux déclarations de son invité : « Vous commencez fort Philippe de Villiers. Ça fait deux minutes qu'on a démarré cet entretien et en deux minutes on a eu droit au génocide, au grand remplacement, à la fin du peuple français... »

Pour ces penseurs et penseuses, le communautarisme serait la tendance de certains « groupuscules minoritaires » à vouloir saboter la république par leurs mœurs. En faisant porter une partie de la responsabilité des attentats aux féministes et aux LGBTQIA+, ainsi qu'à toutes les personnes de foi musulmane ou simplement issues de l'histoire coloniale, on crée le prétexte parfait pour ghettoïser, persécuter, emprisonner, tuer en manifestation les personnes qui menacent l'identité de la communauté dominante. Comme nous l'avons démontré plus haut, la Manif pour tous est une dérive communautariste, illustrant l'existence d'une communauté intégriste catholique dangereuse sur le sol français. La psychose communautariste n'est que le fruit d'un suprémacisme blanc à peine masqué. La peur communautariste entraîne des dérives autoritaires contre des minorités que l'on tyrannise. Elle guide les politiques de gouvernements se voulant cen-

tristes, mais qui n'hésitent pas à tenter de séduire une partie de l'électorat d'extrême droite. La déjà citée loi du 24 août 2021, confortant le respect des principes de la république, voudrait lutter contre le séparatisme en défendant de vagues principes de laïcité et de « respect du contrat républicain ». Les associations doivent ainsi respecter sept principes pour pouvoir demeurer dans la légalité : le premier engagement précise qu'elles « ne doivent pas se prévaloir de convictions politiques, philosophiques ou religieuses pour s'affranchir des règles communes » ni « inciter à aucune action manifestement contraire à la loi, violente ou susceptible d'entraîner des troubles graves à l'ordre public ». Que deviendrait cette loi dans les mains d'une dirigeant<sup>e</sup> post-fasciste ? La tentation de porter atteinte à l'État de droit serait irrésistible. Cette loi est une main tendue à la dérive autoritaire.

Alors que nous buvions un verre avec mon ami Val, iel évoquait le bonheur ressenti lors d'une soirée à laquelle iel avait pris part où la presque totalité des invités étaient des gouires : « Il y a encore quinze ans je n'aurais jamais imaginé pouvoir un jour me retrouver entouré de tant de gouires, tant de personnes comme moi, avec qui partager un si beau moment plein d'espoir. J'aurais aimé dire à mon moi d'il y a quelques années de ne pas s'inquiéter, qu'un jour iel n'aurait plus été seul. »

La communauté est cette joie de faire partie d'une famille ou d'un groupe qui permet de sublimer notre identité et de répondre à nos besoins. Une famille, pour celles et ceux qui veulent la définir comme telle, capable d'accueillir ces personnes que leur famille d'origine a rejetées et laissées seules. Mes amis Val et Gigi me parlent souvent de leurs expériences dans des équipes de sport queer. Ensemble, iels ont par exemple créé un groupe de

pétanque trans-pédé-gouire. Au-delà de l'engagement sportif, ces groupes luttent pour l'acceptation des personnes queers dans l'espace public et dans le sport. Ces associations pourraient-elles être considérées comme « séparatistes » et portant atteinte à l'ordre républicain dans un futur proche ? Un jour, en vertu de la loi du 24 août 2021, Val, Gigi, et nos adelphe*s* seront-iels déclarés des ennem*s* de la république par un gouvernement d'extrême droite ?

Si nous voulions résumer, l'universalisme « statique » ou abstrait légitime la pensée réactionnaire. Il rend nos lois, nos communautés, nos langues, nos histoires figées et immuables dans le temps. L'idée de nation française en sort extrêmement fragilisée : exposée, tout naturellement, aux évolutions de l'Histoire, la France est beaucoup plus grande que le carcan que l'universalisme statique lui impose. L'identité française voudrait s'émanciper de cette prison rétrograde pour entrer dans le nouveau millénaire. Les conservateurs radicaux l'en empêchent, parce qu'iels se sentent menacés par la réalité qui les entoure et s'en prennent aux communautés pour justifier leurs théories. Iels veulent rester la seule définition possible de ce qui est français. En réalité, leurs discours dissimulent une propagande phobique qui tôt ou tard éclatera violemment et pourrait se traduire par le plus ordinaire des fascismes.

# Chapitre 9

## L'INVENTION DU WOKISME

Le terme « woke » est né au XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis dans les communautés afrodescendantes qui se battaient contre l'esclavage. Il est réapparu avec l'essor d'une première vague de Black Lives Matter suite au meurtre de Trayvon Martin en 2012. Il signifie simplement « éveillé » face au racisme subi par les afrodescendant·es aux États-Unis. Comme le rappelle Rohaya Diallo dans l'article de Myriam Levain « Qui a peur du grand méchant woke <sup>53</sup> ? », lorsque sort, en 2016, le film *Stay Woke* de Jesse Williams, personne ne s'inquiète vraiment de cet apparent néologisme. Ce n'est que sous le mandat de Donald Trump puis, suite au meurtre de George Floyd, que ce mot commence à cristalliser une névrose occidentale : celle du racisme systémique présent dans nos sociétés. Myriam Levain estime ainsi, à raison, que ce terme va remplacer en partie le fameux « islamo-gauchisme » pendant la campagne présidentielle française de 2022. Depuis, le « wokisme » est devenu un nouveau « -isme » rimant avec terrorisme. Certaines se sont empressés de le dénigrer et de le ridiculiser, conscient·es du potentiel explosif du débat sur le racisme systémique en France. Cette glissade confusionniste a conduit les médias français à assimiler ce mot à la *cancel culture*, à la tyrannie des minorités, au séparatisme, à la mise en danger des universités françaises. La définition que les réactionnaires

---

53

Myriam Levain, « Qui a peur du grand méchant woke ? », *Cheek*, 11 octobre 2021.

donnent du « woke » est erronée, car ce mot n'a rien à voir avec la gauche blanche française et il appartient aux luttes antiracistes des afrodescendant<sup>es</sup> et à celles et ceux qui les mènent. Moi, personne blanche, je ne suis pas woke et je n'ai pas l'ambition de l'être. Comme le relève Habibitch lors de notre entretien, « dire que vous êtes “anti-wokistes” revient à dire que vous êtes “anti anti-racisme” ergo, que vous êtes racistes ».

Des revendications démocratiques basiques, comme le combat antiraciste ou anti-homophobe, subissent le discrédit d'un discours complotiste enrichi de *fake news*. En tête desquelles l'existence du « lobby LGBT » dénoncée par bon nombre de représentant<sup>es</sup> d'extrême droite, de Giorgia Meloni à Éric Zemmour <sup>54</sup>. L'invention d'une menace « woke » qui mettrait en danger les valeurs de la république fait également partie de ces mécanismes de pensée complotistes. Myriam Levain résume dans son article : « Alerter sur les dangers du wokisme serait donc une façon de le dénigrer d'emblée, en transformant un terme confidentiel venu des activistes afro-américains en courant de pensée dominant et menaçant. »

« Ce que je vois, c'est le réflexe de peur systématique des classes dominantes, car leurs privilèges sont en train de trembler à leurs fondations depuis que les exploités prennent la parole et les remettent en question », commente Habibitch. « Les prises de conscience, qui sont ce que certains appellent le “woke”, sont une remise en cause structurelle des systèmes d'oppression. Ce qui provoque un effet de panique chez les dominant<sup>es</sup>, qui se réfugient derrière le “c'est pas nous les méchant<sup>es</sup>, c'est elleux”. »

---

54 Costanza Spina, « Le wokisme expliqué à tes darof<sup>es</sup> », *Nylon*, 7 avril 2022.

Habibitch estime que la lutte contre le fantôme wokiste est une zone d'alliance entre la bulle réactionnaire et la fachosphère : « L'extrême droite se réjouit d'assister à ces prises de tête universitaires, parce qu'elles décrédibilisent les outils de la pensée anti-extrême droite et permettent l'autodestruction de la gauche et du centre. »

# Chapitre 10

## PARANOÏA COLLECTIVE

Nous avons parlé de confusionnisme et des manières dont le biais cognitif de confirmation contribue à l'enracinement chez l'individu d'idées sectaires, qui le conduisent systématiquement à choisir les récits qui confirment son ressenti personnel et confortent ses pires peurs. La psychologue et autrice Anne-Laure Buffet le définit comme un processus instinctif et naturel qui peut ne pas être conscientisé et contribue donc à regarder la réalité de façon dysfonctionnelle. Si, par exemple, on m'a inculqué qu'il existe un lobby de personnes LGBTQIA+ qui pervertit les enfants dans les écoles, j'irai chercher toutes les sources d'information qui confirment cette théorie et je choisirai de regarder le monde par le filtre de l'homo/transphobie cognitive.

La psychologue spécialisée en neuropsychologie et TCC (thérapies comportementales et cognitives) Cyrielle Richard, dans son ouvrage *La paranoïa et la schizophrénie paranoïde*, cite une autre croyance dysfonctionnelle : la pensée paranoïaque dichotomique. La personne paranoïaque a recours à ce type de biais pour diviser le monde en alliés et persécuteurs et persécutrices. Il s'agit là d'une structure mentale manichéenne qui mène aussi à ne plus distinguer perceptions internes et phénomènes externes. Le monde est perçu comme anormal et la remise en cause personnelle est



impossible. Comme le prouvent de nombreuses études sur la paranoïa, les biais cognitifs peuvent s'appliquer à tout un collectif et ils peuvent donner vie à des mécanismes paranoïaques à l'échelle de la société. Bien évidemment, il ne s'agit pas ici de stigmatiser les personnes ayant connu des épisodes paranoïaques, mais de montrer comment certains partis politiques, pour obtenir le pouvoir, se servent de mécanismes psychiques naturels et plutôt communs pouvant fragiliser les individus et leur rapport au collectif. Le discours totalitaire a comme objectif d'élargir la paranoïa des aspirant<sup>es</sup> au pouvoir à celle de tout un peuple. Je ne m'aventurerai pas dans des diagnostics sommaires visant à prouver que Vladimir Poutine ou Donald Trump seraient atteints de paranoïa, mais j'essaierai plutôt de voir comment leurs régimes sont construits pour alimenter un comportement paranoïaque national visant à l'annihilation de certaines populations.

La pensée fasciste et la pensée réactionnaire sont le fruit de délires de persécution – une accusation que l'on fait souvent aux personnes queers, minorisées et féministes, à la différence près que leurs discriminations sont objectives, quantifiables et matérielles. Le délire est une adhésion inconditionnelle et totale à une certaine vision de la réalité : le raisonnement, l'apport de preuves et les contre-arguments n'ont pas de prise sur le comportement délirant, ce pourquoi l'extrême droite confusionniste « gagne à tous les coups ». Le raisonnement délirant ne tolère pas la contradiction et occupe la vie de la personne de façon démesurée, de sorte qu'il est difficile pour elle de parler d'autre chose ou d'analyser le réel autrement que par son prisme. L'obsession de l'islam en France, que nous devrions nommer désormais islamo-droitisme, est un délire paranoïaque émotionnel et irrationnel. Dans le délire, nous pouvons retrouver des éléments vrais, comme

la réalité des attentats islamistes en France en 2015. Mais le délire repose avant tout sur des biais cognitifs et une rigidification de l'esprit menant la personne paranoïaque à désigner les responsables d'un complot. La pensée paranoïaque consiste alors à dire que des lobbys de personnes queers, féministes et issues de l'histoire coloniale seraient les alliés des islamistes. À ce sujet, il est d'ailleurs essentiel de rappeler qu'une grande partie des personnes ayant migré en France de Syrie, d'Afghanistan ou d'Algérie l'ont fait précisément pour fuir des régimes islamistes. C'est donc tout simplement aberrant de rapprocher ces gens des régimes mêmes qu'ils ont fui. Nos républiques devraient, en toute logique, se montrer empathiques envers les réfugiés du terrorisme. Le groupe de paranoïaques persécute ou s'applique à l'élimination des individus censés représenter une menace, désormais incapable de nuancer sa pensée. Peur et colère sont les principales émotions qui nourrissent le délire de persécution. Elles facilitent le raccourcissement synaptique des raisonnements et la recherche d'explications simplistes, de biais de confirmation, d'abstractions sélectives et arbitraires.

Dans l'épisode du podcast *Après la pluie*, « Êtes-vous parano ? », la journaliste et autrice Judith Duportail demande à Cyrielle Richard si le racisme et l'homophobie sont des comportements paranoïaques collectifs. « Il y a des idées de persécution qui peuvent être le ciment d'un groupe. Des personnes qui, dans la vie quotidienne n'ont rien en commun et ne se parleraient pas, vont se retrouver autour d'un groupe qu'elles veulent persécuter », explique la psychologue. « Il y a des mouvements politiques dans des moments de crise sociétale qui vont s'agglutiner uniquement autour de cette idée de "je vais persécuter" ou "je me sens persécuté", car souvent,

ce sont elles et eux qui se sentent persécutés ! » Le « lobby LGBT », les « wokistes », les « féminazies », seraient des persécuteurs et persécutrices que les dominantes effrayés de perdre leur sécurité vont *réellement* persécuter. La pensée réactionnaire n'est pas un courant politique organisé mais une réponse paranoïaque généralisée fondée sur des peurs individuelles.

La pensée réactionnaire ne subsisterait pas si l'individu était capable de nuances, s'il cessait d'avoir peur du réel qui l'entoure, s'il arrêta de se trouver des ennemis en dehors d'elle ou de lui-même, s'il renonçait donc à « lutter contre des droits », s'il décentrait son regard de sa personne. Parce qu'il y a de la mégalomanie, parfois, dans la paranoïa. Le délire de revendication, comme l'analyse Cyrielle Richard dans son ouvrage, « est caractérisé par l'obsession de faire triompher une cause. L'individu est persuadé d'être victime d'une injustice et que ses droits ont été bafoués. » C'est, par exemple, l'invention du « francocide », dernière lubie paranoïaque d'Éric Zemmour, une théorie qui nous explique qu'un génocide du peuple français est en cours du fait de l'immigration. Ces revendications sont le plus souvent délirantes, peu crédibles (cf. le grand remplacement), elles reposent sur des impressions et des intuitions émotionnelles, elles ne sont pas le fruit d'éléments vérifiables mais d'observations biaisées. Le tout est défendu avec une violence inouïe et en se plaçant en *pasionaria*, prophète de malheur, homme ou femme providentielle. Les croyances dysfonctionnelles typiques de la pensée fasciste et réactionnaire, plus que de créer des ennemis, fabriquent des monstres. Des mouvements comme la Manif pour tous, ainsi que toutes les idéologies qui l'animent, sont le résultat d'une pernicieuse normopathie. Ce comportement pathologique pousse l'individu à vouloir à tout prix se fondre dans la masse et à rentrer

dans le moule en niant sa propre individualité et celle des autres. La normopathie est une souffrance psychique décrite par la psychanalyste Joyce McDougall dans son article *Plaidoyer pour une certaine anormalité* en 1972. Elle conduit à désirer la norme plus que tout, car toute déviation pourrait représenter une menace et renvoie la personne normopathe à sa propre incapacité à creuser dans son intériorité. Celle-ci montre un agacement excessif face aux affirmations identitaires des autres (par exemple, face à la transidentité, la non-binarité, la fluidité de genre...) parce qu'elle-même est incapable de se définir en dehors de ce que la norme a fait d'elle : un objet.

L'interview de l'influenceur d'extrême droite Papacito pour l'émission YouTube de Valeurs Actuelles « V+A » du 16 mai 2022 est un parfait exemple de pensée persécutrice capable de nourrir une paranoïa de groupe. Papacito y suggérait, entre autres brillantes idées, d'éjecter les militant·es de gauche d'avions en plein vol dans l'océan, en s'inspirant de la manière dont Pinochet éliminait ses adversaires. Il se reprenait ensuite, de manière presque frénétique, en assurant qu'il rigolait. Et pourtant, Papacito s'adonne ici à l'un des exercices rhétoriques les plus basiques du fascisme, celui de « provoquer la pensée violente dans l'espoir qu'elle conduise à l'action conséquente », écrit l'autrice italienne Michela Murgia. Parce que « si tu peux leur dire ce que tu voudrais leur faire, tu es déjà à mi-chemin de le faire vraiment<sup>55</sup>. »

Certains, faisant preuve d'une mauvaise foi grossière, pourraient arguer que les revendications queers et féministes sont aussi le fruit d'une grande paranoïa de groupe. Parfois, certains intellectuelles réactionnaires accusent les féministes et les queers d'être des totalitaristes. Je renvoie celles et ceux qui auraient des doutes à la lecture du manuel d'Umberto Eco cité plus haut, *Comment reconnaître le fascisme*. Il sera facile de constater que la pensée queer ne coche aucune des cases évoquées par l'auteur, à la différence des idées d'extrême droite qui les cochent toutes. Les queers militent *pour* leurs droits et pour leurs fiertés. La pensée queer et féministe n'est pas paranoïaque, puisqu'elle accepte la complexité et les intersections, les différences et la déconstruction du statu quo. Elle a élaboré des façons démocratiques de répondre aux violences tout en défendant le droit de tous les individus à exister.

# Chapitre 11

## LE DANGER DE LA DÉMOCRATURE

En écrivant ce livre, j'ai réalisé à quel point il nous était difficile de parler de fascisme de nos jours et d'accepter que nous y sommes déjà plongés. Une fois évacuée cette épineuse question, après avoir accueilli la difficile vérité que l'extrême droite est à nouveau l'idéologie dominante dans nombre de pays occidentaux, il nous faut revenir à une forme de pragmatisme.

*Concrètement, que risque-t-on vraiment quand des néofascistes sont élus ? Que se passe-t-il quand nos démocraties deviennent fascistes ? Quels monstres hybrides peuvent surgir d'un fascisme démocratique ?*

Premièrement, nous rentrons dans un monde où populisme<sup>56</sup> et fascisme se tiennent la main. C'est la thèse de l'historien argentin Federico Finchelstein, auteur de *From Fascism to Populism in History* (Du fascisme au populisme dans l'Histoire), paru en 2017. Nous vivons déjà dans l'ère de la post-vérité. En Italie, le pays qui a engendré le fascisme, le populisme sert d'arme principale à son retour en force. Fascistes et populistes s'entendent à merveille autour d'une série d'objectifs politiques qui n'excluent pas la violence, en tête desquels la suppression d'individus minorisés traités en

---

56 Voir le lexique.

boucs émissaires. C'est alors que nous glissons dangereusement vers la démocrature. La démocrature est un système hybride qui ne renonce pas aux instances démocratiques, comme les élections, mais adopte certains mécanismes populistes et autoritaires. Ce terme apparaît pour la première fois en 1987 dans le livre *Démocrature. Comment les médias transforment la démocratie* du sociologue Gérard Mermet. Entré dans le jargon des sciences politiques, il a refait surface dans l'espace public notamment en 2017, lorsque le député de La France Insoumise Ugo Bernalicis l'utilisait à l'Assemblée nationale pour contester l'approbation du projet de loi renforçant la sécurité intérieure et restreignant certaines libertés au nom de la lutte contre le terrorisme. De la Russie au Venezuela, en passant par la Turquie et plus récemment les États-Unis de Donald Trump, la démocrature est un régime mené par un leader charismatique qui prétend restaurer la justice en faisant payer les supposés coupables d'un déclasserment et d'un remplacement de la population dominante. La démocrature prétend réinstaurer une vraie démocratie en redonnant la parole au peuple et en tenant un vague discours anti-élites. Théories du complot et usage de la force, atteinte aux droits civiques et remise en cause progressive de l'État de droit : la démocrature, comme l'explique le journaliste italien de *La Repubblica* Paolo Berizzi dans ses ouvrages et articles<sup>57</sup>, est une démocratie de façade, fortement affaiblie dans son fonctionnement, s'adonnant à des dérives autoritaires, à l'image de la Hongrie de Viktor Orbán. P. Berizzi fait partie de ces journalistes vivant sous protection à cause des menaces de mort reçues de la part de militant·es d'extrême droite. Durant sa carrière, il a enquêté sur les membres du parti Fratelli d'Italia et, dans l'ouvrage

---

57 Graziella di Mambro, « *Il rischio "democratura". Dialogo con Paolo Berizzi sul suo ultimo libro che smaschera l'estrema destra* » (Le risque de la « démocrature ». Discussion avec Paolo Berizzi autour de son dernier livre qui dénonce l'extrême droite), [articoloz1.org](http://articoloz1.org), 2 novembre 2021.

*È gradita la camicia nera* (Prière de porter la chemise noire), il a mis en lumière la foi fasciste de la grande majorité d'entre elles et d'entre eux. Juste avant les fatidiques élections de septembre 2022, il écrivait sur Twitter : « Demain, j'irai voter parce qu'on doit toujours voter. Je ne sais toujours pas pour qui je vais voter. Je sais pour qui je ne voterai pas. Les fascistes et leurs descendants directs. Parce qu'ils sont le contraire de la démocratie. Parce qu'ils veulent la polluer. Parce que je combats les fascistes tous les jours et je continuerai à le faire. »

Ce que nous risquons avec le retour du fascisme et la diffusion des paranoïas réactionnaires n'est pas tant le coup d'État et la prise de pouvoir par la violence : d'ailleurs, les néofascistes populistes ont été élus démocratiquement. Nous risquons plutôt une glissade vers des démocraties dystopiques similaires au film d'horreur *Midsommar* (2019), dans lequel tout semble bien se passer alors qu'en réalité la structure même de la société est aberrante. Notre vigilance est la seule arme contre ce nouveau type de régime, qui tire sa force de notre passivité et des luttes qui se cantonnent aux espaces virtuels.

Le 25 septembre 2022, avec l'élection de la coalition post-fasciste en Italie, cent ans après la Marche sur Rome presque jour pour jour, le pari de Mussolini a réussi. La démocratie a reconnu dans les urnes son échec en ouvrant la voie à une démocratie d'un genre nouveau, héritière du fascisme et de la médiocratie : la démocrature italienne.



# Chapitre 12

## POLARISATION DES ESPRITS

Au sein de la pensée politique occidentale contemporaine, deux mouvements se confrontent, chacun exprimant une vision de la société et de l'humain bien précise et nettement distinguée de l'autre. D'un côté, nous assistons à un soubresaut ultra-conservateur qui fragilise les démocraties. Son spectre idéologique va de la droite catholique intégriste, en passant par un esprit réactionnaire sans couleur politique particulière jusqu'à déboucher sur des manifestations de fascisme ordinaire. De l'autre côté, nous vivons, depuis 2017 avec *#MeToo*, mouvement de dénonciations des violences faites aux femmes, un nouveau chapitre de l'histoire des féminismes et des théories queers. *#MeToo* n'en est certes pas le seul déclencheur : la sociologie du genre est entrée dans les universités ; les luttes décoloniales contraignent la France et les autres pays anciens colonisateurs et esclavagistes à faire face à la réalité ; la crise environnementale provoque une résurgence de l'écoféminisme ; une floraison de médias queers et féministes s'épanouit dans nos démocraties aux représentations médiatiques encore trop figées.

Ces deux approches du monde, l'une passéiste et l'autre progressiste, semblent secouer le débat social et culturel de façon presque manichéenne.

Nous pourrions aisément dire que cela se traduit dans les urnes par une ultra-polarisation entre droite extrême et gauche radicale, à l'image de la présidentielle 2022 en France. Il ne s'agit pas ici d'exprimer une affection partisane particulière pour la gauche radicale française : à titre personnel, je la trouve encore indécise sur bien des questions et, jusqu'aux dernières élections, contradictoire dans le choix de ses porte-paroles, qui sont souvent des hommes très encombrants. Je vote néanmoins à gauche (en Italie, car je n'ai pas à ce jour le droit de vote en France). Ceci n'est donc pas un manifeste pour la NUPES, mais une proposition de réponse aux idées ultra-réactionnaires et néofascistes par le prisme des théories queers et féministes, ce qui est très différent. Le corpus idéologique de la gauche est faible et incapable de gagner la bataille des mots contre les extrêmes droites. Le langage de la gauche est parfois inconséquent parce qu'il n'a pas intégré les idées intersectionnelles, queers, décoloniales, qu'il a abandonné les classes populaires en privilégiant les besoins de la gauche caviar et qu'il ne parle pas aussi bien d'économie que ses adversaires. Ainsi, plus que de m'atteler à la résurrection de la gauche, ce qui relèverait d'un exercice de réanimation hors de mes compétences, mon intention est de montrer pourquoi le féminisme intersectionnel et la pensée queer sont des réponses efficaces aux fascismes et comment ils peuvent s'organiser pour les contrer.

J'énonçais un phénomène de polarisation de la pensée entre passéisme et progressisme, comme si nos sociétés occidentales étaient prises entre deux envies contradictoires et déchirantes. Cette diatribe paraît d'autant plus manichéenne que l'ère des réseaux sociaux a « gentrifié » nos esprits. J'emprunte cette expression à l'essayiste étasunienne Sarah Schulman qui, dans *La Gentrification des esprits*, analyse le phénomène d'uniformisation des

quartiers urbains, du tissu social, des cultures, en faveur des classes dominantes. Nos esprits sont gentrifiés par les algorithmes qui nous enferment dans des bulles totalisantes au sein desquelles tout le monde semble penser comme nous. Cela nous reconforte dans un monde plus qu'incertain et nous donne une impression d'espace sécurisé : en réalité cette gentrification est le nom de notre intolérance grandissante envers la contradiction. Elle met en exergue notre incapacité structurelle à débattre avec qui est différent<sup>e</sup> de nous ainsi que notre confusion entre conflit et agression, qui nous porte à vivre la contradiction comme une violence. L'homogénéisation des mentalités mène à une radicalisation du champ politique et à une incapacité à l'organiser et à créer du commun. C'est pour cette raison que nous pouvons affirmer que la scène politique est *polarisée* et *manichéenne* entre un camp post-fasciste ou réactionnaire et un camp progressiste, qui néanmoins n'échappe pas à ce phénomène de renfermement sur lui-même. Le camp progressiste est, lui aussi, l'otage de la polarisation des esprits et n'arrive parfois pas à se sortir de l'espace sécurisé qu'il s'est constitué pour réagir de façon structurée à ses dangereuses adversaires.

En avril 2021, j'ai interviewé Sarah Schulman pour *Manifesto XXI*<sup>58</sup>. Nous avons échangé autour de son livre, *Le conflit n'est pas une agression*, qui a été traduit en français cette année-là. La conversation fut tellement agréable et encourageante que je lui ai demandé conseil : comment garder espoir dans un monde si violent ? Comment allons-nous réussir à mener à bien des combats essentiels pour nos démocraties ? Sa réponse fut une illumination : « Dans quelques mois je vais publier *Let the Record Show*.

---

58 Costanza Spina, « Sarah Schulman : "Punir est un processus totalement vain" », *Manifesto XXI*, 20 mai 2021.

*A Political History of Act Up New York, 1987-1993*. Cet essai de 750 pages retrace le récit d'un mouvement social qui a réussi [la lutte contre le VIH/sida et pour l'accès aux soins]. C'était une lutte menée par des gens qui n'avaient aucun droit, qui étaient abandonnés par leurs familles et par l'État, qui souffraient d'une maladie mortelle pour laquelle il n'y avait pas de traitement. Et pourtant, iels se sont un·s et, ensemble, iels ont forcé la société à changer. Je sais que le changement est possible, je le sais parce que je l'ai vu et je l'ai vécu. Nous ne pouvons plus gaspiller notre temps à nous battre entre nous. Nous devons regarder ce dont les gens ont vraiment besoin et formuler des demandes concrètes. Nous devons être beaucoup plus efficaces. »

Les militant·es contre le VIH/sida dans les années 1980 étaient organisés et se battaient pour une cause sociale, démocratique, universelle, qui dépassait largement l'intérêt d'une seule. Iels réunissaient dans leurs revendications plusieurs populations différentes : les LGBTQIA+, les personnes migrantes, les consommateurs et consommatrices de drogues et les travailleurs et travailleuses du sexe. Ces luttes furent un chamboulement pour nos démocraties trop étroites et ont bénéficié au progrès de nos constitutions, en ouvrant la voie aux droits des patient·es, aux unions queers, à des innovations scientifiques majeures. Dans la même interview, Sarah Schulman affirmait qu'aucune lutte pour l'homologation de la société n'a jamais été victorieuse. Au contraire, ce type de combat *contre* l'altérité s'est toujours traduit par des totalitarismes. Selon l'autrice, une lutte juste ne lutte jamais *contre* mais *pour*. Elle n'est pas une résistance au monde environnant mais une tentative d'élargir les zones de droit et de réorganiser les communs.

En cela, le camp réactionnaire et le camp queer et féministe divergent totalement. Là où les réactionnaires luttent *contre* tout ce qui est différent de l'universalisme abstrait et statique, les queers luttent *pour* des nouvelles définitions de ce qui est universel. C'est-à-dire pour une définition de l'universalisme qui croit et protège la *res publica*, la « chose publique ». La chose publique c'est le peuple, avec ses métamorphoses démographiques, ses élans de liberté, ses redéfinitions de la famille, ses nouveaux besoins et ses mutations historiques. L'universalisme statique voudrait écrire une fiction nationale basée sur une France qui n'existe plus. Une nation-musée incapable de faire face à l'Histoire, destinée à renoncer à jouer un rôle dans les décennies à venir. La pensée queer intersectionnelle, au contraire, regarde le monde tel que l'Histoire l'a transformé et adapte son regard avec agilité, en proposant de réorganiser les espaces et de donner vie à une démocratie élastique et innovante. Elle encourage la nation à sortir du *roman* national, une histoire fantaisiste de chevaliers, de monstres et de saintes, pour entrer dans le  *récit*  national, une histoire collective, plurielle et réelle. La pensée queer intersectionnelle voit la démocratie comme un laboratoire, et toute bonne science sait qu'une théorie est valable seulement si elle est réfutable <sup>59</sup> : autrement, elle devient un dogme.

Cet écrit est pensé comme une discussion entre deux ennemis politiques (j'emploie sciemment le mot « ennemis » car c'est ainsi que les deux se perçoivent, loin de se limiter à être de simples adversaires) et il est donc

---

59 Selon le théorème de Gödel, toute théorie est vraie jusqu'à preuve du contraire. En science, ce ne sont pas les faits qui comptent mais les lois. Ainsi, toute théorie scientifique est réfutable puisque les lois scientifiques iront parfois à l'encontre de la logique que les faits voudraient établir. Comme le scientifique Philippe Guglielmetti le souligne dans un article dans *Slate*, on peut affirmer que si on lâche un caillou, il va toujours tomber par terre. Sauf s'il tombe dans l'eau, sauf si on le lâche dans l'espace... des zones où la loi de gravité a un fonctionnement différent.

divisé en deux parties, l'une consacrée aux luttes *contre* et l'autre aux luttes *pour*. Chacure est le monstre de l'autre. Chacure perçoit l'autre comme une menace persécutante. Il s'agit de voir qui persécute réellement qui. Qui est réellement le monstre. Parce qu'il y en a un, je ne refuse pas de l'admettre et je choisis mon camp : lorsqu'on souhaite la disparition et l'annihilation de l'autre, qu'on fait de cette haine un programme politique, *a priori* on n'est pas du bon côté de l'Histoire.

La prochaine partie de ce livre dresse alors plusieurs propositions de réponses queers et intersectionnelles aux violences fascistes. Elle est le fruit de mes propres observations et expériences et elle développe l'idée de la révolution romantique, une réorganisation du champ politique par un prisme queer. La *queerness* est une capacité infinie de création capable de vaincre toute rigidité normative et par conséquent, ses multiples formes d'expression sont peut-être l'antidote le plus efficace contre le raidissement de l'âme qu'est le fascisme. Cette réflexion n'a pas vocation à être exhaustive : la révision du champ socio-politique appartient à toutes les personnes ayant vécu la *queerness* et la marginalisation, et il en va de soi que je ne suis pas à l'intersection de toutes ces identités. Néanmoins, j'adresse à nous toutes une question qui me semble cruciale et je vous invite, chacune, à élaborer des réponses au sein de vos communautés : comment allons-nous structurer nos luttes face au monde fasciste, virulent et délirant, qui se dresse devant nous ?

## PARTIE II

# POUR UNE RÉVOLUTION ROMANTIQUE : LES AMOURS QUEERS FACE AUX FASCISMES





# Introduction

À la fin de l'année 2019, j'ai entamé une réflexion sur la rupture. Mes propres ruptures et effondrements intimes résonnaient avec un contexte sociétal anxigène où tout semblait « se rompre ». La dystopie comme topo littéraire était omniprésente. Cette année-là, sortait la dernière saison de *Black Mirror*, une série que je n'ai que très peu regardée, mais qui est devenue depuis, dans l'imaginaire collectif, une incarnation du thème de la dystopie. Le collapse climatique s'accélérait, les droits sociaux étaient plus fragilisés que jamais. Selon moi, l'un des symboles de cette dégringolade socio-politique en France fut la Une grotesque de *Valeurs Actuelles* du 15 mai 2019 : « La nouvelle terreur féministe. Actions violentes, théorie du genre, PMA, parité, écriture inclusive »... Elle annonçait l'âge du complotisme et de la banalisation d'un mal sournois : la pensée réactionnaire conservatrice, celle dont nous avons fait état précédemment. Celle qui a déroulé le tapis rouge aux néofascistes et à la violence sociale. Nos ruptures intérieures n'étaient donc plus seulement une affaire intime, elles faisaient écho à l'expérience civilisationnelle de la rupture et de la séparation irréciliable entre des camps polarisés. Lors d'une interview avec l'artiste et performeuse Dominique Gilliot, nous en sommes venues à discuter de la « fin du monde » qu'on sentait proche, et nous avons dressé un parallèle entre le mythe biblique de l'apocalypse et la rupture amoureuse à l'ère du capitalisme autophage<sup>1</sup>. Rompre dans une ère de rupture globale est terriblement angoissant pour des personnes marginalisées à cause de

---

<sup>1</sup> Littéralement : qui s'auto-dévore. Une expression tirée du livre *La société autophage* d'Anselm Jappe, publié chez La Découverte en 2017.

leurs amours, et pour qui l'amour est alors le seul endroit où habiter et s'épanouir. Notre conclusion fut donc que, dans ce contexte effrayant, la rupture est bien une apocalypse de l'intime nous renvoyant à la fragilité de notre existence. Je me posais alors quelques questions : Pourquoi, dans un moment où nous avons tellement besoin d'amour, sommes-nous souvent incapables de le pratiquer ? Si nous luttons pour une pratique politique de l'amour, arriverons-nous à renverser, au moins en partie, le cours des choses ? Ai-je compris ce que c'est d'aimer ? N'ai-je pas moi aussi été violente, écrasante, sans amour ? Si j'ignore moi-même ce qu'est l'amour, comment pourrais-je le reconnaître, le pratiquer, faire en sorte que quelqu'un se sente aimé, respecté, reconnu ? Alors que mon cœur et mon âme se tournaient tout entières vers un amour nouveau, j'étais pétrifié par la peur de la fin. Par ma propre inaptitude à faire du bien. J'étais, comme beaucoup de personnes queers, convaincue que cet amour était destiné à la tragédie et qu'encore une fois, la vie aurait été « injuste ».

Dans *À propos d'amour*, l'autrice afroféministe bell hooks cite le psychanalyste Erich Fromm qui situe l'expérience de l'amour véritable dans celle de la spiritualité. Dans la structure capitaliste autophage, celle-ci a très peu de place. Elle est à la fois décriée par la rationalité viriliste et remplacée par des pratiques pseudo-spirituelles consuméristes. « Le principe sous-tendant la société capitaliste et le principe de l'amour [sont] incompatibles<sup>2</sup> », estime Fromm. « Nous sommes sans cesse bombardés par des messages qui nous disent que tous nos besoins peuvent être satisfaits par des gains matériels<sup>3</sup> », poursuit bell hooks. Le fait de vivre dans cet écosystème

---

2 Erich Fromm, *L'Art d'aimer*, Éditions universitaires, 1967.

3 bell hooks, *À propos d'amour*, éditions Divergences, 2022. « La spiritualité – Divin amour », p. 90.

matérialiste explique notre sensation d'assister à des apocalypses collectives et personnelles. Cela nous insécurise au plus haut point mais ne nous empêche pas de poursuivre nos habitudes confortables de consommation. « L'isolement et le sentiment d'être seuls figurent parmi les premières causes de dépression et de désespoir. Pourtant, ils sont le produit même d'une culture où les choses comptent plus que les gens<sup>4</sup> », développe l'autrice. Le sentiment d'insécurité qui motive le vote d'extrême droite est paradoxalement produit par la pensée d'extrême droite et ultra-capitaliste elle-même. Ces idéologies prétendent être une source de protection pour l'individu alors même qu'elles sont fondées sur l'éloignement de l'autre, l'intolérance, la cupidité et l'accumulation individuelle. Comment pourrait-on trouver du soin et du respect en adhérant à des pensées politiques qui ont fait du je-m'en-foutisme et de la loi du plus fort leur profession de foi ?

En cette même année 2019, j'ai fait la rencontre de la philosophe Claire Marin, autrice de *Rupture(s)*. Son livre donne une perspective de la rupture bien plus vaste que celle du simple prisme amoureux : nous sommes dans une époque où la rupture est omniprésente. Nous rompons sans cesse nos relations et nos habitats, ne sachant aucunement comment les préserver, comment les réparer, comment les chérir. *À propos d'amour* répond à ces questions en nous apprenant que l'amour est une action, une pratique, un art qui s'apprend. L'amour est constance, ce qui rime avec confiance, engagement, loyauté et réciprocité. Selon bell hooks, on ne peut aimer que dans l'harmonie et la justice. Il n'y a pas d'amour sans justice, il n'y a pas de vie sans justice, on meurt dans l'injustice si on n'a pas appris à aimer. Empreint de plusieurs sources de spiritualité, *À propos d'amour* dépasse

---

4

*Op. cit.*, « La cupidité : aimer simplement », p. 119.

de loin dans sa puissance esthétique et poétique *L'Art d'aimer* d'Ovide.

À l'issue de ces réflexions, nous avons organisé en octobre 2019 une conférence titrée « Comment s'aimer quand c'est la fin du monde ? » avec le média *Manifesto XXI*. Nous y avons invité les journalistes et autrices Alice Pfeiffer et Judith Duportail, l'auteur Richard Mèmeteau, Martin Bachelard, le créateur de la page Instagram @exrelou, et bien sûr, Claire Marin. Cet événement fut un franc succès et j'ai commencé à caresser l'hypothèse d'écrire un livre qui résumerait cette pensée sur l'amour, la rupture, l'apocalypse et la montée des extrêmes. Je ne voulais pas parler de relations intimes mais des manières dont le choix politique de l'amour pouvait nous aider à traverser cette « fin du monde ». Trois mois après, la fin du monde semblait être réellement arrivée : le Covid-19 et les confinements nous tombèrent dessus. J'ai perdu tous mes contrats de journaliste. J'ai sombré dans une torpeur dépressive puisque j'étais encore dans la gestion post-traumatique des violences vécues l'année d'avant et que je venais de terminer une longue enquête sur les violences entre queers, parue dans *Manifesto XXI*<sup>5</sup>. Les symptômes d'une maladie auto-immune incurable ont fait leur apparition : les médecins, par la suite, n'ont pas eu de doutes sur son origine psychosomatique. Il y a un lien entre le développement des maladies auto-immunes et les abus subis au cours d'une vie, différentes études le montrent<sup>6</sup>. J'ai cessé d'écrire pendant un certain temps. Comme beaucoup de journalistes gouires, j'ai développé un

---

5 Costanza Spina, « Violences entre lesbiennes : les zones grises de la sororité », *Manifesto XXI*, 11 mars 2020.

6 Le magazine canadien *Psychomédia* confirmait en 2020 ce que la revue scientifique américaine *BMC Psychiatry* avait statué la même année : les personnes ayant connu un syndrome de stress post-traumatique ont 58 % de chances en plus que les autres de contracter une maladie auto-immune.

complexe d'illégitimité, sans doute l'héritage des rabaissements physiques et psychologiques et de la période de précarisation qu'a été la pandémie. Lorsque certains personnages publics ont osé affirmer que le confinement était un moment prolifique pour la création, l'indécence éhontée de notre époque m'a saisi les tripes. Les confinements ont été un ravage pour les queers, pour nos amours, pour nos luttes. Luki Fair écrivait en novembre 2020 : « Le manque de sociabilités et la fermeture des lieux dédiés ont de plus grandes conséquences sur les minorités sexuelles et de genre. Celles-ci sont en effet particulièrement vulnérables aux répercussions de l'isolement social, surtout quand elles subissent des stigmatisations dans leur environnement familial, scolaire ou professionnel<sup>7</sup>. »

Le 27 avril 2020, Paul B. Preciado publiait dans *Bulb*, la revue d'idées de *Libération*, un texte titré : « Nous étions sur le point de faire la révolution féministe... et puis le virus est arrivé ». « Le propre des mouvements écologiques, transféministes et antiracistes, c'est la multiplication des voix, l'articulation des séries hétérogènes, la pluralité des langues », écrit-il. « Et avec toute cette énergie de résistance et de lutte accumulée, en France, au milieu du plus ancien et du plus rance des empires patriarco-coloniaux, nous étions, il y a à peine quarante jours, sur le point d'entamer un nouveau cycle révolutionnaire transféministe décolonial. » L'idée que nous étions tout près de vivre une révolution pour plus de justice sociale et de connaître un tournant dans nos luttes que le confinement aurait empêché a commencé à m'obséder. *Étions-nous vraiment au bord du grand soulèvement trans-pédé-gouire ? En quoi aurait-il transformé l'Histoire et*

---

7

Luki Fair, « Plus de bars, ni de fêtes : comment le Covid-19 impacte-t-il la vie sociale des jeunes queers ? », *Manifesto XXI*, 25 novembre 2020.

*notre société ? Aurions-nous été capables d’emmener les gens sur la voie de l’amour plutôt que sur la voie des Le Pen ?* La pandémie semblait avoir atrophié nos âmes et notre capacité de réaction. Mon propos n’est pas que les confinements, surtout le premier, étaient injustifiés. Mais plutôt qu’il est fort intéressant que le monde occidental patriarcal et blanc ait tremblé à ses fondations à l’arrivée d’un virus qui attaque particulièrement les mâles de plus de soixante ans alors qu’il y a quelques décennies, nos « démocraties » ont laissé crever du sida nos aînés queers. Et que l’épidémie n’est pas finie, qu’on continue de laisser mourir dans le silence certaines populations incommodes<sup>8</sup>.

Je ne cessais d’imaginer, comme dans des visualisations créatrices, le monde administré selon les principes fondateurs de la pensée queer. Je n’y voyais pas une utopie, mais une voie de sortie de nos démocraties en chute libre. Un rempart contre les fascismes. Le monde capitaliste se caractérise par l’absence de rêve, de vision politique humaine et spirituelle. Il tue en permanence les utopies, reléguées au rôle de rêvasseries pour des esprits « irrationnels ». La rationalité patriarcale nous enseigne que la nature doit être domptée, selon une interprétation à l’emporte-pièce de Descartes. Si cette vision du réel avait entraîné un progrès juste et égalitaire, et nous avait donc rendues plus heureuses et épanouies, il n’y aurait pas grand-chose à objecter. Mais ce n’est pas le cas. Le moine et enseignant bouddhiste Lama Michel Rinpoche, responsable du centre d’Albagnano en Italie, préconise dans ses discours le retour de l’utopie, comme un moteur poussant les humains à bâtir du collectif et à adopter une vision long-termiste

---

8 À ce sujet, ma collègue et amie Soizic Pineau a réalisé en 2021-2022 un podcast pour *Manifesto XXI* en cinq épisodes en collaboration avec le Mucem autour de l’exposition « VIH/sida : l’épidémie n’est pas finie ».

de la vie. Avoir des utopies ne permet pas seulement de donner du sens à la politique mais également de nous laisser la possibilité d'évoluer dans nos innombrables vies futures.

Dans un monde où l'amour et les amours sont mises au ban, où les personnes marginalisées sont exclues des zones de tendresse, la plus grande des utopies et des révolutions serait une révolution de l'amour. Si nos systèmes politiques étaient administrés par les Argonautes<sup>9</sup> de l'amour, nous vivrions dans de véritables Cités idéales<sup>10</sup>. Ou du moins, nous pourrions bâtir des espaces esthétiques et relationnels animés par l'idée du soin, de l'inclusion, de la floraison de l'amour. Des villes qui reflètent une pensée politique valorisant l'espace vide, ou rempli de nature ; le silence paisible permettant à toutes de s'écouter ; l'abolition des hiérarchies verticales ; l'exploration de la liberté physique sans crainte. Pour vous, mes chers lecteurs et lectrices queers, comment serait la Cité idéale ? Vos visions sont, j'en suis certaine, pleines de vie, bouillonnantes d'amour et de joie, bien loin des fantasmes monotones et phalliques des architectes industrialo-machistes.

Imaginez ce que serait notre monde si nos discussions, nos livres, nos silences, nos fêtes, nos corps, nos amours pouvaient prendre vie au sein de démocraties queers fondées sur le soin.

---

9 Je fais ici référence au livre *Les Argonautes* de Maggie Nelson mais aussi au mythe grec des argonautes, un mot devenu synonyme de « voyageuses ».

10 La Cité idéale est l'un des concepts fondateurs de la Renaissance italienne : les villes de Toscane et du centre de l'Italie, qui tirent leur beauté intemporelle de l'héritage de cette utopie, menèrent une réflexion aux alentours des années 1480 sur ce qu'est le « bon gouvernement ». Cette thématique picturale fut surtout portée par les peintres Leon Battista Alberti et Piero della Francesca, ainsi que par l'inconnue qui a réalisé le fameux tableau situé à Urbino, *La Cité idéale*.

Imaginez que nos amours ne doivent pas sans cesse terminer tristement mais qu'elles soient les fondations de constitutions, de républiques, des démocraties du futur.

Imaginez que nos amours prennent le pouvoir pour mieux abdiquer, qu'elles s'emparent des moyens pour mieux les répartir... que le pouvoir devienne pouvoir-du-dedans et non plus pouvoir-sur<sup>11</sup>.

Ce que je pensais à cet instant-là, c'était que nous pouvions accomplir une grande révolution romantique queer et intersectionnelle et qu'elle serait un outil de survie pour l'existence de la démocratie en Occident. La fin de l'Occident patriarcal et colonisateur ouvre des perspectives réjouissantes. Mais la démocratie ne doit pas s'écrouler, aussi dysfonctionnelle soit-elle. Pour survivre, la démocratie doit intégrer de nouvelles manières d'administrer la chose publique et de tisser des liens humains.

Le 25 mai 2020, la police de Minneapolis, aux États-Unis, a tué George Floyd<sup>12</sup>. Le mouvement Black Lives Matter a déferlé dans les rues, plus fort que jamais. En France, les penseurs et penseuses décoloniales comme Habibitch – qui a commencé à poster ses vidéos de danse sur Instagram durant les confinements – ont pris de plus en plus de place. En cette même année, les militant·es queers français·es s'insurgeaient contre les attaques de la Manif pour tous, ressuscitée de ses cendres pour combattre la PMA

---

<sup>11</sup> C'est la différence que Starhawk fait dans *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, traduit de l'anglais par Morbic aux éditions Cambourakis en 2016.

<sup>12</sup> Le 25 mai 2020 l'Afro-Américain George Floyd a été tué par un agent de police de Minneapolis, Derek Chauvin. Floyd avait été accusé à tort par un commerçant d'avoir utilisé un faux billet pour payer. Quatre policiers l'ont donc arrêté et immobilisé au sol pendant 9 minutes et 29 secondes, provoquant son asphyxie.



(procréation médicalement assistée)<sup>13</sup>. Le monde était donc loin de se terminer : certaines n'avaient aucune envie de revenir à la vie avant la pandémie. Les réactionnaires l'ont sommairement nommée « menace wokiste ». La réalité, c'est que la pandémie a mis l'accent sur des injustices sociales anachroniques et rétrogrades au sein de nos démocraties. Elle a rendu évidente la nécessité d'une grande révolution romantique du domaine politique et social. Lorsque ces graines ont commencé à germer dans mon cœur en mai 2020, même si j'étais loin d'être rétabli, cette vision commençait à prendre forme. Nous n'étions pas en train d'assister à la fin du monde. Nous assistions à la fin d'un monde.

\* \* \*

Au beau milieu de ces réflexions, celle avec qui je partageais l'expérience du confinement m'a glissé un fascicule imprimé sur du papier rose et rouge. Elle aime imprimer sur des supports inattendus de sorte à ce que texture et texte se courtisent et se confondent. L'appartement était joyeusement placardé de feuilles volantes accrochées comme des post-it avec du scotch, lui aussi rose et rouge. Elles étaient souvent déplacées, comme si en changeant de place elles changeaient aussi de sens. Mues par le vent qui entrainait de ces fenêtres toujours grandes ouvertes, elles attisaient la curiosité de mon chat qui tentait de les décrocher. Ces pages contenaient des bouts de poésie, des images de fleurs en noir et blanc, des théories astrologiques, des phrases aussi énigmatiques et fascinantes que des équations

---

<sup>13</sup> L'assistance médicale à la procréation (AMP) peut permettre à un couple hétérosexuel, à un couple formé de deux femmes ou à une femme non mariée d'avoir un enfant. En France, elle est votée en première lecture par l'Assemblée nationale française le 15 octobre 2019, puis par le Sénat le 4 février 2020.

de physique quantique. Je me sentais spectateuice des expérimentations d'une scientifique silencieuse.

Le fichier dont elle me faisait don était un PDF de la revue littéraire *Europe* n° 900, publiée en avril 2004 : *Le romantisme révolutionnaire*. Selon le sociologue, chercheur et auteur Michaël Löwy, le romantisme révolutionnaire est une prolongation du romantisme, une version tournée vers l'avenir de celui-ci. Il y ajoute une force d'action, une forme de volonté progressiste. Dans son livre *Révolte et mélancolie*, Michaël Löwy applique le romantisme aux révoltes de Mai 68. « L'esprit de 68 est un puissant breuvage, un mélange épicé et enivrant, un cocktail explosif composé de divers ingrédients. Une de ses composantes – et pas la moindre – est le romantisme révolutionnaire, c'est-à-dire une protestation culturelle contre les fondements de la civilisation industrielle/capitaliste moderne, son productivisme et son consumérisme, et une association singulière, unique en son genre, entre subjectivité, désir et utopie <sup>14</sup> », développe-t-il.

Il me serait difficile de démontrer comment la pensée queer fait rempart au fascisme sans définir ce qu'est le romantisme et ses origines historiques. Comment, surtout, j'ai souhaité dans ce livre me réapproprier ce terme chargé d'histoire et de misogynie. Le romantisme évoque avant tout le mouvement artistique et littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle, se voulant, d'après la définition de la revue *Europe* d'avril 2004 consacrée au sujet, « une protestation culturelle contre la civilisation capitaliste moderne au nom de certaines valeurs du passé ».

---

<sup>14</sup> Michaël Löwy, *Révolte et mélancolie. Le Romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, 1992.

Historiquement, ce courant de pensée naît en Allemagne entre 1770 et 1780 avec les représentants du *Sturm und Drang*<sup>15</sup> (Tempête et Passion). Il s'est affirmé sous des formes différentes dans toute l'Europe des Lumières et n'a jamais véritablement cessé d'exister en tant que contestation anti-capitaliste avant l'heure. Les historien·nes situent le début de la révolution industrielle en 1750. Elle commença en Grande-Bretagne et aux États-Unis par l'affirmation de nouveaux processus de manufacture incluant l'usage de machines et de substances chimiques. Parmi les conditions principales nécessaires à l'avènement d'une telle révolution, outre le bâtiment de voies nouvelles et l'exploitation intensive des ressources naturelles, figure la construction d'une nouvelle forme d'État : stable politiquement, qui permette l'épanouissement du business financier et qui oriente ses lois dans une direction commerciale. Les bases du capitalisme étaient jetées. Cela n'échappe pas aux intellectuels romantiques, qui, bien qu'ils furent des hommes conservateurs à bien des égards, avaient pointé du doigt les failles de cette nouvelle forme étatique. Prôner le réenchantement du monde, exalter le sentiment et déconstruire l'idée cartésienne que l'homme est « maître et possesseur de la nature », telles étaient les fondations du mouvement. Le romantisme est une piste de départ qu'il faut analyser pour s'intéresser aux phénomènes d'opposition au capitalisme. Il est un outil pour comprendre les dégâts que ce système a produit depuis le xviii<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agisse d'écocide, de colonisation, d'esclavage ou de génocide. Le patriarcat est la dimension philosophique du capitalisme : il convainc les plus vulnérables qu'il est bon d'accepter de travailler plus pour gagner moins car, dans l'esprit catholique blanc, dans l'au-delà les humbles seront récompensés. Selon la même vision, le patriarcat persuade les puissant·es que

---

15

Nom donné par les historien·nes du xix<sup>e</sup> siècle à la littérature allemande pré-romantique.

l'esclavage et la soumission de l'autre sont légitimes, selon des principes biologisants énoncés comme des réalités qui voudraient que la supériorité de certains soit un fait scientifique. Le patriarcat capitaliste pense qu'il est biologiquement inscrit dans l'ordre des choses que les Noires soient soumises aux Blanches, que les femmes soient soumises à leurs hommes, que les déviantes sont des erreurs dans la matrice, des particules à nettoyer.

Mais le romantisme révolutionnaire a fait l'impasse sur les luttes sociales vraiment émancipatrices menées entre les années 1970 et 1980 telles que la légalisation de l'IVG en France, le féminisme, les études décoloniales ainsi que les combats LGBTQIA+. Sans sortir du patriarcat, difficile d'abandonner le capitalisme et les oppressions systémiques. Le romantisme révolutionnaire perd en crédibilité quand on pense à tous les hommes cis blancs ayant prétendu faire la révolution et ayant, en réalité, assis leur domination avec encore plus de légitimité sous couvert de libération sexuelle. La banalisation de l'inceste et des violences sexuelles infligées aux enfants nous obligent à questionner la portée révolutionnaire de Mai 68. En somme, le romantisme révolutionnaire est encore une question d'hommes blancs, cis, bourgeois, parmi lesquels certains ont contribué activement à la banalisation de la pédocriminalité. Ce mouvement a accueilli dans ses rangs uniquement des hommes, qui ont parfois cédé à la pensée réactionnaire. Déplorer la fin du « beau temps », du monde d'avant, réenchâter le monde par les valeurs traditionnelles, cela veut dire, dans la bouche du décliniste Éric Zemmour, être un « amoureux de la France ». Il faut redouter les réappropriations réactionnaires du romantisme. On peut contempler les ruines avec nostalgie et regret, en glorifiant le passé et en gardant avec lui une distance célébrative. On peut le militariser et lui rendre des hon-

neurs étatiques, en érigeant des musées mastodontiques à son image. Mais on peut aussi jouer dans les ruines, danser dans les ruines, en devenir les habitant·es, se laisser transpercer par leur esthétique pour qu'elles servent d'élan d'avenir et de moteur de fantaisies. C'est de ce rapport aux ruines que parle la révolution romantique. Cela parle d'impermanence, de ruines fondues dans la végétation, épousant la nature et ses mystères. Sorties de leur contexte naturel et social, les ruines ne sont que pierres.

Mais alors comment conjuguer le romantisme passéiste avec un mouvement révolutionnaire progressiste et inclusif ? Je voulais me réapproprier le mot « romantique » car il est essentiel au vocabulaire de nos luttes en ce qu'il valorise l'empathie et le soin. Il est crucial pour décrire la pensée de certaines figures chères aux pensées queers et décoloniales, comme Audre Lorde, bell hooks, Virginia Woolf, mais aussi notre aïeule Sappho, qui par son romantisme inspira tant d'hommes cis qui, eux, ne se donnèrent pas la mort (Platon, Catulle). Ce mot remet l'amour au centre d'un système qui l'a dénaturé en promouvant individualisme et distanciation sociale. Il serait désastreux de laisser cet adjectif dans les mains de ceux qui l'ont éloigné de sa nature profonde. Le terme « romantique » est à interpréter dans un sens libérateur et non mercantiliste, loin des promesses de *self-care* abusif, loin de l'injonction au bien-être pour plus de productivité. Lorsqu'on parle de « révolution du soin » on entend le soin comme une reconnaissance et une appréciation de notre vulnérabilité et de celle d'autrui au sein du système de la performance à outrance et du validisme. Il y a beaucoup plus de clairvoyance politique dans l'appivoisement de la vulnérabilité que dans la démonstration de force.

\* \* \*

À l'été 2020, le magazine *Censored* me proposait de participer au numéro de septembre sur le thème de l'amour, *Chrysalide*. J'avais alors écrit une tribune qui synthétisait mes réflexions autour de la révolution romantique : « Nous sommes à l'aube d'une révolution romantique intersectionnelle ». En octobre, je répondais aux questions de la journaliste Victoire Tuaille, qui travaillait alors sur *Le Cœur sur la table*, un podcast conçu pour parler des relations amoureuses et de la réinvention des mots, des codes et du désir sous l'hétéropatriarcat. Elle avait été frappée par ma tribune et, je le crois, touchée en profondeur. L'idée de la révolution romantique évoquée dans ma tribune lui plaisait beaucoup et nos échanges furent des plus prolifiques. C'est la raison pour laquelle le sort réservé à notre révolution queer et antifasciste par *Le Cœur sur la table* m'a laissé pantoise : non seulement mon travail avait été évacué de toutes les sources du podcast et du livre – sorti par la suite – mais en plus la révolution romantique y était dénouée de son sens originel, intrinsèquement lié à la lutte queer intersectionnelle. La notion faisait l'objet d'un détournement culturel hétéro-mainstream qui neutralisait sa signification en effaçant celles et ceux qui ont contribué à l'engendrer. Le podcast tout entier est traversé par cette expression que l'on retrouve, comme un slogan, jusqu'au sous-titre du livre « *Pour une révolution romantique* ». Mais de quelle révolution parle-t-on ? Qu'est-ce qu'une révolution hétérosexuelle blanche de l'amour ? Peut-elle seulement exister ? Et surtout, où sont passés les gouires et les afroféministes dans tout cela ? Pourquoi avoir évacué nos noms, nos vies, comme si une fois de plus elles ne valaient rien ?

Depuis 2020, de nombreux livres et productions culturelles se sont attaqués au sujet de la réinvention de l'amour et de sa portée politique. Un phénomène que l'on peut certainement relier au monde post *#MeToo* et à

l'essor de la « quatrième vague féministe », que nous vivons actuellement. Certains de ces ouvrages ont été produits par des personnes queers et/ou minorisées, comme *Sortir de l'hétérosexualité* de Juliet Drouar, *Désirer à tout prix* de Tal Madesta, la traduction d'*À propos d'amour* de bell hooks. D'autres sont issus du travail de féministes hétérosexuelles et blanches, comme le podcast *Le Cœur sur la table* et le livre de Mona Chollet *Réinventer l'amour*. Ces travaux, tous nécessaires et ayant fait le plus grand bien à certains publics, soulèvent néanmoins la douloureuse question de l'invisibilisation de la pensée queer et afroféministe au profit des hétéras<sup>16</sup> blanches, qui finissent par occuper le devant de la scène presque systématiquement en s'accaparant le capital financier et social. La réappropriation hétérosexuelle, cis et blanche de la pensée romantique queer pose la question de l'intersectionnalité dans nos luttes. Quand les féministes blanches hétérosexuelles parlent d'amour, elles le font parfois en universalisant l'expérience de celui-ci. Néanmoins, à l'image du féminisme, l'amour ne peut pas être universaliste et pour qu'une révolution advienne, il faudrait plutôt en avoir une vision intersectionnelle. J'ai toujours pensé la révolution romantique comme intersectionnelle et pour cause : en supprimant cet adjectif, on évacue de l'amour la question de la justice, or ces deux notions sont consubstantielles.

Il arrive en lisant des textes de se dire qu'on aurait aimé les écrire. Il est des mots et des formules qui nous prennent le cœur, comme dans un

---

<sup>16</sup> Néologisme utilisé, entre autres, par l'activiste et auteur Juliet Drouar pour désigner les féministes hétéro qui cherchent à créer de nouvelles relations avec les hommes. La journaliste et autrice Judith Duportail, qui explique ce terme dans son livre *Dating Fatigue*, nomme « hétéras » « les féministes hétéro qui renoncent aux rapports de domination et veulent créer des relations douces et égalitaires ».

énamourément. Certaines expressions peuvent nous émouvoir jusqu'aux larmes et soudainement dissiper le brouillard qui nous empêchait de voir le monde d'une façon transformée. Il est des pages de la littérature qui nous mettent en extase. La figure de l'auteuice disparaît au profit du Moi, de l'image idéalisée de ce qu'on est en train de lire. Néanmoins, on ne peut pas lire une page et se l'approprier, fusionner avec elle, sans reconnaître l'existence de celui ou celle qui l'a écrite. En aucun cas nous ne pouvons « séparer l'œuvre de l'artiste ». Séparer les queers de leur pensée ne peut que provoquer violence, silenciation, invisibilisation et déchirement des luttes intersectionnelles. Nous devons apprendre à aimer en reconnaissant l'autre, en la voyant et en le célébrant, y compris et surtout quand ses mots nous font vibrer. Il est important de cultiver la gratitude et l'adelphité. Je l'ai montré en vous racontant comment s'est construite l'idée de la révolution romantique : les idées ne nous tombent pas dessus par intervention divine. Quand on travaille en communauté, on sait tout cela. On sait que le génie n'existe pas : seuls existent le sens de l'écoute, le sens de l'observation et l'intelligence émotionnelle. Malgré mes longues explications, les autrices hétérosexuelles qui ont parlé de réinvention de l'amour ne parlaient pas des mêmes choses que nous. Tout comme le *queer gaze*, l'apport incontournable du *black love*<sup>17</sup> a été évacué de ces productions. Dans son brillant essai *Amours silencieées. Repenser la révolution romantique depuis*

---

17 Le *black love* est un ensemble de pensées et de pratiques autour de l'amour venant de la douloureuse histoire des luttes pour les droits civiques aux États-Unis. En plus d'être une invitation à l'estime de soi et à l'amour de sa couleur de peau, il est un élan d'amour envers sa communauté. Il se relie à la période esclavagiste étasunienne : les déportés africains, réduits en esclavage, étaient interdits de mariage. Ils trouvaient alors des façons de contourner cette interdiction pour sceller leur engagement auprès de leur partenaire. En 2011, Akinyele O. Umoja, professeur des études afroaméricaines à l'université de Géorgie, publie *Black Love Is a Revolutionary Act*, dans lequel il défend la thèse d'un amour noir persécuté qui, à l'instar des amours queers, se cultive dans les marges.



*les marges*, l'autrice et féministe noire Christelle Murhula fait le constat que la révolution amoureuse (que le monde médiatique hétéronormatif et blanc a donc enlevé aux queers et dénaturé de sa forme) ne s'adresse pas à tout le monde... et, surtout, pas à elle. Lors d'un échange autour de la nécessité de se réapproprier notre révolution de l'amour, nous convenions toutes les deux qu'il n'était plus possible de penser des révolutions à une échelle individuelle. La révolution romantique doit être une lutte collective dont la première étape est de laisser aux personnes queers et/ou Noires et racisées les moyens de s'exprimer et de survivre – déposséder les minorisés de leur pensée c'est les précariser encore plus : en s'accaparant leur travail, on les prive de leur rémunération et de leurs outils.

Souvent, il arrive que les hétéras considèrent les journalistes queers et/ou Noires et racisés, comme les dernières arrivées. Je voudrais leur rappeler que, depuis une décennie, elles bénéficient de nos archives, de nos revues, de nos manifestes, de nos comptes Instagram – et de toutes les idées novatrices qui fourmillent à l'intérieur. Je co-dirige un média depuis l'âge de vingt-et-un ans et bon nombre de mes collègues queers ont une expérience professionnelle et humaine supérieure ou égale à celle des journalistes hétérosexuelles blanches travaillant dans des médias mainstream.

Je voudrais dire à toutes ces personnes, qui comme moi ont pu penser au moins une fois dans leur vie que leurs idées ne valaient rien, que leur talent n'en était pas vraiment un, ou que leurs amours étaient inacceptables et impossibles, que la révolution romantique leur appartient. La révolution romantique est un programme politique et social antifasciste et anticapitaliste, faisant de l'amour son manifeste et du regard queer son moyen

d'action. Elle est consubstantielle à la pensée queer, en opposition à la pensée *straight*<sup>18</sup>. Parce que regarder le monde avec les yeux d'une gouire, c'est le regarder avec résilience, sagesse, créativité et liberté. La révolution romantique s'articulerait en plusieurs points, dont les trois premiers concernent l'organisation collective de la révolution et les deux derniers la révolution de l'intime : 1) le réenchâtement du monde et la sortie de la rationalité patriarcale ; 2) la lutte pour des démocraties réellement inclusives et la reconnaissance de vies « mutilées » ; 3) le développement de la justice transformative et l'abolition du système pénal ; 4) la sortie du capitalisme amoureux ; 5) le développement de la responsabilité émotionnelle et de l'intégrité féministe.

À présent, je vais prendre le temps nécessaire à développer une explication non commerciale de la révolution romantique. Je vais vous inviter dans cette visualisation créatrice, une contemplation fructueuse des ruines sur lesquelles bâtir les démocraties déviantes de demain. J'ai choisi quelques angles de résistance au fascisme en essayant de tisser un fil conducteur, mais bien d'autres outils peuvent être déployés et organisés. À ces constats et réflexions peuvent s'en ajouter d'autres, peut-être les vôtres, celles qui viennent de votre propre expérience de la *queerness*.

---

18 Monique Wittig, *La pensée straight*, 1992.

# Chapitre 1

## CÉLÉBRITISME ET NÉOLIBÉRALISME : VAINCRE NOS FASCISMES INTÉRIEURS

L'écrivain et journaliste italien Antonio Scurati, auteur de *M, l'enfant du siècle*, une biographie de Mussolini qui a fait école, rappelle dans le *Corriere della Sera*<sup>19</sup> que la société de consommation occidentale est l'héritière directe des régimes totalitaires. En Europe, dès 1948 avec le Plan Marshall, les démocraties encore imbibées de fascisme se tournent vers l'économie capitaliste libérale. Je ne serai pas exhaustive ici sur la nature de ces doctrines économiques et je n'en fournirai donc pas une analyse développée : je me limite à mettre en avant le lien qui est peu souvent fait entre fascisme et capitalisme européen.

Comme le relève Antonio Scurati, nos pays sont les orphelins du dictateur, le père glorieux qui, sacrifié sur l'autel de l'Histoire, a tout de même permis l'avènement du bien-être, de la prospérité, du progrès technologique à outrance. La filiation du capitalisme européen avec les régimes nazis-fascistes nous permet de comprendre pourquoi les démocraties traversent des crises

---

<sup>19</sup> Antonio Scurati, « *Mussolini lontano e vicino* » (Mussolini, proche et lointain), *Il Corriere della Sera*, 2 juillet 2022.

majeures alors même qu'elles ne sont confrontées à aucun drame réel. Antonio Scurati décrit le monde occidental contemporain comme tragique et sans histoire. Nous sommes, selon l'auteur, des citoyens névrosés non pas par la mort du père, mais par son absence. C'est cette absence que les néofascistes veulent combler. Renouer avec le père défunt. Reconquérir l'Histoire grâce à la providence. Se venger de ce sentiment de déclin en réaffirmant la domination violente sur le monde. Après les régimes fascistes, la société de consommation a entretenu le mythe de la grandeur nationale.

La démocratie fragile et dysfonctionnelle dans laquelle nous vivons ne s'est pas construite en réaction à ses parents toxiques : elle a plutôt superposé un modèle économique libéral à une structure étatique autoritariste et, en Italie, mafieuse.

Nous portons ainsi en nous la culture de la violence et de la suprématie, mélangée à l'esprit consumériste ultra-libéral. Je partage l'avis de Michela Murgia, qui estime que le fascisme est aussi un comportement, un héritage psychologique et culturel <sup>20</sup>. Si nous voulons vaincre le fascisme, nous devons comprendre qu'il est aussi une façon d'être au monde et une manière de concevoir notre héritage historique. Pour en finir avec les fascismes, nous devons d'abord vaincre nos fascismes intérieurs. Comme déjà évoqué, l'un des points essentiels de la révolution romantique consiste à se regarder soi-même et à désobéir aux instincts les plus despotiques et consuméristes. Parmi les réflexes culturels les plus néfastes de cet héritage

---

<sup>20</sup> Dans son monologue « Est fasciste qui se comporte en fasciste », l'intellectuelle italienne met sur le devant de la scène l'une des thématiques d'actualité les plus urgentes : la résurgence des comportements sociaux et politiques autoritaires. Elle a aussi créé un test ironiquement appelé « le fascistomètre », un outil qui devrait mesurer notre degré de fascisme intériorisé.

figure le culte de la personnalité. L'adoration du ou de la cheffe et du personnage providentiel.

En 2019, un essai remarquable s'est penché sur le sujet. Il s'agit de *I Hope We Choose Love. A Trans Girl's Notes from the End of the World* (J'espère qu'on choisira l'amour. Notes d'une fille trans depuis la fin du monde), de Kai Cheng Thom, essayiste et militante trans sino-descendante basée au Québec. J'ai rencontré ce texte en 2022, sur le conseil de mon amie Apolline Bazin, qui voyait des ponts entre ce livre précurseur et d'autres travaux sur l'amour et la justice intracommunautaire publiés en France. Dans le livre, la militante invoque la nécessité de choisir l'amour comme objectif politique de nos luttes, au sein d'un monde qui semble toucher à sa fin. Comme Kai Cheng Thom le développe dans son essai, « Queerlandia » – un terme ironique qui désigne de façon globale le monde queer – n'est pas un territoire exempt d'oppressions où les dynamiques de pouvoir néofascistes et capitalistes cessent d'exister. Vaincre les fascismes signifie d'abord se comporter de manière opposée aux fascistes.

L'essayiste canadienne décrit avec justesse les dynamiques du « *celebrityism* » et de la « *mob mentality*<sup>21</sup> » qui ravagent les communautés militantes. « En l'absence de leaders formelles, la culture de la justice sociale a mis en place un système de micro-célébrités dont on peut s'inspirer et suivre l'exemple : artistes, universitaires, utilisateurs et utilisatrices prolifiques des médias sociaux, orateurs et oratrices publiques, organisateurs et organisatrices charismatiques... », écrit-elle. « Ces personnes sont très respectées par leurs adeptes et exercent une influence disproportionnée

---

21

Esprit de foule, esprit grégaire.

sur l'évolution de l'opinion politique au sein du mouvement – leurs tweets et leurs messages, leurs écrits et leurs vidéos sont aimées, rebloguées et partagées de manière extensive, en générant une forme de performance de l'engagement dans l'activisme. »

Certaines figures militantes, qui tous les jours remplissent les réseaux sociaux de leur parole sans laisser aucun espace à l'émergence d'autres voix ou simplement au silence, sont invoquées comme des déesses et dieux au sein du « gospel de la justice sociale ». Ces comportements incitent les individus à confondre leur identité personnelle et leurs besoins avec la définition de la justice. Tout ce qui ne va pas dans le sens de leur expérience intime est alors vécu comme un tort subi. Aucune justice ne peut être bâtie à partir de l'expérience d'une seule personne et de ses semblables, au risque de reproduire les oppressions que le système de justice patriarcal produit déjà. De nombreux militants et militantes ne délivrent pas uniquement des contenus intellectuels, mais nous abreuvent de leur vie privée, de leur corps nonchalant et confiant (car pour vivre sereinement un tel niveau de visibilité, il faut souvent avoir un corps suffisamment normatif, qu'il soit queer ou cis, pour être sûres de soi), de leurs exploits personnels... En bonne foi, ces personnages sont mis sur un piédestal, car les personnes minorisées ont souvent besoin de modèles d'épanouissement à suivre. « Ce qui me semble particulièrement intéressant et inquiétant dans la culture des célébrités au sein du mouvement pour la justice sociale, c'est sa relation avec le capitalisme et la mentalité de foule [*mob mentality*] : nous sommes heureuses de suivre l'orientation politique des célébrités au sein de la hiérarchie opaque du mouvement, les élevant et les scrutant à la fois

– jusqu’à ce qu’elles disent quelque chose que nous n’approuvons pas<sup>22</sup> », relève Kai Cheng Thom. Cet esprit grégaire ne bâtit pas la communauté : il crée uniquement des bulles de révérence autour de personnages faillibles qui ne peuvent pas résumer à eux seuls nos identités et des stratégies politiques efficaces.

D’une part, si nous sommes des micro-célébrités, pour reprendre les mots de Kai Cheng Thom, il est important de questionner nos pratiques et de nous poser la question du modèle que nous choisissons d’être pour celles et ceux qui nous suivent. D’autre part, en tant que militant·es, il faut éviter d’ériger qui que ce soit au rôle d’idole et s’engager à créer des communautés positives. Les meilleurs exemples que nous pouvons trouver ne sont pas sur Instagram mais dans nos cercles d’amis. Nos communautés devraient rester vigilantes quant à leur rôle de repère pour celles et ceux qui n’ont pas encore été accueillis dans des espaces queers. Il est primordial qu’elles restent inclusives et qu’elles donnent vie à des lieux de dialogue loin du chaos des réseaux sociaux et de leur politique spectacle. Quand les luttes anticapitalistes utilisent les outils capitalistes, l’échec n’est jamais loin, bien que dissimulé par le capital de visibilité que ces plateformes semblent fournir. Sarah Schulman n’a pas de doutes à ce sujet : « Aujourd’hui, nous abusons clairement de l’usage que nous faisons d’Internet et des réseaux. Nous les utilisons, à différentes échelles, pour asseoir une domination et une suprématie<sup>23</sup>. » Lors de notre échange, elle affirmait qu’« il y a une gentrification des esprits à l’œuvre dans l’usage que nous décidons de faire

---

<sup>22</sup> Kai Cheng Thom, *I Hope We Choose Love. A Trans Girl’s Notes from the End of the World*, Arsenal Pulp Press, 2019. P. 25.

<sup>23</sup> Costanza Spina, « Sarah Schulman : “Punir est un processus totalement vain” », *Manifesto XXI*, 21 mai 2021.

des réseaux. Il y a une confusion sur ce qu'est réellement la politique, sur ce qu'est une lutte. »

L'un des effets du « célébritisme » – un néologisme que je traduis de l'anglais *celebrityism* – et de la propagande individuelle sur les réseaux est de créer une gentrification de la pensée et une homogénéisation des besoins qui finissent toujours par exclure les plus fragiles au lieu de mettre en place des stratégies au plus près du réel. Comme le rappelle Sarah Schulman, dans l'Histoire, il n'y a aucun exemple de mouvement politique qui ait réussi grâce à son envie d'homogénéiser la société.

Il est grand temps que nos communautés abordent avec courage la question de l'usage des réseaux sociaux. La zone de flou devient trop épaisse entre la nécessité d'être vues et entendues et les résultats réels que cela apporte dans la stratégie de lutte contre la fachosphère. Pourtant la lutte antifasciste a un besoin viscéral de timidité et de langages autres que verbaux, comme nous le verrons par la suite. Il est vrai que, souvent, nous n'avons pas d'autres endroits pour nous exprimer en dehors des réseaux, puisque les médias discriminent les personnes minorisées. Le combat devrait cependant être de pérenniser nos médias et nos institutions queers plutôt que de chercher à subvertir le fonctionnement d'une industrie dont on finit par être complices. Les réseaux sociaux pourraient être davantage un levier de transition et de distribution que des médias natifs.

Il s'agit alors de parler des bonnes pratiques, celles qui feraient du bien au plus grand nombre, et de déconstruire le mythe fasciste de la star. Car, en fin de compte, dans une société non belligérante, la pop star remplace



l'idéal héroïque. Tant que des individus voudront être des héros solitaires et que nous réclamerons l'existence de personnes providentielles au lieu de soutenir des organes communautaires (des médias, des associations, des clubs de sport...), nous n'arriverons pas à nous organiser et nous perpétuerons le principal héritage de la culture de l'extrême droite : le culte du ou de la cheffe et l'asservissement volontaire. L'histoire de la dépossession de la révolution romantique et toutes les affaires d'appropriation culturelle sont le fruit d'une mentalité de l'intimidation où en écraser quelques-uns n'est qu'une étape naturelle pour parvenir au statut de célébrité. Il nous faut comprendre que souhaiter être le ou la cheffe, être la star, être reconnue plus que les autres, et penser le mériter, est l'origine de toutes les dominations et de la mise à mort de l'amour.

\* \* \*

Le célébritisme s'entend d'ailleurs à merveille avec l'éthique néolibérale. Le néolibéralisme est un terme créé dans les années 1970 qui désigne l'affirmation du principe capitaliste de la liberté de marché dans tous les domaines de la vie. Il s'applique aux biens comme aux services, ce qui inclut la santé, le soin, l'éducation, la gestion du foyer... Dans un système néolibéral, les services publics sont cooptés par des entités privées qui les mettent en concurrence. Le néolibéralisme s'étend également aux sentiments : la sociologue Eva Illouz a été l'une des premières à théoriser le « capitalisme amoureux » et à parler de l'existence du marché du cœur. Elle a démontré dans certains de ses ouvrages<sup>24</sup> que le capitalisme patriarcal est la raison de notre souffrance dans la vie intime. Il transpose dans nos relations les

dynamiques de pouvoir, de négociation mercantile et de manipulation par la communication que nous trouvons dans le monde du marketing capitaliste. L'éthique néolibérale au sein des luttes pour les droits sociaux est mortifère. Kai Cheng Thom la critique fermement : « Cette bonne vieille éthique du “tout ce que vous faites me convient tant que cela ne nuit pas aux autres” – eh bien, le libéralisme<sup>25</sup> dans sa forme pratique est surtout un appel à maintenir le statu quo, puisque “nuire aux autres” est défini comme le fait de faire tout ce qui dérange la classe privilégiée<sup>26</sup>. » Elle affirme, dans le chapitre « *How neoliberalism is stealing trans liberation* », que l'éthique néolibérale érode le mouvement pour les droits humains de l'intérieur. La survie et l'épanouissement personnel deviennent le but premier de revendications collectives, selon la doctrine mercantiliste et entrepreneuriale qui considère que les ressources et les privilèges ne se partagent pas. Ainsi, nous n'arrivons pas à nous battre pour des causes qui ne nous touchent pas de très près et nous ne savons pas, bien souvent, développer des vrais réseaux intersectionnels. L'éthique néolibérale nous met en concurrence : le désir d'être une star et de s'agripper à une place pour ne jamais la céder est le fruit de la mise en compétition de personnes opprimées qui jouent leur survie. Dans ce système, seulement les plus privilégiés des marginalisés vont « y arriver »... et bien souvent en s'assimilant aux mœurs dominantes.

Vaincre le fascisme intérieur signifie alors questionner notre rapport à la célébrité et notre désir d'accaparer toujours plus de place. Cela signifie aussi regarder au fond de soi et apprendre à déceler nos réflexes de domina-

---

25 Voir le lexique

26 *Op. cit.*, p. 27.

tion fascisante. Il nous faut comprendre qu'autoritarisme, néolibéralisme, fascisme et capitalisme sont liés et cohabitent dans nos sociétés : ce n'est pas une contradiction mais une suite logique. Les virages autoritaires des gouvernements Macron, exerçant bien souvent leur pouvoir par la force et l'usage du 49.3<sup>27</sup>, sont la synthèse de l'hybridation entre néolibéralisme et autoritarisme. Donald Trump et Silvio Berlusconi incarnent à la perfection cette fusion entre l'ultra-libéralisme, le culte de la célébrité, la société du spectacle et l'autoritarisme machiste. Nos cerveaux ont été bercés jeunes par ce type de modèles, qui ont forgé des sociétés et des gouvernements mélangeant *entertainment*, ultra-capitalisme et extrême droite.

Par la communauté, par la spiritualité, par l'amour transformateur, nous pouvons quitter nos fascismes intérieurs et empêcher le capitalisme de pénétrer jusque dans nos sentiments et nos émotions. Nous avons parfois tendance à attendre que la communauté s'occupe de nous en oubliant qu'elle ne peut exister que si nous aussi nous nous y impliquons avec honnêteté et bienveillance. Tant que nous ne deviendrons pas nous-mêmes à l'image du monde que nous aimerions voir autour de nous, nos paroles se perdront dans le vent. La culture judéo-chrétienne, avec l'idée de la venue du Messie, nous a habitués à penser que la solution à nos drames intérieurs viendra de l'extérieur. Nous attendons le rédempteur, le sauveur, l'homme (cis) providentiel et charismatique qui sortira l'humanité

---

27 D'après la définition du site viepublique.fr : « L'article 49.3 de la Constitution française donne la possibilité au Premier ministre, après délibération du Conseil des ministres, d'engager la responsabilité du gouvernement sur le vote : d'un projet de loi de finances ; d'un projet de loi de financement de la sécurité sociale ; d'un autre projet ou une proposition de loi en débat à l'Assemblée nationale. Si le Premier ministre décide d'y recourir, sa décision entraîne la suspension immédiate de la discussion du projet de loi. Le texte est considéré comme adopté, sans être soumis au vote, sauf si une motion de censure est déposée dans les 24 heures qui suivent. »

de ses affres. Comme toute célébrité devenue inconfortable, nous crucifions le Messie quand notre culte de la personnalité est dirigé vers quelqu'un d'autre. Qu'il s'agisse d'un dictateur pendu sur la place publique, d'un prédicateur crucifié, d'une jeune femme mise au bûcher, d'une militante que nous avons d'abord suivie aveuglément et sur qui nous nous sommes reposés, convaincues de lutter avec elle derrière notre écran de smartphone, nous espérons trouver le salut chez l'autre au lieu de nous responsabiliser nous-mêmes. Plutôt que de voir nos violences, nos manquements, nous avons besoin d'effets miroirs. La star n'est pas seulement un idéal vers lequel tendre, mais aussi le bouc émissaire de notre incapacité à être maîtresses de notre destin. Le capitalisme a besoin de stars à la fois pour inciter à consommer et pour éviter que l'individu se remette en question et imagine un monde différent par ses propres moyens.

« Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde ! Le bonheur, c'est lorsque vos actes sont en accord avec vos paroles. Dès que quelqu'un comprend qu'il est contraire à sa dignité d'homme d'obéir à des lois injustes, aucune tyrannie ne peut l'asservir. » Cette maxime du Mahatma Gandhi, prononcée lors d'un discours autour de la notion de liberté, résonne avec l'idée d'intégrité développée par Starhawk dans *Rêver l'obscur*<sup>28</sup>. Cette notion est la partie individuelle d'un grand travail collectif. L'intégrité est la valeur qui nous permet d'être dans l'harmonie entre nos luttes et nos comportements personnels. Découvrir l'obscurité en soi signifie accueillir nos brisures et nos monstres intérieurs afin de les exorciser, de les affronter, pour développer une responsabilité émotionnelle qui ferait de nous des êtres conscients sachant maîtriser leurs travers les plus

---

28

« L'éthique de la magie », p. 81.

obscur. Lutter collectivement ne doit pas nous empêcher de nous transformer intimement : la révolution romantique, loin d'être une nouvelle tendance de développement personnel, est aussi une prise de conscience de nos privilèges, de nos comportements, de l'impact que nous pouvons avoir sur l'espace et sur les êtres vivants qui nous entourent. L'intégrité, c'est accepter de se désaxer et de remettre en cause ses acquis pour retrouver un équilibre nouveau. Très souvent, l'intégrité nous dictera simplement de rester en silence et d'écouter les autres.

L'enseignant et moine bouddhiste Lama Michel Rinpoche établit l'important lien entre l'éthique et la morale. Le système moral d'une personne est l'ensemble de ses valeurs et de ses aspirations. L'éthique est son comportement, autrement dit la morale mise en pratique. L'éthique peut être complètement déconnectée de la morale proclamée : ainsi, sur les réseaux sociaux ou en public, il est possible de faire montre d'une éthique et d'une morale qui ne sont en réalité pas en accord. On peut se dire pro-queer et piller le travail de ses adèles les plus précaires en commettant des abus, par exemple. On peut créer des contenus féministes tout en refusant le principe de démocratie et d'horizontalité au travail. Les préceptes de Lama Michel trouvent encore une fois écho dans la pensée de Starhawk : « L'intégrité signifie la cohérence [...]. Le pouvoir-sur peut être détenu sans intégrité, mais le pouvoir-du-dedans ne le peut pas. [...] L'éthique de l'intégrité est un ensemble de choix basé sur la cohérence interne et les conséquences inhérentes<sup>29</sup>. » La cohérence est finalement ce qui donne de la crédibilité au propos du ou de la militante. Beaucoup d'Italiens, malgré leur aversion pour Giorgia Meloni, lui reconnaissent une grande cohé-

rence entre sa morale et son éthique. Dans un monde politique dominé par des personnages clownesques et contradictoires, la Première ministre est un monument d'intégrité : elle est restée fidèle toute sa vie à ses principes, agissant en fonction de ceux-ci, et elle bénéficie d'une image propre face à la justice. Ma morale diffère en tout point avec celle de Giorgia Meloni, mais je ne peux que reconnaître l'intégrité de cette puissante ennemie politique. La force de cette figure est qu'elle est bien plus intègre que ses homologues de la gauche et du centre. On ne tient pas le coup face à Madame Meloni, une mère italienne bien plantée dans ses traditions, sans être d'une cohérence irréprochable.

L'éthique et la morale ne sont pas des valeurs de droite. Elles sont d'ailleurs reprises par bon nombre de féministes ayant pensé la réorganisation de nos communautés et de nos combats. Tout le monde a déjà été incohérent<sup>e</sup> dans sa vie et il n'y a pas à culpabiliser pour cela. Néanmoins, il est souhaitable de réfléchir à des manières d'être le plus possible en accord avec ce qu'on défend. Comme lors d'un exercice de gymnastique, il faut travailler l'esprit et le cœur comme deux muscles complémentaires.

\* \* \*

Il existe une distinction entre l'érudition et la sagesse : la première contemple, la deuxième pratique. Le rêve conscient est l'un des espaces les plus propices que je connaisse pour faire advenir le changement intérieur. Le rêve en dit long sur qui nous sommes, sur nos réelles intentions et nos motivations. Accueillir les rêves et les diriger vers des imaginaires qui ne sont pas néolibéraux est salvateur. Nous l'avons dit : le fascisme tue le rêve et le visionnaire.

Demandons-nous alors sincèrement : de quoi nos rêves sont-ils faits ? Au quotidien, songeons-nous le plus souvent à l'aboutissement personnel et à notre propre gloire ou bien rêvons-nous de communautés aimantes, de nature florissante, de paix dans le monde, de silences et d'amours saines ? Songeons-nous, parfois, au rayonnement de nos amis, en souhaitant de tout cœur qu'ils réussissent ? Sommes-nous capables de souhaiter le meilleur, y compris aux gens qui n'ont pas de lien affectif avec nous, voire que nous n'apprécions guère ?

Le capitalisme néofasciste est puissant parce qu'il prend possession de nos émotions et nous conduit sur le chemin de la pensée grégaire. Il forge nos imaginaires intimes et nos rêves les plus profonds. Il nous transforme en une pièce de sa machine qui, sous couvert d'opposition, se comporte en réalité comme toutes les autres et sert l'économie globale. En finir avec le capitalisme patriarcal et fasciste signifie cesser de rêver de gloire. Cesser de vouloir être le ou la meilleure. Arrêter de nous infliger des objectifs de vie qui valident une pensée dominante sans nous rendre heureuses, comme avoir un enfant avant un certain âge ou gagner tant d'argent ou avoir un tel niveau d'études. La cohérence et la constance sont la colonne vertébrale d'une discipline amoureuse qui se pratique assidûment, en se trompant, en chutant, sans jamais perdre de vue le but de l'amour. De Kai Cheng Thom à bell hooks, en passant par Starhawk, nombre d'auteurs et d'autrices féministes et queers ont parlé d'amour, d'intégrité, de constance et de sens de l'honneur. En finir avec le célébritisme et le néolibéralisme qui corrompent nos âmes nous restituera des imaginaires sereins et antifascistes. Cela nous permettra de rêver à nouveau.

À la sortie de son voyage en Enfer, après avoir mesuré l'étendue de la misère humaine et de l'injustice de son temps, Dante écrit dans la *Divine Comédie* : « Et dès lors, nous sortîmes revoir les étoiles. » C'est ce souffle de beauté, d'élévation et de légèreté que nous pouvons ressentir, je le crois, si nous en finissons avec le fascisme de l'âme.



## Chapitre 2

### LES MÉDIAS INDÉPENDANTS : LIEUX DE LUTTE INTERMÉDIAIRES

Sous l’Ancien Régime, qui fut en place en France jusqu’aux États généraux en juin 1789, existaient les « corps intermédiaires<sup>30</sup> ». Ces corporations avaient pour objectif de faire le lien entre les aspirations des individus et l’État. Abolis pendant la révolution car considérés comme des biais pernicious s’interposant entre la volonté du peuple et le pouvoir, les corps intermédiaires sont aujourd’hui toutes ces organisations qui permettent une médiation entre les revendications d’en bas et les gouvernant<sup>es</sup>. Les corps intermédiaires portent la voix des individus dont ils défendent les intérêts. Les associations, les collectivités territoriales, les syndicats, les médias font partie de ces organismes.

*Censored, XY, Manifesto XXI, Frictions Magazine* sont ainsi des relais de la cause queer et leur mission est bien plus importante que celle de produire des contenus queers par des queers. Elle est celle de mener nos luttes dans l’espace politique, de faire déferler nos idées, de bousculer les esprits à coups de tribunes, d’infiltrer le monde hétéronormatif et excluant des médias dits « traditionnels ». Ces médias sont des contre-pouvoirs.

---

30

Définition de corps intermédiaire tirée du dictionnaire de latoupie.org.

Plus que les pages Instagram gérées par un seul individu exprimant une unique vision du monde, les médias sont des organismes structurés et complexes élaborant leur stratégie d'action, de visibilité et de financement. Par l'union de plusieurs personnes aux identités diverses, les médias font communauté et sont des terrains d'expérimentation de ce qu'est la pratique du travail queer. Par la force de la collectivité et l'exigence de la discipline de groupe, les médias protègent et propulsent celles et ceux qui prennent la Une et s'exposent en première ligne. Contraints dans des économies plus que précaires, nos médias font tous les jours le choix épuisant de continuer à garder la place arrachée au prix de sueur et de larmes aux plus grosses institutions. Mais sans chacune de ces plumes, aucun de nos combats n'aurait réussi et aucune de nos idées n'aurait pu être entendue. Pour qu'advienne la démocratie queer, il est nécessaire que les communautés reconnaissent, lisent, partagent, soutiennent humainement et financièrement leurs médias. Ces journaux sont des corps intermédiaires de poids, des organisations politiques qu'il faut chérir encore plus que les partis. Si les médias font la démocratie, les médias féministes et queers sont la clé pour bâtir une démocratie nouvelle. C'est aux lecteurs et lectrices de choisir quels médias iels voudront lire dans le monde de demain. Acheter un journal ou soutenir d'une quelconque façon un média queer et féministe, c'est exprimer un vote politique en faveur de notre prise de pouvoir collective.

Comment pouvons-nous subvertir le pouvoir sans l'action de nos contre-pouvoirs ? Que se passerait-il si un jour, dans une République française d'extrême droite, la loi contre les séparatismes déjà mentionnée plus haut obligeait nos médias à mettre la clé sous la porte ?

Les médias ne doivent pas devenir des lobbys d'extrême droite favorisant tel ou telle candidate politique. Quand on sait que le média réactionnaire *Valeurs Actuelles* a les moyens de diffuser chaque mois près de 100 000 exemplaires et que son chiffre d'affaires annuel se compte en millions, il faudrait avoir un sursaut de conscience et soutenir avec encore plus de ténacité nos propres organes de presse. En menant nos médias, nous avons maintes fois fait face à la problématique du soutien communautaire. Nos lecteurs et lectrices nous suivent et nous soutiennent, mais parfois il a été difficile d'illustrer pourquoi nous avons besoin de dons, de relais, de participation active. Ce n'est pas juste de ne pas payer pour des contenus, et la culture du journalisme gratuit est ce qu'il y a de plus nuisible pour la presse indépendante, la seule qui exerce encore un contre-pouvoir. Il est plus difficile de faire entendre au public qu'un collectif de journalistes a besoin de soutien que de chercher de l'aide quand on est une figure des réseaux sociaux qui incarne une cause de façon frontale et personnifiée. Cette logique de financement répond, encore une fois, à notre attrait pour les stars plutôt que pour les histoires d'amitié collectives. Dans son livre *Féminisme et réseaux sociaux*, l'activiste et autrice Elvire Duvelle-Charles pointe du doigt cet aspect du problème : Instagram est devenu un moyen incontournable pour les journalistes de gagner leur pain. Sans forcément mettre en place des partenariats rémunérés, l'application sert à diffuser les contenus et à toucher les maisons d'édition, qui prennent désormais en compte le taux d'engagement d'une potentielle auteuice avant de signer un contrat d'édition. L'influence sur les réseaux sociaux n'est pas la même chose que le journalisme. Confondre les deux, comme cela arrive de plus en plus fréquemment chez les journalistes les plus connues, mène à une perte de déontologie et, encore une fois, à l'affaiblissement des médias de lutte.

Les deux présences, celle des réseaux et celle des médias, sont nécessaires et bénéfiques, mais si nous ne parvenons pas à créer des médias forts et solidaires, nous ne pourrons jamais nous frayer une place dans la France de Vincent Bolloré et l'Italie de Silvio Berlusconi, c'est-à-dire deux démocraties dont les contre-pouvoirs sont fortement inhibés par la présence de monopoles médiatiques de droite. La lutte d'un individu seul est importante, mais la survie de nos corps intermédiaires permet la lutte de plusieurs individus en même temps. Nous pouvons ainsi féliciter les initiatives de certaines féministes très en vue qui n'hésitent pas à relayer le travail de collectifs en utilisant leur profil comme moyen de diffusion, même si cela ne résout pas toute la question.

\* \* \*

J'ai demandé à Anne Plaignaud pourquoi, selon elle, certains milieux militants ont du mal à réaliser que la bataille contre les fascismes a déjà commencé et qu'il faut s'unir stratégiquement pour la mener. Je lui ai demandé pourquoi en France, après l'élection de Giorgia Meloni en Italie, pendant quelques jours les réseaux sociaux se sont remplis de messages d'indignation et que, seulement deux semaines plus tard, nos communautés étaient passées à autre chose. Une partie de la réponse est qu'intervenir sur Instagram est parfois déjà ressenti comme une forme d'action. Une autre partie de la réponse est que le célébritisme et l'individualisme capitaliste empêchent les citoyens de se responsabiliser pour autre chose que leurs propres besoins et désirs. Diviser pour mieux régner, « l'homme est un loup pour l'homme <sup>31</sup> » et le culte de la figure providentielle sont les

---

<sup>31</sup> *Homo homini lupus est* : une allocution latine rendue célèbre par le philosophe Thomas Hobbes dans le *De cive*.

armes du patriarcat pour désorganiser ses adversaires. C'est un constat qu'Apolline Bazin, rédactrice en chef de *Manifesto XXI*, et moi-même avons fait à plusieurs occasions : il est difficile de convaincre un groupe qu'une organisation horizontale se base sur la responsabilisation et la participation active de chacun et non pas sur la répartition de titres honorifiques de manière équitable. Qu'on peut lutter pour quelque chose qui nous concerne mais qu'il faut surtout apprendre à lutter pour des causes qui vont au-delà de notre expérience individualisée des discriminations. « La première raison pour laquelle les militant·es féministes ne réalisent souvent pas l'importance de la lutte contre les idéologies fascistes est qu'on a du mal à comprendre ce qu'est le fascisme et qu'autour de ce mot planent beaucoup de définitions » qui finissent par le rendre un peu abstrait, me répond Anne. Dans cet ouvrage, j'ai tenté de montrer que bien que le fascisme ne corresponde pas à une définition historique limitée, il est possible de l'identifier clairement et sans ambiguïtés à travers des outils historiques, sociologiques, philosophiques, politiques. J'espère que ces quelques pages auront prouvé que le fascisme est un phénomène tangible et un adversaire très identifiable. « La deuxième raison pour laquelle nous avons du mal à comprendre le fascisme, c'est que nos mouvements manquent d'une culture politique de base et que ce ne sont pas des choses qu'on apprend à l'école. »

Il est vrai que lorsque je me suis infligé des heures et des heures d'écoute et de lecture de propos d'extrême droite, mon entourage était stupéfait par cette nouvelle lubie et ne comprenait pas pourquoi je faisais cela contre mon propre plaisir personnel. Pour moi, connaître le fascisme, ses rouages, ses objectifs, ses manifestations est un devoir de cohérence. Le fascisme

est la réalisation politique du patriarcat poussé à son apogée. À mon sens, le patriarcat, en tant que structure politique et sociale, peut assumer deux formes qui sont loin d'être incompatibles : le fascisme et la mafia. Ces deux modèles culturels se proposent de répondre non pas à la question humaniste et citoyenne du « qui suis-je ? » mais à celles du « à qui j'appartiens ? qui est mon maître ? ». Les deux sont basées sur la propriété despotique du patriarche ou du boss sur la terre, le territoire et les personnes qui y vivent. La Sicile, région de droite chantre de la mafia, a malheureusement été l'un des terrains où ces modes de civilisation violents et rétrogrades prônés par les hommes cis se sont exprimés dans toute leur tragédie. Bien que les gouvernements d'extrême droite déclarent une guerre sans merci à la criminalité organisée, ils reposent sur les mêmes structures mentales patriarcales et claniques. Voici pourquoi je me suis intéressé au fascisme et pourquoi je crois profondément au journalisme : plus que les armes, nos plumes ont depuis toujours été le contre-pouvoir qui a brisé les systèmes cancérigènes. Une démocratie qui ne paie pas correctement ses journalistes, qui ne leur assure pas un avenir, qui ne garantit pas la liberté de leur expression est une démocratie décadente vouée à l'échec. Des luttes militantes qui ne soutiennent pas les journalistes sont des luttes qui n'ont pas compris ce qu'est la démocratie et qui manquent de culture politique et donc d'ancrage dans la réalité.

« Quand nous militons, nous avons besoin de savoir que nous avons un contrôle sur les choses, que nous pouvons faire une différence. Dans une société atomisée comme la nôtre, qui est un terrain très propice au fascisme, nous avons du mal à nous coaliser et à sortir de l'individualisme. Trouver la force de se rassembler alors qu'on ne sait plus vraiment le faire

est déjà énorme », poursuit Anne. « Une fois qu'on s'est rassemblés, on a du mal à se dire que là, il faut aller se battre contre les héritières d'Hitler et de Mussolini... » Non, en effet ce n'est pas vendeur comme programme. « Cela fait trop peur de se dire qu'on va se battre contre le mal absolu avec l'impression de ne pas en avoir les moyens. On a perdu les outils de mobilisation qu'avaient nos aînés. Les corps intermédiaires ont complètement disparu de la lutte LGBTQIA+. Pourtant, ce sont les corps intermédiaires qui font la démocratie, non pas les partis. Et c'est dans les corps intermédiaires que l'on se forge une culture politique », conclut la philosophe.

C'est au sein des collectifs que l'on apprend à s'organiser. Que l'on a accès aux outils concrets de la lutte : de la production de flyers à la diffusion de contenus, en passant par la récolte de fonds jusqu'à la manifestation et à l'action militante. Dans *Le génie lesbien*, livre qui met en cause le traitement cis-normatif de l'actualité en proposant un regard lesbien sur le journalisme, l'activiste et journaliste Alice Coffin raconte ses expériences d'action militante au sein du collectif féministe La Barbe. Ce n'est pas un hasard si elle navigue entre le journalisme et le milieu associatif et politique : c'est au fond la même démarche de relais d'une parole. Je suis, entre autres, admiratif·e de ma collègue chez les Journalopes<sup>32</sup> Elvire Duvelle-Charles, qui outre son travail d'autrice est aussi activiste et réalisatrice et a longtemps milité au sein des Femen. Cette expérience lui a sûrement permis d'acquérir les compétences pour organiser un ciné-club féministe (« Tonnerre », son rendez-vous régulier au cinéma Majestic à Paris), pour donner vie à la page Instagram et au documentaire *Clit Révolution*, pour

---

<sup>32</sup> Collectif de femmes journalistes fondé par Judith Duportail, Laurène Daycard, Cerise Sudry-Le Dù, Pauline Verduzier entre autres.

féderer une communauté autour des questions féministes et militantes à travers sa page Patreon, ainsi que moult interventions dans l'espace public. Je pense au mouvement des colleurs et colleuses, qui depuis des années investissent les murs de nos villes avec des messages puissants contre les violences faites aux femmes et aux personnes minorisées. Je ne peux pas mentionner toutes les initiatives et toutes les personnes dont le travail militant est un exemple en matière d'organisation, mais iels sont là et font vivre les corps intermédiaires, ces outils de lutte qui doivent nous faire sentir plus fort·es et qui nous proposent de penser le collectif.

En ce qui me concerne, je me consacre à la gestion et la diffusion d'un média queer et féministe depuis près d'une décennie. Ensemble, nous avons dépassé bien des épreuves, y compris celle de survivre à nos propres travers. Sans Apolline Bazin, avec qui nous collaborons depuis que nous avons dix-huit et vingt ans, j'aurais arrêté depuis longtemps ce travail le plus souvent bénévole, qui comporte bien des charges mentales. Mais nous sommes plus qu'une famille : nous sommes un lieu de pouvoir de groupe et ensemble nous cherchons les moyens de régler nos problèmes collectifs et individuels. Le sentiment d'invincibilité, de courage et d'acceptation que je ressens au sein de *Manifesto XXI* est l'une des choses les plus précieuses que je puisse expérimenter. Ce corps intermédiaire que nous avons créé est un lieu sacré, autrement dit quelque chose pour lequel nous sommes prêts à nous battre.

\* \* \*

En octobre 2022, Clémentine Labrosse, rédactrice en chef du magazine *Censored* et éditrice de cet ouvrage, a consacré un texte de la newsletter



de son média au rôle que les revues féministes et queers ont eu dans le jaillissement de plusieurs auteurs et autrices. « Les revues féministes abritent-elles des chefs-d'œuvre de demain ? », se demandait-elle, en prenant comme exemples des titres américains disparus comme *Hérésies*, *Chrysalis*, *It Ain't Me Baby*, *Vlasta*, *Clitoo7*. « On considère rarement les contenus d'une revue comme des références à conserver, des puits de connaissances, des compte-rendus d'expériences intimes et politiques précieuses dont notre monde pourrait avoir besoin. On les imagine davantage comme des étapes transitoires, des tremplins pour une reconnaissance sociale, un accomplissement, une publicité », écrit-elle. Combien de fois à la publication d'un papier recevons-nous des retours non pas sur son contenu mais sur la visibilité que notre tribune a obtenue ? Combien de fois m'a-t-on fait comprendre que journaliste est un statut social avant d'être une profession ? Il arrive souvent qu'avant de nous considérer comme des professionnelles dotés d'un savoir-faire technique, on nous perçoive comme des personnes de pouvoir qu'on aime ériger en micro-célébrités ou traîner dans la boue, en fonction de là où le vent tourne. Les journalistes elleux-mêmes en perdent leur déontologie et leur féminisme, en assumant des postures de pop stars. Rien n'a vraiment changé depuis *Les Illusions perdues* de Balzac, et c'est sans doute aussi du fait d'un certain journalisme mondain et gonflé d'ego mal placé. Il n'en demeure pas moins que les longs articles sont rarement lus jusqu'au bout, parce que notre habitude est de plus en plus celle de lire des posts sur les réseaux, ce qui n'est pas la même chose que de se confronter à un texte dense – même si les deux pratiques peuvent se compléter. Cependant, comme l'écrit Clémentine, les revues sont des toiles préparatoires à l'établissement de théories plus complexes, et parfois même elles sont les

œuvres les plus sincères et viscérales de jeunes auteurs et autrices. « Audre Lorde, bell hooks, Adrienne Rich, Monique Wittig, Françoise d'Eaubonne – bien des textes aujourd'hui célèbres ont d'abord germé dans des revues féministes, avant de se transformer en chefs-d'œuvre, ou de disparaître à jamais » : nos journaux sont les témoins d'une époque et ils rapportent une histoire queer et féministe en cours d'écriture. Grâce à son minutieux travail de recherche, Clémentine a retrouvé dans d'anciennes revues les premiers textes et manifestes de penseurs et penseuses qui, jadis, ont eu besoin de passer par ces corps intermédiaires. Ainsi, la revue *13th Moon* a publié Audre Lorde et Adrienne Rich à leurs débuts ; dans *Chrysalis* nous retrouvons des textes d'Audre Lorde, June Jordan, Diane Di Prima, Pat Parker et bien d'autres ; dans *Sinister Wisdom*, nous pouvons consulter énormément de textes et poèmes d'Adrienne Rich, Audre Lorde ou encore Gloria Anzaldúa qui ont été publiés entre 1976 et 2017. Dans le sixième numéro de la revue figure la célèbre phrase attribuée à Audre Lorde, « *The Transformation of Silence into Language and Action* ». Nous pouvons y lire des bribes de son texte final et nous apercevoir que cette idée était le résultat d'une pensée chorale de plusieurs féministes qui, toutes, contribuaient à la revue en question.

« À la création de *Censored*, l'une des premières idées qui nous est venue a été de chercher à sortir autant que possible des logiques promotionnelles des grosses industries en ne publiant pas d'interviews d'artistes en cours de promotion d'un album, d'un livre, d'un film et déjà médiatisés pour amplifier leur rayonnement commercial », écrit-elle. « Ça n'a pas été simple, d'autant que bénéficier de la notoriété d'une personnalité déjà reconnue pouvait nous profiter à nous aussi, pour vendre. Un cercle vicieux auquel

il est parfois difficile d'échapper, au risque d'éteindre la flamme première de *Censored* : celle de faire émerger des voix, des arts, des idées vivantes vouées à muer, à s'amplifier. Publier des personnes qui ont de l'or entre les mains. »

Les revues queers et féministes sont une école de journalisme d'un nouveau genre, qui promeut le regard queer et qui repense les codes d'une déontologie qui ne favorise que les personnes les plus normativement bien loties. Nos médias proposent un journalisme qui interroge le culte de la neutralité : neutre, en français, veut dire masculin, blanc, cisgenre, hétérosexuel et bourgeois. Tout comme l'adjectif « universel » renvoie aux mêmes notions. La neutralité supposée du journalisme est une forme de malhonnêteté intellectuelle : quand le journalisme est pratiqué dans sa majorité par le même type de personnes, comment peut-on affirmer qu'il est neutre ? Une question à laquelle Alice Coffin répond brillamment dans *Le génie lesbien*, en préconisant la diffusion du regard queer sur le journalisme et donc sur le récit de l'actualité. Les journalistes LGBTQIA+, constate-t-elle, subissent des discriminations à l'embauche parce que considérés, du fait de leur identité de genre ou orientation sexuelle, comme « non-neutres » et partisanes d'une cause qui leur empêcherait d'aborder l'actualité avec impartialité. Ce qui prouve qu'au sein de notre industrie médiatique le neutre correspond à l'hétéronormativité.

Au début de ma carrière de journaliste, ne sachant pas par où commencer et mon média étant à ses débuts, j'ai pris contact avec un journaliste qui travaillait aux *Inrocks*, un mec de mon âge, du type barbu à lunettes passionné par la nouvelle chanson française des années 2014-2015. Non seulement il ne fit preuve d'aucune solidarité vis-à-vis de ma demande de

conseils, mais il affichait une indifférence totale aux sujets féministes que je proposais. Pas étonnant quand on sait que dans cette rédaction sévissaient certains membres de la « Ligue du LOL », ce clan de journalistes mâles qui harcelaient leurs collègues femmes sur les réseaux tout en affichant des valeurs pseudo-gauchistes. Les mêmes qui, en 2017, ont jugé révolutionnaire et culotté de mettre Bertrand Cantat en couverture de leur média, en prouvant à quel point leur monde et leur vision du journalisme étaient destinées à se péter la gueule. À l'époque, j'ai publié une tribune titrée « Et si le souci n'était pas Cantat, mais *Les Inrocks*? » dans laquelle je disais mot pour mot ce que je pense encore aujourd'hui : « Ce n'est qu'une déception de plus provoquée par une génération de journalistes qui a très peur de disparaître. » À coup de « on ne peut plus rien dire », cette catégorie de journalistes et cette approche du métier ont fait leur temps. Parce que, comme le dit souvent mon amie l'autrice et journaliste Judith Duportail, si on a le sentiment qu'on ne peut plus rien dire, c'est sans doute qu'il faut se taire. *Les Inrocks* ont réussi à transformer leur identité en donnant la parole à des journalistes qui, des choses à dire, en ont à foison, et qui ont apporté un *queer/feminist gaze*, comme Marie Kirschen, Alice Pfeiffer, Carole Boinet, Manon Renault...

Les personnes minorisées regardent le monde d'un autre point de vue en prouvant qu'il est complexe et qu'il n'y a pas une façon objective d'analyser un fait (bien que la vérité des faits, les chiffres et leur vérification, elles, sont objectives : c'est le récit des faits qui peut ne pas l'être). Le journalisme queer et féministe est aussi un terrain d'essai de formes d'écriture nouvelles, qui innovent et questionnent les séculaires doctrines du journalisme enseignées dans les écoles. Écrire queer, qu'on soit journaliste,

blogueur ou blogueuse, doctorant<sup>e</sup>, artiste, passe forcément par une étape de tâtonnement et d'étude de sa pratique. La théorie de la révolution romantique est tombée dans les mains de la culture hétérosexuelle dominante précisément parce que j'ai mis quatre ans à construire cette vision, qui pourtant me semble encore incomplète et non exhaustive. D'une part, parce que d'autres personnes doivent s'en emparer pour la pousser à maturation. D'autre part, parce que je suis moi-même persuadé que je ne saisirai l'essence profonde de ce que j'écris qu'à la fin de mon existence. Il n'y a aucune ligne d'arrivée dans l'écriture, sinon des vagues de pensées qui, tôt ou tard, finissent par trouver un rythme et accoucher d'une musique constante. « La forme est substance <sup>33</sup>. » Nous avons besoin de temps, de silences et de médias qui nous les laissent, qui nous protègent et qui soient notre laboratoire.

Je partage la conclusion des fondatrices de *Censored*, Clémentine et Apolline, ainsi que leur but : « Imposer moins de codes d'écriture, d'esthétiques efficaces et se poser des questions : un format journalistique, un nombre limité de caractères peut-il tuer un cri du cœur ? (oui) Jusqu'à quel point un média encore peu connu peut-il se permettre de publier des personnes, elles aussi, encore inconnues ? Jusqu'à quel point des contenus émotionnels peuvent-ils rentrer dans des cases, rubriques formatées par des siècles d'une presse masculine ? Nos pages sont-elles les terrains de jeux de ceux qui, à leur tour, nourriront l'histoire ? C'est notre ambition, oui ! »

\* \* \*

Les réseaux sociaux sont un outil important des luttes LGBTQIA+, féministes et décoloniales, étant donné que les médias traditionnels pouvant rémunérer régulièrement des journalistes ne sont pas ouverts à les embaucher. Pour des communautés précarisées et invisibles, les plateformes pouvant apporter une grande visibilité en peu de temps sont attirantes et servent, parfois, à faire bouger les mentalités. Monter un média est un acte qui dénote d'une certaine confiance en soi et d'une situation personnelle qui permet de songer à le faire. Les réseaux sont simples d'usage et, pour certains, plutôt accessibles. Acquérir de l'influence personnelle et être validés par des milliers de personnes alors qu'on ne l'a jamais été dans sa vie intime est objectivement séduisant. Percer sur les réseaux sociaux, notamment sur TikTok, est une sorte de nouvel *American Dream* selon la journaliste et activiste Léane Alestra, fondatrice du podcast *Mécréantes* et d'un compte Instagram à plusieurs dizaines de milliers de followers. Mais comme le « rêve américain », percer sur les réseaux est en grande partie une illusion qui continue de privilégier les corps et les voix qui correspondent à la norme dominante. Par ailleurs, les personnes considérées comme illégitimes dans le monde journalistique et littéraire n'ont au départ pas d'autre choix que de se démarquer par ces canaux (il en a été de même pour le podcast à ses débuts), phénomène qui renforce un certain esprit classiste à la française. Ce qui est doublement violent est de considérer les réseaux sociaux comme inférieurs aux productions universitaires mais ne laisser d'autre choix aux personnes minorisées que de passer par les réseaux pour exister. Et pourtant, même la réussite sur les réseaux ne se fait pas sans s'appuyer sur une solide base de privilèges : « Instagram confirme les personnes déjà visibles et audibles. Il prime des bonnes communicant·es et des gens que la plateforme a besoin ou envie de montrer. Ce phénomène de

verticalisation mène à créer des figures porte-paroles qui monopolisent, parfois sans le vouloir, une lutte sociale et son discours », me confiait Tal Madesta dans le cadre de l'enquête « Le militantisme et Instagram : toutes militantes... le temps d'une story ? » co-écrite avec Alice Pfeiffer et Manon Renault pour *Manifesto XXI*.

Il nous faut questionner la diffusion du *slacktivism*, autrement dit l'activisme performatif : Instagram, par sa vaste offre d'images, favorise un engagement flexible, à la carte, bien moins structuré que la lutte syndicale, image d'Épinal du militantisme. La starification d'ure seule n'est cependant pas un processus démocratique, comme nous l'avons montré plus haut. Selon Léane Alestra, les logiques de porte-parolat sont pernicieuses car, contrairement aux représentant·es des syndicats, les stars d'Instagram ne consultent pas un collectif avant de prendre la parole et ne sont pas élues pour le faire. Elles ne doivent rendre de comptes à aucune assemblée ou bureau. Alors même qu'iels oublient souvent de citer leurs sources et de faire un travail divulgatif complet, ces personnes deviennent des expertes du simple fait qu'iels ont une visibilité accrue. C'est également ainsi que la fachosphère fonctionne, en diffusant des théories confusionnistes qu'elle arrive à légitimer grâce à la visibilité de ses influenceurs et influenceuses, adoptant volontiers l'habit de savant·es autoproclamés. « En gagnant de la visibilité on gagne en crédibilité. Il y a un phénomène de sacralisation de la parole de certains », relève la fondatrice du compte anti-grossophobie Corps Cools, avec qui nous avons parfois discuté de ces passionnantes questions et qui a également témoigné dans l'enquête sur le militantisme et Instagram. « Souvent, les médias donnent la parole à des gros comptes qui ne sont pas spécialement pertinents ou bien sourcés, ni représentatifs du ressenti de toutes les personnes qu'ils voudraient incarner. »

Le militantisme trouve sur les réseaux, et particulièrement Instagram, une possibilité d'être entendu là où les médias font encore la sourde oreille. Et pourtant : on ne peut ignorer l'incroyable célébrité atteinte par certains grâce à l'activisme en ligne sans s'interroger sur ce que la renommée numérique fait aux luttes. Les réseaux sociaux, qui ont permis l'épanouissement de paroles alternatives, imposent aussi un cadre biaisé, voire toxique, où le « moi » prime sur le « nous ». Ceci étant dit, la célébrité est-elle compatible avec la défense d'une lutte collective ? Le fait d'incarner une lutte ne contribue-t-il pas à sa mort ? La visibilité sur Instagram nuirait-elle à la pluralité des représentations ? Ses dynamiques de compétition ne contribuent-elles pas à reproduire une forme d'oppression par le capital de visibilité et le validisme ?

Utiliser les outils de l'économie patriarcale pour vaincre le patriarcat est plus un contresens qu'une façon de renverser le système de l'intérieur<sup>34</sup>. Les réseaux sociaux ont contribué à l'affirmation de la quatrième vague féministe et ont significativement aidé certaines luttes. Néanmoins, la logique actuelle de monétisation et les outils de censure, le *shadowban* et, tout simplement le fonctionnement de l'algorithme font que seules certaines voix parviennent *in fine* à se faire entendre. Par ailleurs, nous méritons plus que quelques lignes sur Twitter ou Instagram pour dérouler nos théories. Il est vrai que les réseaux permettent l'émancipation de certains, mais cette seule ligne de pensée n'est plus suffisante à justifier leur usage systématique au détriment des corps intermédiaires communautaires.

---

34 Inspiré du texte d'Audre Lorde : *The Master's Tools Will Never Dismantle The Master's House* (On ne détruit pas la maison du maître avec les outils du maître).



Léane Alestra propose quelques pratiques pour essayer d'améliorer l'usage que nous faisons d'Instagram. Selon elle, l'une des premières conditions d'un usage honnête de la plateforme est de citer ses sources. Trop souvent les renvois bibliographiques font défaut sur les publications de certains comptes et cette mauvaise habitude se répand paradoxalement aussi dans le monde du journalisme, qu'il soit écrit ou podcasté. « Je cite toujours mes sources et je demande toujours avant de poster une photo. Ne pas citer ses sources, prendre des extraits de textes ou de théories qui ne nous appartiennent pas et les livrer sur Instagram, c'est un grand manque de sororité et une marque de compétitivité déloyale », estime Corps Cools. « Je pense qu'en tant que militant·es Instagram, nous devrions faire un travail de collecte des sources à fournir aux médias qui nous interrogent. Autrement, on ne va jamais avancer, on va toujours recommencer la pédagogie de zéro. »

« Il faut être là où sont les gens, et les réseaux sociaux sont une porte d'entrée pour sensibiliser un certain public, un peu comme la télévision autrefois », estime Léane. « Je pense qu'il est important par exemple que certaines associations, comme le Planning Familial, soient là pour contrer certaines violences qui se passent sur ces plateformes. Des comptes gérés en collectif font aussi leur apparition et ça montre qu'on peut faire des choses en bande sur Internet<sup>35</sup>. »

D'après Léane, un compte qui deviendrait trop puissant devrait tomber dans le domaine collectif : la visibilité et l'influence sont un capital. Un capital démesurément excédentaire dans les mains d'une seule peut devenir

---

35 Référence au compte Instagram @beurettes\_revoltees, tenu par des militantes féministes anti-orientalistes anti-néocolonialistes.

précieux si renommé, redistribué, ou délégué à des corps intermédiaires communautaires. Il ne s'agit pas d'invisibiliser des individus mais de briser les bulles de révérence célébritistes et de faire en sorte d'organiser une lutte collective plutôt que de susciter de l'adhésion autour d'un credo individuel. Léane n'a pas peur de parler d'économie et d'imaginer des processus de transactions financières queers : favoriser une économie des médias queers est une manière de s'organiser face au poids de la fachosphère et à ses immenses ressources économiques. Les militant<sup>es</sup> Instagram et les médias peuvent partager leurs ressources et leurs moyens, organiser des réseaux de diffusion de contenus, fusionner, se donner des objectifs communs. C'est ainsi que nos médias deviendront des lieux de lutte intermédiaires de plus en plus efficaces.

Quand j'essaie de répondre à la question des manières d'utiliser les réseaux sociaux tout en renforçant nos médias, j'essaie d'imaginer à quoi ressemblerait le compte Instagram de bell hooks si elle en avait eu un. Celui de Monique Wittig, d'Audre Lorde, de Judith Butler et même de Virginia Woolf. C'est un bon exercice. Que chacune y trouve ses réponses !

# Chapitre 3

## UTOPIE ET MUNICIPALITÉS RADICALES : BÂTIR LES NOUVEAUX HABITATS QUEERS ET INTERSECTIONNELS

La lutte contre les régimes autoritaires ne peut pas se faire sans un solide ancrage. Je ne crois pas qu'il faille cesser d'utiliser les réseaux virtuels, mais qu'il serait souhaitable de collectiviser leur usage et de ne pas oublier que l'organisation d'une société passe toujours par la matérialité des corps et des ressources. Ce que nous pouvons construire de manière réaliste, ce sont donc des réseaux d'entraide locale et de soin au sein de nos lieux de vie. Des collectivités organisées selon les principes des pensées queers, intersectionnelles et décoloniales qui révolutionnent notre rapport avec l'urbain et matérialisent la lutte pour une révolution de l'amour. C'est ce que j'appelle des municipalités radicales<sup>36</sup>, en m'inspirant du livre *The Care Manifesto. The Politics of Interdependence* (Manifeste du soin. La politique de l'interdépendance). À l'échelle de notre lieu de vie, ces organisations peuvent nous permettre de cultiver ce tissu de relations de proximité, les seules capables de construire empathie et collaboration

y compris entre des personnes aux identités et parcours très différents. Derrière la question de la municipalité radicale et de la reconfiguration des espaces par un prisme queer, intersectionnel et décolonial se cache celle des oppressions systémiques. La municipalité radicale n'est pas seulement la vague lutte « contre le capital » mais une organisation antiraciste, anti-classiste, *gender fluid*, féministe, intersectionnelle où toutes ces luttes cohabitent sans hiérarchie. Bien évidemment les pouvoirs en place ont tout à perdre d'une organisation municipale radicale étendue à tout le territoire national, puisqu'elle remettrait en question les injustices systémiques qui fondent sa légitimité. L'organisation communautaire queer et intersectionnelle d'un territoire n'a rien à voir avec le chauvinisme d'extrême droite, en ce que justement elle refuse la fermeture des frontières et l'exclusion de l'étrangère : elle fournit un réseau de soutien mutuel basé sur le soin et conçoit la terre comme un tout vivant et battant au même rythme cardiaque. Un bel exemple de municipalité radicale à Marseille a été l'initiative de Gufo<sup>37</sup>, qui pendant le deuxième confinement distribuait du pain fait maison à un prix raisonnable aux personnes de la communauté queer et/ou précaire de la ville, en se fichant royalement du périmètre kilométrique fixé par les autorités. La municipalité radicale, que certains ont dénommé le « nouveau municipalisme<sup>38</sup> », se base sur le principe selon lequel « les communautés solidaires sont des communautés démocratiques<sup>39</sup> ». Elle mobilise la création de richesses intracommunautaires en réaction à la surexploitation des chaînes de production capitalistes.

---

37 Entité culturelle protéiforme et anonyme prenant vie entre autres à Marseille, posant avec radicalité la question des manières de nourrir les personnes précaires queers et/ou artistes.

38 Référence aux projets municipaux de coopératives développés aux États-Unis notamment à Cleveland, via le Cleveland Model, et à Preston, via le Preston Model.

39 The Care Collective, *The Care Manifesto. The Politics of Interdependence*, Verso Books, 2020. « *Caring communities* », p. 55.

Ce modèle de structure territoriale n'est pas le fruit d'une pensée *new age* ou d'une gauche babacool déconnectée du réel. Un autre exemple vertueux de ce modèle économique et social est la Cité de l'agriculture à Marseille, un lieu qui développe une réflexion autour de nouvelles façons de faire société et de créer des structures. Toutes ses actions ont pour objectif de l'élaboration de villes plus justes et durables, au sein desquelles la justice alimentaire est centrale. C'est une forme de municipalisme qui se déploie grâce à des contacts avec des fermes urbaines marseillaises et par l'accueil d'artistes, de travailleurs et travailleuses et toute sorte d'acteurs agissant dans le territoire environnant. La Cité de l'agriculture est un lieu de municipalité radicale, contribuant à l'économie circonvoisine, valorisant les talents des personnes précarisées par l'urbanisation patriarcale. Les portes de ce lieu sont toujours ouvertes aux propositions citoyennes.

En 2017, les auteuices chercheurs et chercheuses Andreas Chatzidakis, Jamie Hakim, Jo Littler, Catherine Rottenberg et Lynne Segal se sont réunis au sein du Care Collective pour réfléchir ensemble à une structure sociale qui serait fondée sur le soin. Iels ont abordé le sujet par le prisme de la gestion des crises sanitaires à notre époque et, plus largement, par l'étude des réseaux de solidarité nés pour contrecarrer l'isolement grandissant au sein de nos sociétés. Dans leur livre, iels esquissent des alternatives bienveillantes à nos mondes impitoyables, dont les échecs économiques et sociaux ont été prouvés à maintes reprises, dès les années 1970 avec la crise pétrolière jusqu'aux subprimes en 2008 et à la pandémie de Covid-19 en 2020. Iels montrent notamment comment l'extrême droite a fait du

manque de soin, de la politique du « *I really don't care* <sup>40</sup> » un gage de bon sens et de réalisme. Alors même que ces idéologies créent l'illusion de pouvoir protéger face à une insécurité impalpable grandissante, c'est précisément le manque de soin au cœur des politiques néolibérales et d'extrême droite qui rend l'individu fragile et inquiet. Le système autoritariste et consumériste s'auto-alimente. C'est ce que les chercheurs et chercheuses dénomment les « *uncaring communities* », littéralement des communautés sans compassion, incapables de pratiquer le soin. L'individualisme de droite qui y règne ne fait qu'accroître le sens d'isolement, d'insécurité et de menace, terrain fertile du fascisme. Dans nos démocraties poltronnes, le soin est délégué aux parents jupitériens que sont les gouvernant·es. La communauté de quartier, la municipalité, le voisinage se défont face aux interfaces numériques incompréhensibles de la bureaucratie étatique. La nécessité du soin rappelle aux communautés que la sécurité ne vient pas du Léviathan étatique, mais du tissu de solidarité et d'échanges que la collectivité parvient à créer dans son territoire. La politique du soin est celle qui permet à tous les êtres vivants de bénéficier des conditions nécessaires non seulement à la survie mais à l'épanouissement de l'existence. Le soin est une capacité communautaire mais aussi individuelle à faire du bien aux autres politiquement, socialement, économiquement, matériellement, émotionnellement.

La politologue, militante et autrice Fatima Ouassak évoque dans ses ouvrages et interventions la bataille qu'elle a menée avec Front de mères, le syndicat de parents issus de quartiers populaires qu'elle a fondé en 2016

---

<sup>40</sup> Référence au t-shirt arborant le slogan « *I really don't care* » porté par Melania Trump lors d'une visite officielle à un centre d'accueil d'enfants migrant·es séparés de leurs parents.

à Bagnolet. Ce collectif avait pour but premier d'obtenir que des repas végétariens et équilibrés soient servis aux enfants dans les cantines des quartiers populaires. Fatima Ouassak constate que c'est le fait d'avoir organisé la lutte qui a déstabilisé les institutions. Au point qu'une maman qui demandait à ce que ses gosses mangent correctement à l'école était devenue une menace pour la république, qui a tout de suite sorti contre elle les armes malhonnêtes et racistes du « séparatisme islamiste » et du « danger décolonial ». Dans une interview accordée dans le septième numéro de *Censored, Réponses à la violence*, elle revenait sur son expérience de lutte locale au sein de la maison d'écologie populaire Verdragon et de Front de mères. Dans toutes ses actions, la militante et politologue s'attaque aux rouages des institutions françaises – qu'elle connaît de son expérience de consultante en politiques publiques – encore pétries de racisme. De ce constat naît sa stratégie d'organisation locale pour une justice sociale sans compromis : « l'égalité ou rien », scande-t-elle. « C'est ça qui est important : se dire qu'on peut obtenir des choses, des acquis sociaux, politiques, à partir du moment où on mène des luttes locales. Ne pas se contenter des débats nationaux hors-sol, qui en plus tournent souvent à la polémique. Je ne crois qu'aux luttes locales <sup>41</sup>. »

La ville d'Athènes est encore un exemple de floraison de lieux de solidarité citoyenne en réaction à la crise économique, comme le rappellent les auteurs et autrices de *The Care Manifesto*. Entre 2011 et 2014, les Athéniennes ont bâti plus d'une quarantaine de banques de distribution alimentaire, près d'une vingtaine de cuisines solidaires, quarante-cinq réseaux directs de distribution de biens comptabilisant plus de 5 000 tonnes de produits

---

41

Clémentine Labrosse, « Fatima Ouassak : L'égalité ou rien », *Censored*, n° 7, octobre 2022.

dispatchés. À tout cela se sont ajoutées de nombreuses initiatives d'éducation et de formation auto-gérées. En 2019, lors d'un voyage à Athènes, j'ai réalisé pourquoi tant d'amèrs queers s'y rendaient chaque année et les raisons pour lesquelles cette ville, berceau de la démocratie, est redevenue le laboratoire d'expérimentation des démocraties de demain. Le nombre de squats et de zones de résistance qui s'y déploient est significatif. Ces lieux tenus par des queers, que l'on retrouve aussi dans des villes françaises, même si certains problèmes discriminatoires subsistent, permettent un exercice plus direct de la démocratie et un plus grand ancrage dans le territoire. Dans les squats comme à l'Assemblée nationale, il est temps d'inverser les pouvoirs et de laisser la gestion de la chose publique aux queers, car à ce stade de l'Histoire, iels semblent être les seuls à en prendre vraiment soin.

Le auteurs et autrices de *The Care Manifesto* mettent aussi en exergue le rôle des librairies et des bibliothèques, considérées comme des espaces clés au sein d'une municipalité saine : « Les bibliothèques sont des lieux d'expérimentation communautaire pour le xxr<sup>e</sup> siècle, capables de proposer des activités ainsi que des ressources pour les locales et locaux <sup>42</sup>. » La bibliothèque est en effet pensée comme un endroit de mise en commun de ressources et d'accueil inclusif. Certaires copaires marseillaises m'ont fait part de leur volonté de créer une bibliothèque pour archiver tous les textes queers et féministes actuels afin que ces nouveaux savoirs soient à disposition des plus précaires, ne pouvant que rarement dépenser une vingtaine d'euros pour l'achat d'un nouveau livre. La bibliothèque est un toit sous lequel se protéger, un lieu de travail, de demande de conseil, une

---

42 *Op. cit.*, p. 52.



agora populaire, une archive et, somme toute, un lieu à soi <sup>43</sup> pour toute personne qui n'en aurait pas un.

Ce n'est pas un hasard si des artistes gouires, Bérangère Fromont et Gorge Bataille, ont illustré et écrit dans leur ouvrage *L'amour seul brisera nos cœurs* que l'amour est le seul endroit que les personnes minorisées peuvent habiter. Iels font un lien entre le sens d'appartenance généré par l'amour et la question de l'habitat. Dans des royaumes hostiles à l'amour et à celles et ceux qui le pratiquent différemment du modèle universaliste dominant, il est parfaitement naturel que des lieux de résistance surgissent afin de remettre le soin et l'inclusion au cœur de la quotidienneté. La culture queer et décoloniale est l'une des clés les plus puissantes pour repenser l'espace urbain : dans cette perspective, l'amour est une terre d'origine tout autant qu'une terre d'arrivée.

\* \* \*

La municipalité radicale découle d'une vision et, à bien des égards, nous pouvons la qualifier d'utopie, même si dans certaines régions, surtout rurales, elle est déjà en place et que de nombreuses initiatives contribuent à son existence y compris en milieu citadin. Cette vision doit être élargie par les expériences de celles et ceux qui voudront partager la leur et qui, au fur et à mesure, complèteront le tableau d'une société queer du futur. Chaque personne, à partir de son domaine propre, peut enrichir l'imaginaire autour d'une démocratie queer.

---

<sup>43</sup> Référence à *Une chambre à soi* (*A Room of One's Own*), célèbre ouvrage de Virginia Woolf, dans lequel elle affirme l'importance pour les femmes d'avoir un endroit privé où développer leur intériorité et leur pouvoir créatif. Dans sa traduction de l'ouvrage de 2016, l'autrice Marie Darrieussecq propose le titre *Un lieu à soi*, qui est selon elle une traduction plus fidèle du mot « *room* ».

Détailler nos visions est la première étape pour donner une forme à nos plans et donner la voix à tous les membres d'un réseau. L'utopie va avec la vision, qui est le point de départ et d'arrivée de toute structure qui marche. On ne saurait s'organiser sans vision. C'est ce que Starhawk affirme dans *Comment s'organiser ? Manuel pour l'action collective* : « Une vision peut et se doit d'être forte. Une vision forte élève les enjeux de notre travail et suscite un plus fort degré de passion, d'engagement et de créativité. [...] Nous avons besoin de visions fortes. [...] Sans vision forte, nous perdons espoir et nous nous enfonçons dans une spirale d'apathie et de désolation <sup>44</sup>. » Là aussi, il est impératif de sortir le mot « vision » du préjugé que la rationalité patriarcale fait peser sur lui : la vision n'est pas un objet de l'esprit vague et poreux. C'est une représentation du monde partagée par un groupe d'individus qui répond à des questions précises : comment se sent-on dans le monde qu'on imagine ? Comment est-il structuré ? Qui y vit et de quelle façon ? La droite réactionnaire a elle aussi une vision, qui est d'ailleurs exprimée de manière beaucoup plus limpide que celle de la gauche socialiste contemporaine, puisqu'elle sait répondre clairement à toutes ces questions. Bien entendu, la vision queer est en conflit avec celle de la droite. En effet, comme le rappelle Starhawk, un conflit n'est pas une opposition entre le bien et le mal mais une dispute entre deux visions du bien <sup>45</sup>. Il est alors crucial de détailler une vision : il n'est pas suffisant d'avoir pour vision de « se battre contre l'injustice ». Cela impliquerait de définir ce qu'est la justice pour nous, et donc ce qu'est le bien. Là encore, la droite dure possède une vision très solide de la justice et de l'injustice. Les militant·es d'extrême droite luttent elleux aussi contre leur vision de

---

44 Starhawk, *Comment s'organiser ? Manuel pour l'action collective*, Cambourakis, 2021. p. 51.

45 *Ibid*, p. 57.

l'injustice. Le terrain de la définition de la justice est primordial dans l'affrontement entre les théories queers féministes et le fascisme. L'enjeu ici n'est pas de se pencher sur l'organisation de chaque maillon d'une structure militante, sujet que Starhawk développe dans son ouvrage, auquel je renvoie. Il s'agit plutôt de proposer une approche constructive de l'utopie en prouvant qu'elle ne s'oppose pas au réel mais, qu'au contraire, elle le détermine.

Pour que nous puissions donner vie à des démocraties queers il est nécessaire de les imaginer. Qualifier nos rêves d'utopies politiques a été le premier moyen de nous affaiblir. L'utopie n'est pas le lieu qui n'existe pas mais celui qui n'existe pas encore. L'utopie n'est pas non plus un projet irréalisable mais la mise en forme de désirs profonds. Je tisse un lien entre le désir et l'utopie : le premier est le moteur qui pousse à regarder au-delà de ce qui existe déjà. Dans le monde méditerranéen antique, le rôle des astrologues était primordial. En lisant les étoiles, iels anticipaient l'avenir, interprétaient le présent et expliquaient le passé. Aucune bonne stratégie ne pouvait se passer des astrologues. En latin, le verbe *sideror* signifie « subir l'action des astres ». En dé-sidérant, on sortait alors de l'influence des étoiles. Le philologue italo-russe Igor Sibaldi souligne très justement qu'en italien, *desiderare* signifie littéralement aller au-delà des étoiles <sup>46</sup>. Le monde connu ne nous suffit pas. Il faut en sortir pour en trouver un autre. Il faut faire éclater les frontières. Devenir maîtresses de notre destin et donner naissance à des imaginaires inexplorés. S'emparer de nos désirs et les investir d'un sens politique fort est la meilleure façon pour visualiser

---

46 « *La tecnica dei 101 desideri di Igor Sibaldi per realizzare quello che volete* » (La technique des 101 souhaits d'Igor Sibaldi pour réaliser tout ce que vous voulez), *Il Volo del Mattino*, Radio DeeJay, 21 janvier 2016.

des mondes nouveaux et contribuer à leur réalisation. Si la société patriarcale tue le rêve, elle tue également le désir et la capacité à lui donner une autre forme que le besoin pulsionnel de consommer des choses ou des personnes. La mainmise du capitalisme sur nos désirs est sans doute l'une des armes les plus redoutables du système en place : contrôler les désirs signifie obscurcir le ciel, empêcher les citoyens de regarder les astres. Regarder au-delà des mondes connus signifie donc imaginer des utopies. Défendre aux citoyens de désirer, c'est les obliger à se contenter de ce qu'ils peuvent acquérir par la consommation, sans leur donner la possibilité d'aspirer à autre chose. Afin de nous dissuader de créer des utopies et regarder au-delà des normes, la culture de l'*entertainment* capitaliste a créé toutes sortes de dystopies flippantes et inhibantes. La dystopie est devenue un fonds de commerce pour l'industrie cinématographique et, tout en nous terrorisant, elle sert surtout à expulser la peur de l'élite patriarcale d'être grand-remplacée. C'est pour cette raison qu'après avoir erré dans les méandres des pensées apocalyptiques, je suis revenue au pouvoir de l'utopie.

L'hétéro-patriarcat réduit la pensée queer à un ensemble de désirs déviants et à des pulsions sexuelles sales. C'est pourtant grâce à la pensée « déviante » que le monde occidental repense les relations intimes. Les queers ont redonné à l'amour une possibilité d'existence dans nos sociétés désenchantées. Et encore plus que l'intimité, la lutte queer a pensé le monde comme un espace de justice et d'équité : c'est ce désir de justice que le fascisme veut endiguer, bien plus que nos simples préférences sexuelles. Le problème du fasciste n'est jamais de savoir ce que l'on fait dans la chambre à coucher. La déviance ne fait pas peur dans l'intime, elle fait peur dans

l'espace politique. La déviance fait peur quand elle réclame un changement radical de style de vie et ne se cantonne pas à parler de comment on préfère baiser. La pratique queer de l'amour inquiète lorsqu'elle commence à toucher les médias, les capitaux, les lieux publics, les rituels traditionnels... Ce qui terrifie le fasciste, c'est ce que les queers désirent pour la société et pour le monde. Ce que cela implique politiquement et culturellement de faire exploser la famille traditionnelle<sup>47</sup> ou de sortir de l'hétérosexualité<sup>48</sup>. Ces aspirations sont alors cataloguées comme des utopies, afin de paraître impossibles à atteindre. La pensée dystopique aide le néofasciste à décourager son adversaire.

Par utopie, je n'entends pas une agréable rêvasserie qui nierait l'existence d'un collapse écologique et social en cours, autrement je n'aurais pas écrit ce livre. Entre 2022 et 2023, le Centre Pompidou Metz a présenté une exposition intitulée « Les portes du possible, Art & Science-Fiction ». L'exposition se penchait sur le rôle de la science-fiction dans la construction de nos imaginaires du présent. Elle mettait en avant plus de deux-cents œuvres des années 1960 à nos jours par des artistes ayant travaillé sur la question. Parmi les plus jeunes artistes, une large place était accordée à la relève afrofuturiste. De leurs travaux émergeait la volonté nette d'en finir avec les dystopies pour construire des utopies nouvelles. « Nos modes de vie sont le résultat de choix et, en tant qu'êtres doués d'imagination, nous ne sommes pas condamnés à rester sur une voie déjà tracée. Nous pouvons changer de direction, redéfinir notre relation à l'environnement, dépasser un capitalisme sans borne, réécrire l'Histoire, etc. La force de nos imagi-

---

47 « Tal Madesta : “Et si on détruisait la famille traditionnelle ?” », *On peut plus rien dire*, Binge Audio, 12 avril 2022.

48 Juliet Drouar, *Sortir de l'hétérosexualité*, Binge Audio éditions, « Sur la table », 2021.

nations est un outil capable de réorienter nos futurs », affirmait Alexandra Müller, curatrice de l'exposition. Les mouvements afrofuturistes dansent sur les décombres de l'Occident vacillant et se projettent dans un avenir où le récit de l'Histoire changerait enfin de camp. Ces courants artistiques et culturels décoloniaux à l'avant-garde deviennent le moteur des nouveaux scénarios de science-fiction et d'utopies salvatrices. Là où bon nombre de jeunes artistes blanches se réfugient dans des univers féeriques, elfiques<sup>49</sup>, intangibles, régressant à un état infantin où l'on se sentait protégés, les afrofuturistes orientent leur regard vers l'avenir, et bâtissent avec radicalité et détermination des cartographies de mondes nouveaux. Les afrofuturistes s'approprient l'Histoire, celle dont leurs aïeules et aïeux ou leurs parents ont été privés, silencieux par le récit de l'Occident colonisateur et raciste. « L'afrofuturisme et le cyberpunk sont des mouvements de science-fiction foncièrement politiques qui font état d'un déséquilibre de la société, d'un manque, du besoin d'un autre monde. Ils portent les voix d'artistes et d'auteuices qui ne se contentent pas de l'ici et du maintenant, qui aspirent à d'autres conditions de vie. Ces mouvements incarnent la science-fiction, repère des insurgés et des minorités », ajoute la curatrice. Par leurs désirs, leurs visions et par leurs utopies, l'afrofuturisme et le cyberpunk mettent un terme au monopole blanc et patriarcal de la narration historique, conscientes que celui ou celle qui maîtrise le récit du passé maîtrisera aussi l'écriture de l'avenir<sup>50</sup>.

---

49 Apolline Bazin, « Voilà pourquoi nous rêvons d'être des elfes », *Les Inrocks*, 17 mars 2020.

50 Une idée inspirée de la maxime de George Orwell, tirée de *1984* : « Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. »

# Chapitre 4

## DE L'IMPORTANCE DU VIDE ET DU SILENCE

Alors que je menais ma réflexion autour de la révolution romantique, mon amie m'a glissé entre les mains un autre livre au titre intrigant : *Shy Radicals. The Antisystemic Politics of the Militant Introvert* (Radicaux et radicaux timides. Politique anti-système des militant·es introvert·es) de l'artiste Hamja Ahsan. Le livre est un recueil de communiqués, de témoignages et d'initiatives illustrant les demandes politiques des personnes timides. Les radicaux timides sont celles et ceux qui ne peuvent pas se déplacer dans la rue, qui ne peuvent pas côtoyer des endroits bruyants et très peuplés, qui ont une anxiété sociale, qui ne prennent jamais la parole dans un groupe, silencieux par les extravertis. Les *shy radicals* sont un mouvement d'avant-garde qui, selon le manifeste de Hamja Ahsan, a l'intention de transgresser la politique extravertie-suprémaciste et la culture de l'affirmation de soi du xxi<sup>e</sup> siècle. Le livre est une satire subtile et aiguisée qui met les théories décoloniales au service de la critique de la culture dominante et de la dénonciation de l'islamophobie grandissante. L'auteur préconise la création d'une nation pour les personnes timides, aboutissement d'une pensée dite « pan-timide » internationale, qui s'opposerait à la culture facho-capitaliste des pays blancs occidentaux. Le Nord

du monde est perçu comme le chantre de la doctrine extravertie, qui est la source de toutes les dominations : du *star system* au culte du héros, du bruit sourd de la guerre aux hommes blancs cis qui occupent tout l'espace public disponible par l'étalage de leur corps et de leurs humeurs, jusqu'à la construction de nos États, fondés sur la politique du cri et de la propagande commerciale. *Shy Radicals* est un manifeste antifasciste, anticapitaliste et décolonial magistral. En imaginant la constitution de ce nouvel État, Hamja Ahsan déclare : « Nous adoptons comme principe fondateur de nos institutions démocratiques la maxime de Lao Tseu : “Plus tu deviens silencieux, plus tu es capable d'entendre”<sup>51</sup>. » Il imagine un État où le mainstream blanc de classe moyenne n'existerait pas et où seules compteraient les cultures minorisées, où les droits civiques seraient l'apanage exclusif de celles et ceux qui n'ont pas de voix, où les termes qui établissent des hiérarchies entre les êtres humains seraient bannis : cool, nerd, loser, génie, championne, étrange, beau gosse...

L'État fasciste est phobique de l'introversion, du silence, de la solitude (qui se distingue de l'isolement) et utilise l'arrogance comme outil principal pour faire partie du *trendy club* des plus chanceuses, selon l'expression de Hamja Ahsan. Dans cet État pan-timide, toutes les mondanités bruyantes, se déroulant dans des endroits surpeuplés aux lumières trop fortes, seraient interdites. Il faut bien entendre le caractère provocateur de l'ouvrage qui, en mettant en place un jeu radical, nous permet de réaliser à quel point nos sociétés sont violentes pour celles et ceux qui ne vivent pas dans l'extraversion, dans l'affirmation de soi permanente, dans le virilisme,

---

<sup>51</sup> Hamja Ahsan, *Shy Radicals. The Antisystemic Politics of the Militant Introvert*, Book Works, 2017. Les extraits de cet ouvrage ont été traduits de l'anglais par Costanza Spina.



dans l'étalage et l'ultra-dynamisme performatif. Hamja Ahsan entend par là nous inviter à déconstruire le syndrome du FOMO (acronyme de « *fear of missing out* ») : la peur de rater quelque chose de socialement important et d'être ainsi exclue. Le FOMO est, je crois, la peur de manquer de capital social. Dans une structure sociale et affective où notre valeur se mesure aux conquêtes sentimentales et au nombre d'amis – ou de followers... – que nous avons, le capital social nous paraît central pour notre survie. Le FOMO est donc une chasse au capital social motivée par la peur que d'autres nous en privent. C'est une compétition d'ultra performance sexuelle et humaine systématiquement remportée par celles et ceux qui disposent d'un capital physique normatif supérieur. Le FOMO est l'énième hacking capitaliste de nos émotions.

Il est important que je me situe : je ne suis pas une personne introvertie et je ne suis pas neuroatypique. Je suis conscient<sup>e</sup> d'avoir un capital social significatif au sein de certaines communautés, du fait de certains de mes privilèges et du métier que j'exerce. Je suis néanmoins quelqu'une qui n'est pas très sociable, à moins d'avoir décidé de participer à un événement en particulier. Les endroits avec beaucoup de monde peuvent m'angoisser, le bruit me perturbe et les lumières blanches m'insupportent. Selon des définitions que je trouve discriminantes et nourries de culte de la performance, je serais une « démisexuelle », quelqu'une qui n'inclut dans son intimité que des personnes pour qui il y a des sentiments. Depuis près d'un an, mon corps est sorti des critères médicaux de la validité. Je ne me sens pas à l'aise dans la fête quand elle est hypersexualisée, et même si j'ai beaucoup arpenté les clubs jusqu'à mes vingt-sept ans, depuis ma vie est assez monastique. Ma maladie ne me permet plus de boire, de fumer, de mal manger, de

dormir tard. Avec sympathie, mes amis marseillais essaient de m'entraîner dans leurs teufs et parfois me traitent de « mamie » ou de « tata ». Iels disent que chez moi, c'est l'endroit de la concentration et du relax. Parfois, iels viennent s'échouer sur mon canapé le dimanche ou le lundi après des week-ends débridés. Je cuisine. Je fais des tisanes. J'écris. On écrit. On lit. Parfois on tire le tarot. Cela me fait beaucoup rire, mais cette différence de mode de vie n'a pas manqué de provoquer des discussions. Elle a comporté bien des négociations dans mes relations intimes. Je ne considère pas le fait de s'éloigner de la fête comme un désengagement politique, car la fête n'est pas le seul lieu du politiquement queer – en effet, pour les personnes minorisées, les lieux de fête sont propices à la rencontre et à l'expression du corps, qui est bien souvent vulnérable lorsqu'il est sorti de ces espaces sécurisés temporaires.

J'ai essayé de proposer le JOMO, le « *joy of missing out* », une autre façon d'être queer en revendiquant son mode de vie détaché des impératifs sociaux. De faire entendre à quel point c'est libérateur de s'en foutre complètement de tel ou tel événement où le tout Marseille sera réuni. De se suffire à soi-même et de se trouver des copains et copines pour des randonnées, pour des balades au Frioul ou au cimetière Saint-Pierre. Personne ne veut être exclue de la communauté queer parce qu'iel ne fait pas la fête. Cela ravive les souvenirs de marginalisation vécus au collège et au lycée, où nous, les *weird*, étions systématiquement écartés. Parfois, nous renoncions de nous-mêmes à la mondanité, en nous sentant non concernés par des fêtes trop hétéronormatives. La majorité des lieux queers (quand ils existent, chose qui est déjà assez rare...) sont consacrés à la fête et au bruit. Ils sont rarement pensés pour les personnes timides, pour celles avec une anxiété

sociale, pour les non valides, pour celles et ceux qui ne peuvent pas être exposés à des situations hypersexualisées, pour les grosses, pour celles et ceux qui dorment tôt, pour les parents, pour les enfants, pour les vieux et les vieilles. Nos lieux sont le reflet d'une société consumériste, extravertie, validiste obsédée par la célébrité, la visibilité et la jeunesse. Il est des lieux où je me suis senti bien, comme la Cité de l'agriculture à Marseille. Ce gigantesque appartement, détourné le temps de certaines soirées en lieu de sociabilité, dispose de canapés, d'endroits où se mettre au calme, où des personnes nécessitant de respirer ou se reposer peuvent le faire dans un large espace extérieur. Un endroit familial où on peut ne pas consommer d'alcool et où l'accueil est assuré par des personnes à qui on peut parler de ses besoins. Je sais aussi qu'existent des lieux comme la Dar Lamifa, un centre social autogéré, qui pensent leur investissement dans le quartier par de multiples moyens : à côté d'une programmation musicale punk-rock, ils proposent une cantine populaire le midi, des conférences, des événements qui invitent à réfléchir à comment faire communauté et à comment s'investir dans la ville. Des expériences qui se déroulent pendant la journée et mobilisent nos corps et nos esprits d'une autre manière.

Comme évoqué plus haut, je rêve de créer une grande bibliothèque transpédé-gouire où on puisse parler, travailler ensemble, s'entraider, avoir des espaces où pratiquer la justice intracommunautaire, des moments où on pourrait garder les enfants des autres ou leurs animaux, boire des tisanes, pratiquer le troc d'aliments et d'autres produits. Apprendre des choses les unes des autres par des ateliers de toute sorte. Qu'il y ait un espace de méditation et que des thérapeutes et des médecins puissent faire des permanences gratuites, payées par la communauté. Je décris cette simple et sans

doute banale proposition, mais chacune peut apporter la sienne. L'idée est d'en finir avec le FOMO. Le FOMO est l'injonction qui nous a fait sentir queer, au sens littéral de « personnages étranges ».

Hamja Ahsan revendique dans son essai le droit à l'espace vide et silencieux. La grande démocratie qu'il imagine protège et rend publiques toutes les zones naturelles propices à l'épanouissement des radicales et radicaux timides : des montagnes, des forêts, des cavernes, des calanques, des fleuves et des étangs. Je pense à mon ami Val, et à ses périples dans le Luberon : nous devrions permettre au plus grand nombre de faire la même chose, afin de reconnecter avec la nature et les endroits non pollués acoustiquement et visuellement. Ces territoires devraient être notre domaine immatériel et sans frontières. Nous devrions les chérir et les habiter tout autant que nos lieux de fête. Val connaît plein de chemins, de randonnées, de points d'eau dans la région et il est une référence pour la vie en plein air. Nos communautés ont tellement besoin de personnes comme Val et de leurs savoirs !

Toute ma vie j'ai été entouré de personnes qui ont subi une discrimination du fait de leur neuroatypie ou de leur introversion. J'ai assisté aux tribulations de mon cousin, qui refuse de se fondre dans le monde chaotique de la sociabilité bruyante et s'est enfermé dans sa chambre. Les *hikikomori*<sup>52</sup> devraient avoir le droit de mener la vie qu'ils entendent sans être pathologisés. Je pense à ma sœur Lidia, qui s'est battue pendant tout son parcours scolaire contre une école qui valorise les orateurs et oratrices, les

---

52 Des personnes plutôt jeunes (14-30 ans) qui décident de s'isoler de la vie sociale pendant de longues périodes, en restant chez elles et parfois exclusivement dans leur chambre. Le terme est japonais et veut littéralement dire « rester à l'écart ».

personnes éloquentes qui décrivent le monde en ignorant tout du monde intérieur. Une école machiste et validiste, qui pense que la dyslexie est un manque de volonté. De cette école autoritaire, Lidia, qui parlait peu mais parlait bien, s'est émancipée avec courage. Un jour, dans un texte on lui avait demandé de décrire la sérénité. Lidia n'avait même pas rendu une page de dissertation et avait tracé les mots suivants : « La sérénité c'est quand les enfants, jouant sur le sable, fouillent jusqu'à trouver la mer. » Je pense à ma maman, traumatisée par l'école catholique des années 1960, héritière de la dictature, qui l'a brutalisée au point où aujourd'hui encore elle peine à prendre la parole face à nous, les extravertis qu'elle aime. Je pense à mes amours, souvent des êtres taciturnes. Vos silences sont assourdissants pour les fascistes. Vos silences sont un manifeste de *queerness* qui nous ouvre des mondes et des nouvelles cartographies du ciel. Vos gestes, vos expressions, vos solitudes et vos corps marqués par les blessures de l'intolérance nous forcent à regarder, enfin, le monde à l'envers. Les fascistes gouvernent en imposant le silence mais perdent leurs moyens face à la révolte silencieuse des radicales et radicaux timides.

La révolution romantique serait dès lors une forme de résistance radicale par la douceur. Le soulèvement silencieux des timides, de celles et ceux qui ne peuvent pas se déplacer dans la rue, l'alliance entre vieillesse et jeunesse qui dépasse le stérile jeunisme de notre siècle, la place laissée par celles et ceux qui en occupent déjà beaucoup (par leur voix, leurs réseaux sociaux, leurs privilèges et dont, bien sûr, je fais partie en tant que journaliste et bourgeois blanc) à celles et ceux qui préfèrent l'isolement à la violence de la vie sociale. La révolution romantique est l'apprentissage d'un langage autre que le brouhaha des réseaux sociaux et de la compétition capitaliste.

Au début du mois de novembre 2022 le gouvernement de Giorgia Meloni a déclaré la guerre aux fêtes illégales, les raves. L'exécutif a transformé en loi le décret déjà existant contre les rassemblements festifs illégaux. L'organisation de ces événements devient ainsi un délit aux yeux de la loi, susceptible d'entraîner la réclusion et le paiement d'une amende de 10 000 euros<sup>53</sup>. Le texte introduit le délit de « rave-party » (article 633-bis du code pénal), qui punit d'une peine d'emprisonnement de trois à six ans toute personne qui organise des rassemblements musicaux sur des terrains non autorisés. Plusieurs organisations de la société civile<sup>54</sup> ont soumis un texte au Parlement italien, appelant à arrêter cette procédure, qui réprime les jeunes et leurs expressions culturelles et nuit à la démocratie. Le texte précise : « On court le risque de s'orienter vers l'objectif de criminaliser les groupes de jeunes qui exercent la liberté d'expression, d'opinion et de réunion et qui cherchent à se divertir en dehors de toute contrainte imposée par les règles du marché et de toute forme d'imposition autoritaire<sup>55</sup>. »

Sont pointés du doigt, entre autres, les risques que les fêtes clandestines deviennent de plus en plus inatteignables pour les associations de réduction des risques et de sensibilisation aux comportements bienveillants. En renforçant les peines prévues pour les organisateurs et organisatrices des

---

53 « «La fête est finie» : le gouvernement Meloni fait de la lutte contre les rave partys une priorité », *Le Figaro* / AFP, 1<sup>er</sup> novembre 2022.

54 Parmi lesquelles la Cgil, l'Arci, la LegacoopSociali, la Cnca, Antigone, A Buon Diritto, la Lila, Parsec, l'Associazione Luca Coscioni, il Forum Droghe, la Società della Ragione, la Comunità di San Benedetto al Porto di Genova et d'autres.

55 « «*Fermate il decreto anti-rave*», *stop al parlamento da 18 associazioni* » (« Arrêtez le décret anti-raves » : 18 associations mettent un stop au parlement), *Il Manifesto*, 13 décembre 2022.

fêtes clandestines, le gouvernement italien ne fait pas que de la politique spectacle : cette interprétation restrictive de la loi a une symbolique très précise. C'est une initiative qui s'insère dans la prolongation de la bataille de Fratelli d'Italia contre les « déviances juvéniles ». Ce débat avait enflammé la campagne électorale de l'été 2022. Giorgia Meloni avait associé au mot « déviance » la consommation de drogues et d'alcool, l'obésité, le phénomène *hikikomori*, les « comportements à risque »... en laissant sous-entendre, bien évidemment, les comportements *sexuels* déviants et en associant l'obésité ou l'anorexie à des « violences ». À ce moment-là de la campagne, elle avait déclaré sur les réseaux sociaux : « Nous sommes prêts à valoriser le sport et les modes de vie sains. Combien de jeunes sont victimes de déviances telles que la drogue, l'alcool, la spirale de la violence, lorsqu'ils sont laissés seuls ? L'antidote le plus puissant est le sport<sup>56</sup>. » En musclant les sanctions contre la fête, ce gouvernement attaque la libre expression de soi de celles et ceux qu'il voit comme des individus déviants, au sein d'une république se voulant ultra-normative. Alors que l'extrême droite entrave l'avènement des démocraties queers, elle emprunte le chemin sans retour de la vraie démocratie déviante.

La fête est finie en Italie. Et par la fête, j'entends la vraie fête, celle qui permet aux corps politiques d'exister, de s'exprimer, de s'empouvoier. Quand elle s'en prend aux fêtes clandestines, définies comme les rassemblements non autorisés de plus de cinquante personnes, Giorgia Meloni punit indirectement les personnes qui n'ont pas d'autres choix pour célébrer, s'amuser, se rencontrer que de créer des espaces hors-la-loi : c'est-à-dire les per-

---

56 « *Pronti a valorizzare lo sport e gli stili di vita sani* » : vidéo publiée sur Facebook par Giorgia Meloni le 21 août 2022.

sonnes queers. Derrière la loi anti-raves, il faut lire les prémisses d'une lutte arbitraire contre les fiertés LGBTQIA+ dont les célébrations festives spontanées sont désormais considérées comme des infractions graves. Bien que la loi ne s'applique pas aux manifestations, nous savons pertinemment que la fête peut être le prolongement d'un cortège militant. Qui, dans une Italie qui insuffle au code pénal un vent de répression, saura faire la différence entre les Pride et les fêtes dites clandestines ? Les célébrations mémorielles consacrées à Mussolini dans son village natal, Predappio, qui ont lieu tous les ans et réunissent des milliers de personnes, seront-elles aussi considérées comme des « rassemblements clandestins » ? Saisissez l'ironie.

Néanmoins, nous devons faire attention à ne pas surinvestir la fête de sens politique et nous devons nous interroger sur ce qu'est la fête queer, en prenant en compte les nombreuses réappropriations de nos codes. Je ne crois pas que des mecs cis hétéro qui prennent des taz dans une cave parisienne soient la définition de la subversion. Je ne crois pas non plus qu'une fête soit subversive seulement parce que les gens y sont habillés en queer ou parce qu'un homme cis hétéro a courageusement verni ses ongles... Nous devons nous interroger sur ce qu'est la subversion. J'entends par là la véritable subversion, dans un monde où la fête est aussi un terrain de consumérisme humain et d'affirmation de normes oppressantes, y compris pour les queers.

Néanmoins, la fête est et demeure un espace privilégié d'expression de la *queerness* et je n'aurais jamais pu avoir la vie que j'ai si je n'avais pas autant fait la fête. Ce n'est pas un hasard si le gouvernement italien, parmi ses premières propositions de loi, a décidé de s'en prendre aux raves.



Iels savent que ces festivités sont un terrain d'élaboration de nos désirs et de mise en action de nos utopies politiques. Il est certes urgent de sortir du paradigme étouffant de l'extraversion, mais il est des espaces d'épiphanie et de découverte que nous devons protéger avec ténacité et sans compromis. Nous devons les défendre des extrémistes de droite, des forces politiques punitives mais aussi des comportements prédateurs, héritage du capitalisme émotionnel.

Le vide, le silence, la timidité radicale ne sont pas l'opposé de la fête queer mais un autre espace de subversion possible. Élargir le champ de la définition de la *queerness* et s'approprier d'autres manières d'être queers en dehors de la nuit, en dehors de la fête, est essentiel. Nos espaces ne seront que plus queers quand ils seront pensés pour et par les radicales et radicaux timides. Giorgia Meloni inclut parmi les déviant<sup>es</sup> les fêtard<sup>s</sup>, les timides et les neuroatypiques. Elle s'en prend aux *hikikomori* solitaires comme aux teuffeurs et teuffeuses consommatrices de substances récréatives. Sa vision de la prévention des risques n'est autre qu'une odieuse toxicophobie conservatrice. La queerness ne réside pas seulement dans la fête mais aussi dans les chambres fermées des personnes qui ne souhaitent pas en sortir. Sont queers les corps « étranges » qui côtoient avec courage l'espace public mais aussi ceux que l'on ne voit jamais.

En juin 2022, j'ai publié dans *Manifesto XXI* un article titré « Les queers ont un problème avec le capital beauté, il est temps d'en parler ». J'y amorçais une réflexion sur la manière dont le capital normatif de chacune crée des dynamiques d'oppression dans les sphères queers liées notamment à la séduction. J'y développais l'idée de créer des espaces queers non sexua-

lisés, voués à d'autres activités, où le désir sexuel ne soit pas omniprésent. Dans un commentaire Instagram, un homme cis blanc, professeur dans une université parisienne très prestigieuse et travaillant pour un média queer, m'a attaqué avec véhémence en affirmant que cette idée était d'une grande niaiserie et que la *queerness* est une invasion brutale de l'espace public. En dehors du fait que son commentaire fut la seule vraie « invasion brutale de l'espace public », je ne pense pas que tous les queers puissent déferler dans les rues, dans les clubs, dans des endroits publics, même si, pour qui le peut, il est important de continuer d'être *Loud & Proud*<sup>57</sup>. Les luttes anti-validisme et anti-psychophobie portent en elles le cœur même de l'antifascisme et sont la première et la plus puissante forme de contestation du culte de la performance et du corps virilement en bonne santé.

Giorgia Meloni veut « combattre la déviance et élever de nouvelles générations d'Italiens sains et déterminés ». Derrière un discours anti-substances qui se déguise en éloge du sport, ce qui doit nous effrayer est la résurgence de ce mot, « déviant<sup>e</sup> », prononcé par les mêmes bouches qui proclament la lutte à ladite « idéologie du genre » et fantasment l'existence du « Lobby LGBT ». Nous ne devons jamais oublier, quand les leaders extrémistes prononcent le mot « déviant<sup>e</sup> », les discours attiseurs de violence qu'ils ont tenu avant d'être élus et être, de ce fait, devenues fréquentables. Avant d'être institutionnalisés, ces politicien<sup>ne</sup>s ont dévoilé leur vrai visage et ont montré à quelle base électorale iels s'adressent.

Je ne veux pas faire partie de la jeunesse italienne « saine et déterminée » forgée par l'extrême droite. Je fais partie de la jeunesse queer européenne

---

57

Du nom d'un festival queer parisien.

« saine et déterminée » forgée par le club, les Pride et les pratiques de soin silencieux et radical.

« Transféministe multidimensionnelle, primitive, futuriste, non-binaire, aérodynamique, liquide, pansexuelle, passé, futur, passé, futur, présent, présent... Ah, transféministe. Diva, multiforme, multidimensionnelle, transversale, déguisée en vent, amusé, changeant de forme, douce, sexuelle, sexuelle... Ah, transféministe<sup>58</sup>. » Que ce poème de MÿSS KETA et Silvia Calderoni devienne la devise de notre future république italienne déviante, saine et déterminée.

\* \* \*

Quand nous étions enfants, mes nombreux cousins, cousines, sœurs et moi aimions nous allonger en silence la nuit tombée sur la grande terrasse de la maison de mamie Maria. Les journées dans ce lieu coupé de la ville, perché sur une falaise de grès et d'argile, étaient remplies de nos bruits, de nos cris de joie et de douleur lorsque nous tombions d'un muret ou d'un arbre. Malgré sa nature intrinsèquement silencieuse, le jardin se remplissait l'été de voix confuses et pétillantes. Le soir, ce n'était pas la fatigue qui nous rendait calmes mais l'imposante force tellurique de la nature environnante. La terre nous appelait au silence et elle y parvenait sans efforts, comme si elle posait son immense main bienveillante sur nous. Elle semblait nous demander d'écouter le battement de son grand cœur. Plongés dans le noir, nous devinions la silhouette gigantesque du volcan à l'horizon, ornée parfois d'un panache de feu. Lorsque l'Étna éruptait, nous entendions ses rugissements de l'autre côté du golfe. Ils nous ber-

çaient dans le sommeil, comme un ronronnement plein de vie. Nous entendions le mugissement de la mer, d'un bleu vigoureux et profond durant le jour, et d'un noir dense et redoutable la nuit. Sur l'eau sombre flottaient les lampes de pêche vertes, comme des feux follets. Le vent soufflait sur le promontoire, et nous nous amusions à deviner avec la rose des vents duquel il s'agissait. Nous nous concentrons et nous disions tout bas ses multiples noms : *grecale, levante, scirocco*... ces vents-là nous venaient de Grèce, d'Asie, d'Afrique. L'Afrique, si proche, tellement proche que les grains de sable saharien se mélangeaient aux cendres de l'Etna. C'était comme une poussière magique. *Tramontana, mistral*... ceux-là nous venaient du continent. Ils venaient de l'Italie, qui semblait bien plus lointaine que le Maghreb. De tout temps, nos lieux ont été une porte pour le ou la voyageuse. La porte de l'Europe pour celui qui vient du Sud, la porte de l'Afrique pour celle qui vient du Nord. De ce perpétuel passage de civilisations, nous gardons nos gènes bâtards. Des bâtards arabes, grecques, carthaginoïses, italiennes, hispaniques, normands.

Par-dessus tout, ce que nous aimions faire allongés sur la terrasse c'était contempler les étoiles. Elles montaient lentement et nous regardions la voûte céleste tourner. Lorsque le ciel était au grand complet, nous commençons à invoquer leurs noms, comme ceux d'amantes fascinantes. Comme si nous rencontrions chaque soir de nouveaux dieux et déesses. Cassiopée, Orion, Ophiuchus, Vega, Deneb, Altaïr, Antarès, le Dragon, le Serpent, Pégase... l'astrolabe et le télescope de grand-père Vito étaient pour nous des objets de vénération. Parfois Mars transitait sur nos têtes et pendant tout un été, nous l'explorions épatés. Il était rouge et sanguin comme les gigantesques oranges qui poussent dans nos jardins.

À l'aube, il arrivait que lorsque le Soleil émergeait à l'est, Vénus, comme un diamant immense, se couchait au même endroit. On l'appelait l'Étoile du matin. Lors de ces soirées, mamie Maria se posait avec nous dans le noir et commençait, sans préambule, à raconter des histoires. Tantôt des histoires de la guerre, du débarquement et des bombes sur la ville de Catane. Tantôt des mythes venus de partout, parmi lesquels l'Odyssée avait une place d'honneur. Parfois, c'était des fables siciliennes, comme celle de Colapesce, le garçon qui, pour sauver l'île qui s'enfonçait dans les flots à cause d'une épouvantable éruption, plongea à jamais dans la Méditerranée pour la soutenir de ses propres bras. Ulysse, Polyphème, Charybde, Scylla, les sirènes, Éole, Héphaïstos, Shéhérazade, le berger Aci, le Soleil, roi de l'île, et l'Etna, notre mère à tous, peuplaient ces soirées saccadées de silences. Ce que ma grand-mère faisait, c'était perpétuer la généalogie millénaire de nos savoirs. Elle nous les transmettait. C'était son héritage. Elle avait créé un lieu, qu'elle appela bien des années plus tard « la Maison de toutes les Maisons, l'endroit du cœur et de l'âme », pour nous transmettre sa vie entière, celle de ses aïeux et aïeules et pour l'archiver en nous.

Mais pour que le mystère de la transmission advienne, il fallait un lieu de nature florissante, où les quatre éléments étaient réunis, de la terre à l'eau, de l'air au feu. Un temple de silence, de méditation, de prière, rustre et spartiate, loin des mondanités bourgeoises de la ville. Mon oncle Marco, l'ermite, y a cultivé un jardin pendant des années et y a pratiqué le yoga. Ses chorégraphies furent mon premier contact avec cette discipline magique. Un jour il m'a dit qu'il prenait soin du jardin comme les Arabes avaient pris soin de notre terre, qui était pour elles et eux l'incarnation du jardin d'Allah. Iels y ont apporté leurs techniques d'agriculture, toujours

utilisées depuis des siècles. Ma mère, avec son énorme chapeau de paille, scrutait la mer à longueur de journée et passait le plus clair de son temps aux pieds de la falaise, perchée sur le rocher où jadis se trouvait le petit port des Sarrasins. Mon arrière-grand-mère Iana bâtit dans le village une église, engouffrée dans une grotte en pierre de volcan. Mes sœurs et moi, nous avons érigé un autel sur la tombe du pirate. Ce lieu qui n'appartient à personne mais appartenait à tout le monde, n'était autre qu'une immense archive de nos existences et le berceau où nous avons appris le contact avec le divin, ainsi que la vie dans la communauté.

Dans la maison, j'ai commencé à désirer et à comprendre le sentiment de l'amour. Au début, il était abstrait et baigné de beauté et d'équilibre. Ensuite il était épuisant et triste, et la nature m'en délivrait avec bonheur. Les dernières années, il était incertain. Mon désir était de me réveiller le matin chaque jour et de ressentir la plénitude que j'éprouvais en nageant dans la mer, ma mer. La chaleur intense de cette terre insolente réveillait toutes les fantaisies de l'enfance et de l'adolescence. Internet n'a jamais mis pied dans notre maison. Nous ne pouvions que rêver, désirer et se frotter aux choses qui nous entouraient. Les nuits du mois d'août, alors que les étoiles filantes traversaient notre orbite, j'exprimais toujours le même vœu : « Je veux te trouver mon Amour, je veux que ce soit beau et que nos cœurs soient remplis d'harmonie ». Je donnais peut-être rendez-vous à un être déjà rencontré dans une vie antérieure. Une chose est certaine : c'est pendant ces nuits étoilées que j'ai eu la réalisation enivrante d'être gouire.

Nous méritons des endroits de nature grandiose. Nous méritons d'avoir des sièges de savoir et de protection de nos récits. Nous avons besoin de

gardier·es bienveillant·es de nos cultures, qui depuis Sappho ne se transmettent qu'oralement, dans l'*underground*, ou se perdent quand une génération de queers est exterminée par une épidémie. La transmission nécessite des archives. Avant les lieux de fête, nous devons construire des archives queers partout, parce que demain nos existences seront peut-être incertaines, comme celles de nos adelphe·s qui vivent dans des pays qui criminalisent leur identité « déviante ». Lorsque certains organisateurs et organisatrices de soirées parisiennes débarquent à Marseille avec leur argent et leurs moyens, la communauté devrait leur proposer d'investir dans des lieux d'archive au lieu d'importer leurs concepts de fête. Que l'argent de la fête serve à la création et au soutien des archives. J'espère que les projets de bibliothèque queer proposés par certains acteurs et actrices de la communauté marseillaise verront le jour. Je serai là pour soutenir ces initiatives qui sont fondamentales pour assurer notre avenir.

J'ai eu l'immense chance de bénéficier d'un lieu comme la maison de ma grand-mère. Mais chacun peut trouver ses lieux mémoriels où contempler les étoiles. Qu'ils soient au Québec, en Algérie, en Grèce, dans les campagnes espagnoles ou en Bretagne, dans la Creuse, dans le Luberon... au Frioul, sur la Plaine. Nous avons besoin de lieux pour transmettre, pour lire, pour archiver et nous asseoir au coin du feu, une fois la fête terminée, pour savourer ensemble le vide et le silence. Des lieux où désirer des nouveaux ciels, où transmuier nos aspirations en projets de vivre ensemble. Nos économies circulaires pourraient permettre la pérennité de lieux comme Mémoire des sexualités, le fonds documentaire LGBTQIA+ de Marseille. Dans les appartements les plus spacieux, nous pourrions stocker des livres et des œuvres, en ouvrant nos portes à celles et ceux qui voudraient les consulter.

C'est notamment l'intention de Giselle's Books, la librairie-appartement qui archive des livres d'artistes à Marseille. Nos maisons pourraient être comme des ports, toujours prêtes à accueillir d'autres voyageurs et voyageuses. Nous pourrions faire de la nuit le temps des radicales et radicaux timides :

« La vie nocturne rendra hommage à la nature contemplative et sacrée du noir, entendu comme un voyage de l'âme, un temps de repos et de réflexion<sup>59</sup>. »



# Chapitre 5

## JUSTICE : TRANSMUER NOS CŒURS

Pendant ces dix années de militantisme j'ai fait le constat de la méfiance des personnes queers, femmes et racisées à l'égard de la justice. Celle-ci me semble pourtant l'un des principaux outils de combat contre le fascisme et les systèmes oppressifs. Nous ne pouvons pas mener à bien une lutte sans savoir à quelle justice nous aspirons. Nous ne pouvons pas laisser la justice et son administration dans les mains de qui nous opprime. Nous devons nous réapproprier la justice, comme nous nous réapproprions l'espace urbain, la nature, les réseaux sociaux, les médias. Alors que l'extrême droite parle de justice à tout bout de champ en affichant sa volonté de répression et de punition, les militantismes queers ont besoin de clarifier leur vision de la justice.

Partons d'un simple état des lieux : une personne précaire, queer ou racisée ne peut en toute conscience se fier à un organe institutionnel, la justice, perçu – à raison – comme homophobe, misogyne et raciste. Selon l'Ipsos, en 2021, 44 % des policières avaient l'intention de voter pour l'extrême droite aux élections présidentielles, 24 % optaient pour la frange la plus conservatrice des Républicains et le reste préférerait Macron. Ce ne

sont certes que des sondages et il y a des exceptions<sup>60</sup>. Néanmoins, en 2022, 69 % des Français estimaient, malgré la violence de la police, que le bilan sécuritaire du gouvernement Macron était « insuffisant »<sup>61</sup>. D'ailleurs, 47 % de nos compatriotes seraient favorables à la réinstauration de la peine de mort<sup>62</sup>. Le ministre de l'Intérieur d'Emmanuel Macron, Gérald Darmanin (qui, piqûre de rappel, est accusé de viol mais toujours en poste), estimait en 2021 que Marine Le Pen, candidate d'extrême droite, était trop molle en matière de sécurité et de justice, particulièrement dans la lutte contre « l'islamisme radical ».

En tant que queers et personnes féministes, portant des combats décoloniaux et intersectionnels, nous sommes confrontés à l'enjeu de la justice, à sa définition et à son moyen d'application. Posons-nous quelques simples questions : *À qui profite la justice ? Et, par conséquent, à qui profite la prison ? Est-ce que tout le monde est égal face à la loi ? Est-il possible que certaines discriminations systémiques pénalisent toujours les mêmes individus ? Comment peut-on gagner à un jeu dont la règle principale est de nous faire perdre ? Quelle intention et quel objectif attribuer à la justice dans une perspective de révolution romantique ?*

---

60 Un exemple parmi tant d'autres : le policier Jean-Marc Cantais, qui en novembre 2022 se déclarait dans une interview pour *France 3* écéuré par les dysfonctionnements de la police, l'omerta de l'institution, le harcèlement et les violences en son sein. Cet ancien CRS, avec cinq autres collègues, a participé à visage découvert au livre *Police. La loi de l'omerta*, paru au Cherche-Midi en 2022.

61 « Vous avez la parole » avec Gérald Darmanin et Marine Le Pen, *France 2*, 11 février 2021. Débat sur le « projet de loi confortant le respect des principes de la République », qui deviendra la loi contre le séparatisme du 24 août 2021.

62 Léa Guedj, « 40 ans de l'abolition : comment a évolué l'opinion sur la peine de mort en France », *France Inter*, 10 octobre 2021.

Sortir du système pénal est une perspective intersectionnelle totale, qui intéresse les queers, les femmes, les personnes racisées et/ou précaires. La penseuse féministe anti-carcérale Gwenola Ricordeau, dans son essai magistral *Pour elles toutes. Femmes contre la prison*, rappelle que la pénalisation des personnes issues de minorités est systémique et que les femmes, tout comme les personnes minorisées, n'ont rien à attendre du système pénal. Gwenola Ricordeau est sociologue et professeure associée en justice criminelle à la California State University à Chico. À travers ses ouvrages, elle s'intéresse d'abord à la condition des proches des personnes incarcérées, au genre et à la sexualité en prison. Puis, dans ses travaux plus récents, elle affirme son militantisme pour l'abolition des prisons et la sortie du système pénal. Comme elle le démontre, si les lois ne sont pas faites pour toutes, que l'État ne protège pas les communautés minorisées et, au lieu de cela, refuse de voir qu'elles existent voire déclenche une lutte arbitraire contre le communautarisme, il arrive que ces mêmes communautés soient contraintes à enfreindre la loi pour survivre. La sociologue prône alors une sortie du système pénal et une structuration de la justice basée sur la responsabilisation des individus et des communautés, qui devraient, selon sa perspective, cesser de déléguer la justice aux forces oppressives étatiques.

« L'abolitionnisme ne se désintéresse pas des torts commis. Il dit simplement que la prise en charge par la criminalisation de certaines personnes n'est pas une bonne solution car elle ne met pas fin au système qui crée ces torts », me confiait-elle lors de notre entretien autour de son ouvrage<sup>63</sup>.

---

63 Costanza Spina, « Gwenola Ricordeau : "Mon abolitionnisme se situe dans un mouvement révolutionnaire" », *Manifesto XXI*, 15 février 2022.

L'abolitionnisme pénal démontre que les premières à subir les conséquences de l'emprisonnement d'ure proche sont les femmes. Ce sont les femmes qui, de l'extérieur, prennent soin des hommes en prison, ce sont les femmes qui se retrouvent à gérer les enfants, l'argent, la maison, ce sont les femmes encore et encore qui doivent assurer la charge mentale et développer le travail de soin autour des détenues...

« Lorsqu'on appelle à la reconnaissance d'un crime, on fait recours à la "fonction de dénonciation". Elle consiste à dire sur la place publique que tel acte doit être dénoncé et considéré comme étant grave. On peut néanmoins imaginer que la dénonciation des préjudices puisse se faire en dehors du droit et du système pénal », explique Gwenola Ricordeau. La justice deviendrait alors une compétence individuelle que chacune, au sein d'une communauté saine, devrait pratiquer. Cette approche s'inspire des besoins fondamentaux des victimes énoncés par l'autrice anti-carcérale Ruth Morris : le besoin d'obtenir des réponses, la reconnaissance du préjudice subi, le besoin de sécurité, le besoin de réparation, le besoin de donner du sens<sup>64</sup>.

Le besoin de vengeance et de punition ne figurent nulle part et ce pour une simple et bonne raison : la vengeance n'aide pas les victimes ou les parties civiles à se rétablir. Elle déchire le tissu social et entraîne une suite de violences tellement graves qu'elles finissent par dépasser la violence initiale. La justice selon l'idéologie d'extrême droite puise ses sources dans la loi du talion – écrite en 1730 avant notre ère dans le code baylonien d'Hamurabi – qui prévoit qu'à une faute correspond une sanction tout aussi

---

64 Gwenola Ricordeau, *Crimes & Peines. Penser l'abolitionnisme pénal*, éditions Grevis, 2021.

grave voire plus grave. Selon les idéologies de droite ultra-pénitentiaires, la punition, la peur, la rage, la pornographie judiciaire et le maintien de l'ordre par l'autorité seraient les besoins des victimes. En 2022, le garde des sceaux Éric Dupond-Moretti se targuait d'avoir obtenu une augmentation du budget de la justice. J'ai alors demandé à Gwenola Ricordeau ce qu'elle proposait de faire de tout cet argent alloué au système pénal : « Je vais vous répondre très sérieusement : je pense que cet argent, le seul moyen de l'utiliser, ce serait d'acheter des tractopelles pour détruire toutes les prisons. »

En France, le Code de procédure pénale reconnaît l'existence de la justice restaurative, une forme de justice qui consiste à faire en sorte que celui ou celle qui a commis une infraction ou un crime puisse participer activement à la reconstruction personnelle de la victime ou des parties civiles. La justice restaurative est encadrée par la convention d'Istanbul, le protocole européen de lutte contre les violences faites aux femmes. Bien que je respecte le travail de la justice restaurative en France, celle-ci demeure une justice étatique, qui ne s'exerce pas en communauté. Elle est donc très inspirante mais elle n'est pas non plus la réponse aux manières d'administrer la justice au sein d'une *caring community*. Gwenola Ricordeau la définit comme « le supplément d'âme de la justice de l'État » et, si l'on aspire à une justice queer qui se passe de tout organe institutionnel oppressif, on ne peut qu'être d'accord avec cette affirmation. Notre but est bien plus de cesser de déléguer nos conflits aux grandes instances et de nous responsabiliser dans la pratique de la justice.

\* \* \*

En réaction au système pénal, en France, certaines communautés queers se sont essayées à la justice transformative<sup>65</sup>, une forme de justice intra-communautaire dispensée par des membres formés de la communauté – des thérapeutes, des médiateurs et médiatrices, des facilitateurs et facilitatrices, et toute personne en mesure de gérer un conflit et ses conséquences. Ces formes de justice ont trois buts simples : éviter qu’une infraction détermine le déchirement du tissu communautaire, transformer les conflits – non pas les agressions – en des moments prolifiques de changement et d’ouverture, ne pas recourir aux forces étatiques qui oppriment les membres de la communauté. Sous l’impulsion de certains collectifs, certaines communautés queers ont pu avoir accès à des pratiques de justice transformative ces dernières années. Celle-ci était pratiquée en dehors d’organes institutionnels et s’appuyait sur un fonctionnement de prix libre. Bien que cette expérimentation ait été d’une grande aide et qu’elle ait eu le mérite d’introduire le sujet au sein de nos communautés, je ne crois pas non plus que ce fonctionnement puisse être adopté dans toutes nos municipalités. Premièrement, chaque communauté queer doit se responsabiliser sans déléguer à une association tierce la résolution de ses conflits. La responsabilisation est la clé de la résistance face aux pénétrations étatiques de nos vies et de nos espaces. Prétendre que des collectifs bénévoles puissent résoudre à eux seuls nos injustices est un leurre : comment rémunérer dans ce cas les personnes médiatrices qui cumulent une charge de travail considérable sur tout le territoire national ? Le prix libre ne suffit pas. Est-il éthique de payer pour avoir accès à la justice ? Non, et c’est d’ailleurs la raison pour laquelle le système pénal étatique est dysfonctionnel. La communauté pourrait alors gérer sa justice de façon autonome et

---

65 Voir le lexique.

chacure devrait à la fois faire acte de responsabilisation face à ses comportements et être en mesure d'aider les autres à résoudre les conflits. Une communauté qui n'a pas réfléchi à ses formes de réparation et de justice est une communauté vouée à se déchirer et à disparaître.

La justice transformative a de quoi nous inspirer, mais je suis convaincue que chaque groupe d'individus doit trouver ses propres outils qui correspondent à son vécu, tout en restant dans un esprit transformateur. Tout dogme imposé par une théorie surplombante conduira à une mainmise de la justice par les dominants. Nous pouvons choisir d'avoir confiance, malgré les différences entre nos communautés, et de laisser la justice surgir de nos cœurs plutôt que de nos codes de lois et nos essais politiques. L'une des raisons qui me poussent à envisager la justice comme une pratique malléable et à prendre mes distances d'une justice transformative codifiée est l'origine culturelle de ces pratiques. Elles naissent en effet au sein de communautés primo-natives de plusieurs zones géographiques du monde et au sein des mouvements afrodescendants étasuniens pour les droits civiques. Le fait que des personnes blanches et d'origine européenne, bien que minorisées, s'en accaparent, est dérangeant. Ce n'est pas uniquement une question éthique, mais aussi d'héritage culturel et spirituel. Tant que nous ne développerons pas des communautés spirituellement évoluées et tournées vers le soin, organisées et fonctionnelles, nous demeurerons des individus atomisés influencés par la culture blanche et colonisatrice qui coule dans nos veines (je ne m'adresse ici qu'à certains lecteurs et lectrices, vous l'aurez compris). Il n'est pas possible d'appliquer la justice transformative sans avoir bâti des communautés qui font de l'amour leur moyen d'action. Nous demeurerions dans une justice de façade, administrée à coups de

communication non violente, un outil des plus pernicieux qui permet de déguiser les abus derrière un langage « pur » déconnecté d'un cœur tout aussi chaste. Combien de fois au lieu d'une justice intracommunautaire ai-je vu se mettre en place un *show* de pureté militante<sup>66</sup> où chacun silenciait l'autre avec politesse sans nullement se remettre en question.

La communication non violente est l'un des outils de la justice restaurative et transformative. Je suis persuadé que son usage provoque bien des dégâts quand il est détenu par des blancs, cis, franco-français. La communication non violente (CNV pour les intimes) est inspirée du travail du psychologue Marshall Rosenberg, lui-même nourri de la pensée décoloniale non violente prônée par des personnes comme Mahatma Gandhi. La CNV, telle qu'elle est pratiquée en Occident dans le cadre des techniques simplifiées de justice transformative, met l'accent sur la réparation du lien plutôt que sur l'établissement des faits qui ont conduit aux violences et à leur solution : en CNV, pas de coupables, pas de victimes. L'individu s'estimant lésé est responsable des émotions qu'il éprouve, symptomatiques de ses besoins. La personne qui lui porte atteinte, elle, n'est que le déclencheur de ses émotions négatives mais elle n'est pas responsable de ce que l'individu en fait ensuite. La CNV voudrait être une façon alternative de régler nos conflits et d'administrer la justice, pour qu'on sorte de la dynamique punitive. Le problème, selon mon analyse, est qu'elle est sortie de son contexte culturel, tout comme la justice transformative. Quand les philosophies orientales tombent dans les mains occidentales, on crée quelque chose d'au moins aussi violent que la justice étatique : l'appropriation culturelle menant tout droit au développement personnel indi-

---

66 Voir le lexique.



vidualiste et dé-responsabilisant. S'il est important de sortir de la binarité « victime » et « bourreau », je crois que les tentatives de justice intracommunautaires non accompagnées d'une responsabilisation de groupe ont parfois décomplexé les comportements sexuellement violents, harcelants et hypersexualisants de celles et ceux qui disposent d'un capital normatif et sexuel supérieur – blanchité, minceur, androgynie, validité, respect de la mode vestimentaire queer. Les mauvaises applications de la CNV créent des violences graves et la silenciation des personnes qui n'auraient pas les codes pour la maîtriser. Ce que je veux souligner, c'est que nous devons trouver nos propres formes de justices, bien qu'elles restent toujours imparfaites, dans chaque communauté et dans chaque territoire. Nous ne pouvons en aucun cas tenter de reproduire les principes de spiritualités orientales sans avoir d'abord créé nos propres fondements spirituels et éthiques, capables de transformer réellement nos âmes. Nous devons cesser de penser la justice comme quelque chose qui se délègue et la voir comme une pratique et un savoir qui se cultivent. Sans comprendre avec le cœur les préceptes spirituels auxquels la justice transformative se réfère, nous ne produirons que dérésponsabilisation et victimisation.

\* \* \*

J'ai commencé à m'intéresser à la justice en même temps que je m'intéressais aux pensées queers et intersectionnelles autour de l'amour. Amour et justice me semblent profondément liés, puisque si on résume les cinq besoins des victimes énoncés par Ruth Morris, ils correspondent tous à une nécessité de restaurer l'amour. Amour de soi, amour de qui n'est plus là, peut-être le pardon pour qui a commis l'irréparable. Seule une force telle que l'amour, dans la plus mystique de ses significations, peut permettre

de recréer suite à l'anéantissement. De recommencer après l'apocalypse. Je crois que la justice est un chemin contre-intuitif de l'âme. C'est peut-être pour cela qu'elle m'attire intellectuellement au plus haut point. Alors que tout semble logique, blanc et noir, une suite d'actions et de réactions, soudainement on découvre que le secret de la balance ne réside pas dans le poids de ses deux plateaux mais dans son axe central : l'équilibre. La justice opère dans les nuances, dans les subtilités, dans la complexité qu'on y apporte et dans la créativité des solutions. La justice qui a l'amour comme objectif ne mesure pas la pureté de nos cœurs, mais notre capacité à les transmuter.

Là où la douleur nous pousse à désirer le pire, là où elle nous leurre avec des promesses de vengeance, l'amour a la capacité de l'apaiser, en nous conduisant sur des routes plus paisibles. Je crois qu'un système de justice ne devrait jamais être fondé sur la souffrance mais sur la délivrance de celle-ci. Or il me semble que notre système pénal est, au moins en partie, bâti sur une sanctification de la douleur, qui devient le prisme à travers lequel la justice est faite. Pour autant, les injustices commises par les intouchables – les mâles riches, célèbres, blancs – ne sont que rarement punies. Je crois que la justice devrait être fondée sur la blessure et sa guérison. Le féminisme n'est pas une pensée intrinsèquement anti-carcérale. Les injustices infligées par le patriarcat sont innombrables, millénaires, quotidiennes. Comment ne pas désirer que les hommes cis qui commettent encore des atrocités soient punis sévèrement ? Comment ne pas développer des pensées violentes envers ces êtres qui ont le monopole de la violence elle-même ? Je crois que ces pensées rageuses sont saines et humaines. Cependant, je ne pense pas qu'elles doivent être le fondement d'un système

de justice. Elles peuvent être une inspiration artistique, une rage transformée en action politique, une colère exprimée dans un cabinet de thérapeute. Mais les démocraties queers de demain ne devraient pas se fonder sur la vengeance, ni même sur la vengeance du patriarcat. En finir avec l'injustice ne signifie pas prendre le pouvoir en lieu et place de qui l'a déjà et l'administrer de la même façon, mais changer de système. Voilà pourquoi le féminisme de droite maintient l'ordre établi et toutes ses injustices.

De la même façon, dans les communautés queers, nous devons abandonner nos réflexes pénitentiaires, héritage d'un patriarcat intégré. Lorsque nous pratiquons la délation sur les réseaux sociaux, lorsque nous tombons dans la pureté militante bigote, lorsque nous excluons quelqu'un sans lui donner un droit de réponse ou pratiquons la culture de l'effacement (celle qu'en anglais on appelle la *cancel culture*), nous infligeons à nos adhérents les mêmes pratiques que nous réservons aux hommes blancs cis qui, eux, bénéficient souvent d'une immunité face à la justice. La pureté militante est ce que Kai Cheng Thom définit comme un étalage de la vertu idéologique entre activistes politiques. Une façon de « performer » le militantisme en imposant le respect le plus strict de certains codes langagiers, comportementaux et philosophiques au sein de la communauté, excluant celles et ceux qui ne suivent pas ces codes. Le risque de la pureté militante est de confondre injustice et rancœur personnelle, infraction et maladresse, dénonciation et assouvissement de vengeance individuelle. Dans ces espaces dépourvus de soin qui confondent *safeness* et sécurité policière, l'amour ne peut pas proliférer et au contraire les injustices se perpétuent car le langage vide et dogmatique de la pureté militante le permet (exactement comme au sein de la foi catholique, où les

pires horreurs sont tolérées parce que dites avec une maîtrise parfaite du langage de « l'amour »).

Dans une communauté saine, nous pouvons dialoguer et nous n'avons pas besoin de recourir à la chasse aux sorcières. Je crois profondément au rôle des entourages et des proches, les seuls qui peuvent aider à négocier et à responsabiliser un individu qui fait du mal à l'intérieur de la communauté. Lorsque les proches cautionnent les agissements toxiques de leurs amis, iels contribuent à silencier les victimes de violence en créant des réseaux d'omerta et de loyauté toxique<sup>67</sup>. Lorsque quelqu'une demande l'aide des amis d'une personne dont elle estime avoir reçu des violences, l'entourage, s'il est sain et intègre, l'écoute et facilite la médiation.

L'expression de la parole des victimes de violences sexistes et sexuelles depuis *#MeToo* a été cruciale. Cette pratique, adaptée aux communautés queers, a eu le mérite de mettre en évidence que les violences existent aussi dans nos sphères. Une enquête publiée en septembre 2020 dans *VICE*<sup>68</sup> pointait du doigt les violences présentes dans les communautés gays, alors que la même année je publiais dans *Manifesto XXI* un travail sur les violences entre lesbiennes et personnes queers. Face à ces constats dramatiques, nos communautés ont eu tendance à réagir avec une radicalité qui n'arrive pas pour autant à soigner les individus ni à éviter que les injustices continuent : l'explosion d'une forme de pureté militante persécutrice a mis à risque l'identification des vraies violences en créant une confusion entre agression et conflit. Si tout devient agression, comment prendre en charge

---

67

Sarah Schulman, *Le conflit n'est pas une agression*, éditions B42, 2021.

68

Matthieu Foucher, « À la recherche du #MeToo gay », *VICE*, 23 septembre 2020.

les vraies situations d'abus ? Si nous ne hiérarchisons pas les violences, comment développer une responsabilité personnelle dans la résolution des conflits ? La pureté militante est une posture qui n'accepte ni différences ni contradictions et nous fait tomber dans ce que Sarah Schulman définit comme une « homologation » néfaste des luttes. C'est aussi ce que certains appelleraient le « wokisme », en faisant la joie de nos adversaires politiques. La pureté militante a déplacé l'attention de la prise en charge des violences au maintien de l'ordre intracommunautaire, reproduisant ainsi le fonctionnement d'un État de surveillance et de contrôle au sein des communautés, cher à la plupart des droites. Cette vision de la justice intracommunautaire ne me semble en rien différente de la justice pénale. Elle est punitive et contrôlante, elle perd donc toute la beauté d'une justice contre-intuitive capable de transformer nos âmes et nos espaces.

*Comment alors amorcer une théorie queer de la justice, originale et adaptée à notre contexte historique ?*

Sans surprise, Kai Cheng Thom propose d'adopter une éthique de l'amour. Pour elle, trois sont les étapes pour réfléchir à la justice dans une communauté <sup>69</sup>.

1) La définition de la justice doit rester flexible et pratique – tout en restant, dans une perspective queer anti-carcérale, tournée vers la réparation – afin de pouvoir déterminer quelles sont nos valeurs communes. La justice est un lent processus consistant à nommer le préjudice et à transformer les gens, ainsi que les conditions qui ont permis au préjudice d'exister.

---

69

*Op. cit.*, p. 89.

2) Nous devons accepter que les victimes de préjugés peuvent aussi en infliger, et qu'aucune expérience de la discrimination ne mène automatiquement à être juste : le fait d'avoir survécu à des violences n'est pas un gage de pureté.

3) Nous devons reconnaître la valeur de la vie humaine à chaque étape. Nous ne devons pas causer plus de préjugés en administrant la justice. Nous devons faire évoluer l'instinct d'humilier l'autre en compassion ou en tout cas en occasion de transformation collective.

La pensée de Kai Cheng Thom est puissante parce qu'elle combine organisation collective et travail individuel. Il faut accepter qu'une partie du travail de réparation réside en effet en nous et que nous ne pouvons pas tout exiger de la justice. Cela paraît dur. Mais si nous parvenons à créer des communautés de soin, ce processus individuel sera toujours accompagné par des présences bienveillantes et solidaires. La communication non violente laisse l'individu seul à devoir gérer le travail de guérison, en laissant croire que la pensée positive pourrait soigner nos âmes. Bien au contraire, c'est seulement si on vit dans une communauté saine que le chemin individuel est possible et épanouissant.

\* \* \*

Par ailleurs, il me semble que sans spiritualité, la guérison est un processus très compliqué. Bien que nous n'ayons pas toutes le même rapport à la culture française « laïque », celle-ci n'est pas l'aboutissement du progrès humain et démocratique.

D'abord, la religion est différente de la spiritualité : elle est un ensemble de structures, institutions, dogmes, rituels qui définissent le rapport des humains au sacré et qui leur dicte comment croire et pourquoi. Les religions monothéistes islamique, chrétienne et juive sont toutes structurées selon une hiérarchie de pouvoirs verticale et patriarcale qui a une incidence sur une société toute entière. La spiritualité est, selon la philosophie, tout ce qui ne touche pas à la matière. Dans une définition plus vaste, elle concerne les pratiques, les croyances et les valeurs qui caractérisent la vie de l'âme. Cultiver une spiritualité – et donc être en contact avec son âme à travers une mise en exercice de celle-ci – est fondamental pour que les théories ne restent pas des notions abstraites : pour qu'elles soient comprises avec le cœur, les théories nécessitent de la pratique. Toute théorie, aussi queer soit-elle, qui serait pratiquée sans spiritualité et sans rapport avec son âme, se muerait tôt ou tard en un carcan dogmatique ou en un tas d'incohérences. Confondre religion et spiritualité fait partie d'un processus patriarcal de décrédibilisation de l'âme, de mise en cause de son existence et d'aboutissement d'une rationalité viriliste et froide. Derrière le mot « laïc » en France se cache un culte du patriarcat, de l'universalisme, du présidentielisme, de la république et tout de même, du catholicisme : autant de croyances qui font de la laïcité française une pratique religieuse comme les autres.

Je fais partie de ces personnes queers qui ont été brisées par la religion et ses manifestations extrêmes : mais cela n'a rien à voir avec la spiritualité. La spiritualité peut être queer. C'est justement parce qu'on manque de spiritualité que parfois on ne sait plus pourquoi on se bat et qu'on se perd dans la fête dépolitisée ou dans la pureté militante. Quoi qu'il en soit, la

question de la justice nous a mis face à celle de la guérison et je ne saurais aborder la question de la guérison sans avoir recours à la spiritualité.

Mon entrée dans la question de la justice s'est faite par la pensée autour de l'amour et la rupture et par mes réflexions autour de la révolution romantique. *À propos d'amour* de bell hooks est un livre hautement spirituel qui dénote une capacité profonde à se connecter au divin. Il est aussi un manifeste de justice transformatrice – bien que l'autrice n'aborde pas directement ce sujet. Il donne à notre justice un but clair : l'amour. Un moyen clair : l'amour. Une promesse : la guérison. L'amour divin – venant de la divinité, peu importe laquelle – accompagne la jeune bell hooks dans ses nuits noires de l'âme, alors que personne ne la comprend. Dans son lit, réfugiée dans sa chambre mansardée, elle converse avec les dieux et déesses à propos d'amour. Elle invoque leur force et soutien pour affronter les épreuves qu'elle vit et les prie de lui montrer le chemin d'un cœur amoureux. bell hooks raconte comment, à partir du moment où elle a suivi le chemin de l'amour spirituel véritable, tout ce qu'il y avait de dysfonctionnel dans sa vie s'est transformé. Nous devons accueillir ce témoignage comme une archive de grande valeur morale pour nos communautés.

Mon amie Sarah My, avec qui nous passons des heures à parler d'amour et de guérison, m'a fait remarquer que ce n'est peut-être pas une coïncidence si en anglais le mot *blessing*, bénédiction, semble avoir la même racine que le mot blessure en français. Dans les pratiques spirituelles que nous vivons ensemble, c'est ce geste que nous essayons sans cesse de reproduire : transmuter la blessure en bénédiction. Nous asseoir dans notre noirceur pour mieux comprendre les chemins de la justice et de l'amour. Nous le faisons



avec nos sœurs et nos adelpes, nous ne sommes pas seules. La justice est donc l'art de réparer avec amour et de permettre aux blessures de s'exprimer et d'être ainsi guéries. Elle est aussi la force qui nous met face à nos responsabilités : apprécier la vulnérabilité de l'autre, regarder ses blessures, prendre notre responsabilité par rapport à celles-ci et demander pardon, que l'on ait été vecteurs, vectrices ou témoins silencieux d'une souffrance. Le chemin de la guérison est certes intime, mais il ne peut pas advenir dans une communauté qui ne met pas les personnes face aux torts qu'elles ont causés et qui ne responsabilise pas ses membres face à la force de la blessure. Si, comme le dit bell hooks, toute initiation à l'amour est une initiation spirituelle, et puisque sans amour, il ne peut y avoir de justice, toute initiation à la justice est une initiation à l'amour, et donc, à la spiritualité.

# Chapitre 6

## SPIRITUALITÉ : LES CŒURS QUEERS SONT L'INCARNATION DU DIVIN

Adolescent<sup>e</sup>, je passais beaucoup de temps à la paroisse du quartier. Le monde en dehors de ce havre qui sentait bon l'encens me semblait parfois hostile. Je n'y trouvais pas ma place et, tout en ayant des amis, je ne pouvais pas les suivre dans leurs expérimentations festives et sociales. J'étais un enfant queer et j'avais besoin d'explorer bien d'autres chemins pour arriver à la découverte de moi-même. L'église était un lieu où je ne me sentais pas contraint<sup>e</sup> à performer mon genre, ma sexualité et mes désirs. Comme les anges, je n'avais pas de genre, et personne ne s'en inquiétait vraiment. Le prêtre, un homme très dynamique qui adorait répondre à toutes nos questions sans exception, était un puits de connaissance. Avec ma sœur Flavia, nous le poursuivions tout le temps avec nos interrogations existentielles au point où il avait mis en place une boîte à questions exclusivement réservée aux enfants de la paroisse. Alors que je commençais à mettre un nom sur mon identité, de laquelle j'ai toujours été résolument fière, et que je développais en même temps une conscience de ce que l'Église fait aux queers et leur a fait endurer pendant des siècles, j'ai eu besoin de poser au prêtre la question de toutes les questions. Si Dieu nous aime toutes comme nous sommes et si nous sommes toutes

faites à son image, pour quelle raison les homosexuelles (à l'époque je ne connaissais pas le mot queer) seraient-iels exclues de l'amour de Dieu ? C'était une question d'adolescent<sup>e</sup>, mais une bonne question, une qui fait trembler l'institution à ses fondations depuis que les luttes LGBTQIA+ déferlent dans les rues. Mais mon interrogatoire allait plus loin : pourquoi, si Dieu nous aime toutes et nous sommes faites à son image, des humains se permettent-iels de dire à d'autres créatures divines que Dieu ne les aime pas ? Pourquoi les humains ont-iels établi que l'image de Dieu est un homme cis ? Est-ce cela « être à son image » ? Pourquoi est-ce que, moi, je ne pourrai jamais être papesse (un désir qui a réellement traversé mon esprit à certains moments de ma très jeune existence) ? Mon ami le prêtre, pour la première fois en tant d'années, bottait en touche. Je lui avais pourtant déjà posé des dilemmes absurdes, qui parfois effleuraient la physique quantique, et il avait toujours répondu. Là, il ne sut que me dire. Je sentis que j'avais touché le talon d'Achille d'un système. Est-ce que vous cesseriez d'être mon ami si j'étais lesbien<sup>ne</sup> ? Non, bien sûr que non. Nous t'aimerions toujours dans ce lieu et... nous t'aiderions à guérir.

Je l'ai remercié, j'ai quitté la sacristie. J'ai, comme d'habitude, traversé la grande église vide plongée dans l'obscurité du soir. L'odeur de santal et de myrrhe m'envahissait de partout, un parfum qui, encore aujourd'hui, me fait me sentir immédiatement à ma place, près du divin. J'ai senti ce soir-là que commençait pour moi un très long voyage qui me conduirait loin de l'Italie, loin de l'Église et de la famille traditionnelle. J'ai fait le signe de croix et je suis sorti, sans amertume. Je n'étais pas malade. Je le savais parfaitement. Je comprenais d'ailleurs le prêtre, il n'aurait pu répondre rien de mieux. Ma spiritualité, pourtant fondatrice de tous mes mondes imaginaires, de mes écrits, de mon amour des textes anciens, allait être mise en

pause. Un peu plus d'un an plus tard, je suis parti pour la France. Outre le fait que j'avais aimé *La Môme*, j'avais lu dans des livres qu'en France il se passait des choses très intéressantes. En France, il y avait ce que dans les rayons des librairies italiennes on appelait le « *French Feminism* ».

\* \* \*

Dans *God Save the Queer*, Michela Murgia, elle aussi issue d'une culture catholique et d'une enfance italienne faite de catéchisme et messes du dimanche, s'interroge sur la possibilité d'être chrétien<sup>ne</sup> et féministe. L'auteurice, comme bell hooks, reconnaît sa foi mais se demande pourquoi sa manière de la vivre diverge autant de celle de la doctrine catholique la plus répandue. Si Michela Murgia est chrétienne et que Giorgia Meloni, comme elle adore le crier sur la place publique, l'est aussi, qu'est-ce qu'être chrétien<sup>ne</sup> veut dire ? Nous ne pouvons pas revenir ici sur toute l'histoire du christianisme des origines, car ce débat nécessiterait une réflexion théologique et philosophique complexe. Il est néanmoins important de rappeler que le message spirituel de toute religion diverge presque systématiquement de sa mise en pratique institutionnelle et qu'il en est allé de même pour le christianisme.

Après avoir été massacrés pendant trois cents ans suite à la crucifixion de Jésus, les chrétien<sup>nes</sup> furent acceptés dans le système religieux romain avec l'édit de Milan en 313 après J.-C. En 380, l'empereur Théodose, avec l'édit de Thessalonique, instituait le christianisme comme religion d'État. C'est à ce moment-là que, animés par une soif de vengeance sans bornes, certains s'adonnèrent à un fanatisme chrétien violent, qui a entre autres conduit à la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie et à l'assassinat de

la philosophe Hypathie, qui y enseignait. Néanmoins, au cours des siècles, des figures emblématiques comme saint François d'Assise, sainte Claire, Hildegarde de Bingen, Mère Thérèse, ont pratiqué un catholicisme du soin et de l'amour du vivant, en tissant parfois des liens fertiles avec les doctrines hindouistes et bouddhistes, desquelles, dit-on, Jésus lui-même s'était inspiré suite à un pèlerinage en Inde. C'est ce christianisme-là qui, selon Michela Murgia, est compatible avec la pensée queer. L'Église institutionnelle pratique, comme toute instance dogmatique, le *aut-aut* (traduit du latin, le « soit ci, soit ça ») : on est une chose ou on en est une autre. Le monde est binaire et ses contours sont figés. Pourtant, « décider de quel côté il faudrait être est inhumain, puisque les êtres humains sont d'une part comme de l'autre <sup>70</sup> ». L'essayiste croit alors en la pratique du *et-et* (traduit du latin, « et l'un et l'autre »), celle qui correspond au message d'amour au cœur de toute spiritualité qui célèbre le vivant. Le principe du *et-et* tient ensemble des réalités qui semblent contradictoires et il est profondément inclusif. « Je voudrais comprendre, en tant que féministe, si la foi chrétienne est vraiment en contradiction avec notre désir d'un monde plus inclusif et non patriarcal, ou si, au contraire, elle peut être une précieuse alliée. En tant que chrétienne, j'ai confiance dans le fait que la foi a besoin du féminisme et des perspectives queers, parce que la révélation ne sera pas accomplie tant que ne sera pas donnée à chaque personne la possibilité de sentir sur elle le regard transformateur de Dieu, qui déclare que "ceci est bon et juste" », écrit Michela Murgia.

J'entends que parler de Dieu dans un livre queer peut provoquer de l'urticaire. Mais toutes les personnes queers ne sont pas issues d'une république

---

<sup>70</sup> Michela Murgia, *God Save the Queer. Catechismo femminista*, Einaudi, Stile Libero BIG, 2022. P. 5. Citation traduite de l'italien par Costanza Spina.

se disant laïque. Dans le vécu de certains qui, comme moi, ne sont pas français, la religion et la spiritualité ont certes fait violence, mais sont aussi les racines fondatrices d'une culture et d'un passé. Nous ne voulons pas rejeter nos racines mais réfléchir à comment ces formes de spiritualité peuvent nourrir notre vie de queers. La spiritualité est présente dans beaucoup d'ouvrages féministes, italiens comme étasuniens (nous en avons parlé en citant Starhawk et bell hooks). Et comme Michela Murgia, je pense que nous pouvons faire dialoguer la spiritualité avec la *queerness*. La spiritualité, quand elle est vécue avec amour, est une pratique du « seuil », comme la définit l'autrice. À l'image de Dieu, nous sommes des êtres fluides et étranges, changeants et insaisissables, des anges *genderless*, des esprits assumant des formes sans cesse nouvelles. Nous sommes en permanence au seuil de plusieurs mondes. Nous sommes une éternelle transition entre un espace et un autre. C'est en cela que les queers sont parfaitement à l'image de Dieu, et toute catholique qui le nierait serait bien ignorante en matière de saintes écritures. La Trinité<sup>71</sup> n'est pas un dogme mais la pratique même de la *queerness*. C'est pour cela que les mâles qui administrent la religion ne la comprennent pas : le divin est multiple, et nous sommes multiples à son image. Les prêtres que j'ai rencontrés dans ma vie disaient souvent que la Trinité chrétienne est incompréhensible et qu'il faut se tenir à cette impossibilité d'explication. Je ne suis pas d'accord. La Trinité est tout à fait à notre portée si on l'analyse par le prisme du *et-et* et non pas du binaire *aut-aut*. Le *queer gaze* est tout à fait en mesure de comprendre et de sentir la Trinité. Il y a une différence, comme le précise Michela Murgia, entre des christianisés et des chrétiennes : les premières

---

71 Le dogme chrétien qui stipule que Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit. Dans une perspective queer, nous pouvons l'interpréter d'une façon émancipatrice et non-binaire, comme le préconise Michela Murgia.

sont des conformistes qui appliquent des règles ingurgitées sans amour et qui radicalisent leur discours quand ces dogmes sont questionnés ; les seconds sont toutes celles et ceux qui, peu importe leur façon de dialoguer avec le divin, pratiquent avant tout l'amour. Quand des personnes d'extrême droite parlent de Dieu, rappelons-nous qu'elles sont des christianisées. Iels n'ont rien compris à la nature de Dieu, puisque ce n'est qu'en étant queer que l'on perçoit l'enivrante immensité de ce qu'est l'existence. Plusieurs vies en une seule traversent la trajectoire queer. Grâce à son absence de limites et de définitions, le cœur queer est la chose sur Terre qui ressemble le plus à la forme de Dieu.

\* \* \*

Ceci étant dit, dans une société queer, quelle place accorder à la spiritualité ? Quelles formes celle-ci pourrait-elle prendre ? Comment les rendre empouvoirantes ?

Vous l'aurez compris, sans la spiritualité et sa pratique collective, il me paraît compliqué de développer une unité de valeurs et une possibilité de guérison individuelle et communautaire. Parler de spiritualité ne signifie pas en instituer une, et chacune peut trouver sa façon de la vivre. L'amour dans toutes ses manifestations me semble néanmoins être la condition d'existence d'une forme sincère de rapport au sacré. Entamer un chemin personnel vers la guérison, accompagné d'une communauté aimante et capable de protection, est le premier pas vers la maturité selon bell hooks. Je pense que la spiritualité permet de se responsabiliser vis-à-vis de soi-même et de prendre conscience de notre importance et du soin dont nous avons besoin. Ainsi, alors que je traversais une nuit noire de l'âme, je me

suis tournée avec confiance vers des personnes queers qui, comme moi, pratiquent l'astrologie et le tarot thérapeutiques. Je n'ai jamais apprécié discuter avec celles et ceux qui ridiculisent ces pratiques ancestrales, fruits de cultures anciennes, qui ont une histoire millénaire. Celles et ceux qui, fièrement, se revendiquent « cartésien·es », peu importe ce qu'ils mettent derrière cet adjectif fourre-tout (Descartes était déiste, rappelons-le). Quand on ne sait pas reconnaître le sacré, on ne sait pas non plus reconnaître ce qu'il faut défendre et pourquoi. Cela signifie qu'on est incapable d'aborder la réalité par le prisme du soin et de l'amour et qu'on a un rapport froid et auto-centré au monde.

Je me souviens donc que durant cette période d'énigme rupture, Cristalisa, sorcière et cartomancienne, m'a rendu visite. Assises dans mon salon encore vide, puisque je venais de déménager à Marseille, entourés de bougies blanches, nous avons tiré plusieurs sortes de cartes. Ce n'était pas la divination qui nous intéressait, mais le moment intense d'échange et de dialogue que nous étions en train de bâtir, en nous servant des outils de nos ancêtres, les sorcières. Cristalisa a pris ma main et elle a suivi ses lignes. Elle m'a annoncé plusieurs ruptures, dont certaines déjà consommées, mais aussi une longue voie de guérison vers l'amour de soi. C'est au fond ce message que ces pratiques queers de la spiritualité véhiculent : l'amour de soi et l'idée que nous appartenons, nous aussi, au champ du divin. Pour qui ne peut pas se permettre d'entamer une thérapie, l'aide de ces figures au sein de nos communautés est cruciale. Cristalisa, sans le savoir, a ressurgi dans ma vie à deux autres moments saillants du parcours initiatique que j'ai parcouru de mes vingt-sept à mes trente ans. Elle a ressurgi parce que, je le pense, nous développons avec celles et ceux qui nous



soignent un rapport d'entente d'âmes qui n'a pas besoin d'être alimenté au quotidien. Dans nos communautés, il y a des anges qui veillent sur nous. Nous pouvons aussi les appeler des sœurs et des adelphe. Mon amie Marion Versatile, thérapeute, cartomancienne, astrologue, artiste et tellement d'autres choses, en fait partie. Dans la même période où je tirais les cartes avec Cristalisa, elle m'initiait au yoga, ce qu'elle continue de faire, pour le plus grand bonheur des personnes de notre communauté. Ses sessions sont comme des rituels de soin collectif et rapprochent intimement nos esprits. Marion, dans le difficile moment qu'a été mon déménagement à Marseille et le post-confinement, m'a illustré un chemin vers le divin en me convainquant qu'il n'était pas nécessaire de le parcourir toute seule. Une fois, elle m'a dit en sortant d'un cours de yoga qu'il me fallait passer par les nuits noires de l'âme pour que je ressente avec le cœur ce que je voulais communiquer aux autres. Et que mes blessures, nos blessures, avaient le pouvoir de guérir une communauté toute entière si nous les mettions en commun. Je lui ai récemment demandé si elle pensait vraiment que c'était Jung qui avait prononcé le premier l'expression « nuit noire de l'âme ». Nous avons convenu que Jung, avec sa passion des archétypes tarologiques, avait sans doute puisé dans les savoirs oubliés de nos sœurs. Il fallait récupérer ce qui nous appartenait depuis toujours. « Dans mes cours ou dans mes pratiques, j'essaie de faire en sorte que nous nous réappropriions des formes de spiritualité dites "traditionnelles" pour les insérer dans une pensée queer », m'a-t-elle dit, en répondant à mes questions. « La spiritualité a parfois été détournée de façon oppressive. Dans le tarot, le yoga, l'astrologie, les notions de féminin et masculin, qui sont très présentes, ont souvent été binarisées et essentialisées. Mais nous pouvons nous réapproprier cette spiritualité-là, qui nous appartient, et la sortir de ce que le patriarcat en

a fait politiquement. » La question du genre est au cœur de la méfiance, légitime, des personnes queers envers la psychanalyse, parfois même envers la thérapie en général. Ces schémas de pensée conservateurs, se rapprochant de l'idée du féminin sacré, ne sont autre que l'expression d'un discours dominant qui ne laisse pas la place à d'autres interprétations, en privant encore une fois les personnes minorisées de la possibilité d'accéder au spirituel et au thérapeutique. Marion Versatile et Cristalisa apportent, par leur pratique, un *queer gaze* dans notre approche des pratiques spirituelles et l'émancipent des carcans de la binarité de genre. L'astrologie et le tarot permettent, selon Marion, de s'identifier à un très grand nombre d'archétypes, de personnages, d'énergies, d'entités de pouvoir. Un thème astral ne se résume jamais à un signe solaire stéréotypé, mais à l'articulation unique de centaines de planètes, astéroïdes, points astrologiques, aspects, maisons... Avec Marion, je lis mon thème astral tous les six mois d'une façon nouvelle et ce n'est qu'au bon moment que j'en comprends les zones d'ombre. Dans chaque moment de ma vie, je fais appel à des planètes et à des signes spécifiques présents dans ma carte natale et je leur demande protection et inspiration à travers des rituels ou des postures de yoga précis. Par exemple, j'ai choisi de bénéficier de la force du placement de Mercure en Scorpion dans mon thème astral pour écrire cet ouvrage, unie à celle de mon signe solaire. Ici, il ne s'agit pas de genres sacrés mais une fois de plus d'une myriade de possibilités de plonger dans l'étendue de son âme.

Comme moi, Marion a parcouru le chemin de la maladie et elle aussi a connu le moment de révélation spirituelle qu'elle peut entraîner. C'est après avoir regardé la mort en face qu'on s'est, toutes les deux, rendu

compte qu'il ne fallait pas passer un seul jour de l'existence sans parler d'amour et essayer de le mettre en pratique, y compris et surtout envers soi-même. C'est parce qu'on a été sur ce seuil, celui de l'incertitude d'un diagnostic définitif, qu'on a eu l'intense besoin de sublimer les blessures. Je me sens, depuis, entre deux dimensions : celle d'ici et celle de l'au-delà. Cela me rappelle les récits de mes amis qui ont vécu des deuils et qui, depuis, dialoguent avec des dimensions qui dépassent le visible. Tous les ans, mon amie qui a perdu son frère allume un encens et se recueille dans sa chambre pour des prières de guérison, en perpétuant le culte vietnamien des ancêtres. Elle sourit en permanence et par tout ce que ce deuil a fait d'elle, elle guérit finalement les cœurs tabassés et violentés des gens de notre communauté. Les cœurs queers ont été mis sur la table de moult laboratoires. Mais le secret qui les anime n'est perceptible que si l'on a expérimenté leur blessure profonde, celle d'avoir été sortis de l'humain et d'avoir connu d'innombrables deuils et violences. Si notre monde en détresse fait le choix de confier sa guérison aux queers, les cœurs queers sauront lui offrir autant de guérison que celle dont ils ont besoin.

\* \* \*

Quand elle traverse certains endroits du ciel, la planète Pluton y reste tout le temps nécessaire pour purifier minutieusement et définitivement ce qui doit l'être. La planète rince tout avec précision et, après son départ, les blessures sont devenues cicatrices. Après le passage de Pluton, on se réveille en prenant naissance dans un nouveau monde, dans un corps dont on ignore tout, avec les yeux éblouis par un rêve infini où passé et futur se

confondent et seul reste le présent. Pluton a été en carré de mon signe <sup>72</sup> pendant plusieurs années. C'est un chemin initiatique durant lequel nous traversons bien des apocalypses, des ruptures, des maladies. Cet été-là, je savais que Pluton initiait la fin de son carré en touchant les derniers degrés de mon signe solaire. Trois ans durant, j'aurais tué mon ancien moi pour en créer un nouveau, qui s'est finalement manifesté sous une forme me rappelant étrangement l'enfant que j'ai été. J'ai préparé plusieurs aide-mémoires dans mon calendrier, pour me tenir au courant des étapes saillantes de ce transit final pendant lequel, je le savais, l'œil du cyclone allait passer au-dessus de ma tête. Les spiritualités anciennes enseignent que nous vivons des cycles de vingt-huit ans. C'est en effet l'été de mes vingt-sept ans que le transit plutonien a ouvert une brèche vers une transformation profonde de mon Moi.

Avec Alexia, nous nous connaissions à peine quand nous avons décidé de partir ensemble à Athènes, où elle avait déjà vécu. Elle m'a proposé de la suivre, sans trop savoir à quoi s'attendre de cette amitié naissante et, curieuse, je l'ai accompagnée. Chacure vaquait à ses activités, dans la chaleur athénienne, et pour ma part, je prenais le plus grand plaisir à rester des journées entières seule, entre l'Acropole et le Musée archéologique. J'ai passé deux jours à essayer de sauver un chaton blessé, pour ensuite le confier aux soins d'un centre vétérinaire local. Visiter Athènes était pour moi l'aboutissement d'une quête de mes racines. Pendant toute notre enfance, nous, les héritières de la Grande Grèce, avons été bercés dans le mythe de l'âge d'or des *polis*. J'ai ramené la terre de ma maison sur la falaise dans le Parthénon, en pensant que peut-être ces grains de sable

---

72

Une position astrale non favorable.

se connaissaient depuis des temps immémoriaux. J'ai fait une prière en mémoire des Athéniens morts dans les grottes de Syracuse et j'ai essayé d'imaginer le départ de leur flotte imposante du Pirée. Pendant plus d'une semaine, j'ai rencontré tous les fantômes que j'avais invoqués gamire et reparcouru le fil des traductions de Thucydide. Comme Catane, Athènes est aujourd'hui une terre difficile, un Sud abandonné par le Nord capitaliste et autoritaire. J'ai alors essayé de faire comme chez moi : regarder les ruines avec espoir et fantaisie, en imaginant que la grandeur future ne sera pas celle des guerrières et des héros et héroïnes, mais celle de déesses et dieux multiformes, d'animaux *genderfuck*, de sorcières lesbiennes et de papesses trans. Cassie nous a rejointes, elle aussi avait besoin de soin et nous nous sommes promises, toutes les trois, que nous reviendrions à Athènes un jour, guériss de nos maux, dans une peau nouvelle. Vers la fin du séjour, Alexia et moi nous sommes embarqués dans un voyage vers Delphes. Du trajet en bus, je retiens les étendues d'oliviers argentés, comme un immense bouclier posé sur la terre, ainsi que la passion d'Alexia pour les bagnoles de course tapageuses. Delphes était un lieu où j'étais allé des milliers de fois en esprit, puisque ce nom mystique surgissait dans une grande quantité de textes grecs que je lisais et traduisais au lycée. L'univers ancien tournait autour de ce lieu connu comme le nombril du monde, en dessous duquel passe la ligne delphique, l'une des veines sacrées de la Terre selon des cosmogonies antiques et occultes. Delphes est en effet un endroit sujet à tremblements de terre et son temple fut reconstruit plusieurs fois. De Delphes, je connaissais l'oracle « connais-toi toi-même » inscrit anciennement sur la porte du sanctuaire. Le brouillard a commencé à envelopper le bus aux pieds du mont Parnasse. J'ai contemplé la montagne, dont le sommet, comme toute montagne sacrée, était couvert d'un panache de

nuages. J'ai glissé à Alexia que dans le bois vivaient les muses, et que l'eau de la source inspirait et consacrait les artistes.

Le premier soir nous avons visité le site archéologique, nous étions presque seuls. Nous avons fait la rencontre d'un hérisson, d'un blaireau et d'une tortue. Les trois s'empressaient dans le bois, mais sans peur, nous regardaient d'abord comme en nous invitant dans leur royaume. Notre hôtel était juché sur le flanc de la montagne. Au loin, on apercevait le golfe d'Itéa. En face de nous, un immense bâtiment vide qu'Alexia voyait déjà réinvesti en une résidence pour artistes queers. La nuit était dense, il ne faisait pas chaud. La terre semblait émettre une vibration primordiale qui invitait au silence et à la contemplation des étoiles. Elles étaient nombreuses au-dessus de nos têtes, étincelantes dans un ciel violet. L'air avait une odeur indéfinissable d'eau fraîche ou de plantes, l'odeur du brouillard. Alexia me parlait de son projet musical<sup>73</sup> et me faisait écouter ses magnifiques compositions, qui résonnaient comme des échos de sirènes. J'ai alors lancé sur mon téléphone un album de Pierre Desprats. Immédiatement, les notes se sont libérées dans l'atmosphère, comme si quelque chose les attirait magnétiquement. Elles avaient toujours été là. Nous nous sommes regardés épatés, car en vérité, il arrive rarement qu'une musique épouse parfaitement, dans chacune de ses particules, le contexte environnant. En face de nous, Vénus était immense. Elle était en Taureau ce mois-là, en conjonction avec la Lune. Elle était donc dans son signe, en exaltation dit-on, plus puissante que jamais. J'ai dit à Alexia de fermer les yeux, nous allions prendre un bain de Vénus. Notre veillée a duré un temps indéfini. Je demandais à Vénus : « Même si je vais avoir mal, même si l'amour

sera encore difficile, même si je dois régler tant de choses, guéris-moi à la fin, inspire-moi, apprends-moi le chemin de l'amour ». J'ai prié comme cela jusqu'à ce que nous nous endormions. Nous avons laissé la porte du balcon grande ouverte pour que Vénus continue de nous illuminer. À l'aube, j'ai regardé le ciel d'un violet clair. Mes yeux ont vu à nouveau l'Étoile du matin. Vénus, en astrologie et en mythologie, est la planète liée à la déesse de l'amour. Je l'ai regardée longuement, j'ai imaginé ce qu'il y avait au-delà de ses contours brillants, et comment on aurait vécu sur une Vénus queer où l'amour aurait rythmé nos jours et inspiré chacune de nos institutions. C'est à ce moment-là que j'ai écrit sur un petit bout de papier, alors qu'Alexia dormait encore : « Je veux vivre dans un monde où on n'aurait pas à expliquer l'amour, parce que l'amour expliquerait toutes les choses. Partir sur Vénus. » Plus tard, nous nous sommes rendues au temple sous un soleil inclément. Nous sommes allés chercher la source de l'eau de Delphes et nous avons rempli nos flacons. Nous nous sommes promis sororité et amitié dans nos parcours créateurs à venir. Nous avons décidé d'habiter ensemble dès la rentrée.

Quelques mois avant que j'écrive les derniers mots de ce livre, dans les jours qui ont suivi mon trentième anniversaire, alors que je me baladais avec Lidia, nous sommes entrés dans la cathédrale de Catane. Il s'y tenait des funérailles. J'ai prié sainte Agathe. J'ai prié pour le ou la défunte. En sortant, j'ai entendu le nom de l'homme dont on célébrait la mémoire. Je me suis retourné. J'ai reconnu celui qui, trente ans auparavant presque jour pour jour, m'avait baptisé dans cette même ville. Je l'ai remercié. Rentré à Marseille, je me suis donné un nouveau baptême. Je voulais que ce soit un baptême queer, pour renaître à une vie nouvelle après le transit

de Pluton. J'ai alors sorti le dernier flacon de l'eau de Delphes et j'ai aspergé mon front. J'ai dessiné des cercles. J'ai cherché une prière à répéter. J'ai essayé d'imaginer quel genre de souhait j'aurais pu prononcer si dans mes bras, à cet instant, j'avais bercé un enfant queer. Alors, en le bénissant avec l'eau de la Pythie, avec toute la douceur du monde, je lui ai murmuré : « Que ton existence soit amour. Souviens-toi, chaque vie compte. »



*Fin*



Le 17 mars dernier, après avoir écrit la conclusion et l'introduction de cet ouvrage, mon cœur a lâché. Sans l'aide de mes adelphe, et d'une solide communauté d'amix, je ne sais pas comment j'aurais pu surmonter cette épreuve. Mes amix, celles et ceux qui par leurs mots et gestes ont été là, je sais que mon combat je l'ai mené grâce à votre amour.

Jeunes queers, poursuivez vos rêves d'écriture mais prenez soin de votre santé. Vos cœurs sont des diamants qui ne cessent de forger la poésie de demain. Protégeons-nous. Entre nous. Dans nos foyers. Que l'écriture soit pour vous un geste infini de soin.

Maintenant, j'ai un nouveau cœur et je remercie l'hôpital de la Timone à Marseille et sa team réanimation pour sa greffe en temps record. Chacure de ces infirmières sera à jamais comblé de ma gratitude.

Je te salue mon ancien cœur, toi qui a pourchassé une révolution romantique et qui n'a jamais eu peur d'aimer.

Je te salue mon nouveau cœur et je remercie l'ange mystérieux qui, la nuit du 28 mars, m'a ramené parmi les vivantes. Ensemble, nous serons tel le Verseau, éternelles guérisseuses, aspergeant la Terre d'or, d'encens et de myrrhe.

# Remerciements

À mes parents et à mes trois sœurs, qui ont transformé avec amour notre famille traditionnelle en une joyeuse et chaotique famille déviante.

À mes cousines, mes oncles et tantes et mes mamies, avec qui nous avons tant de fois regardé les étoiles du merveilleux ciel de Sicile en parlant d'amour, de l'hypothèse qu'il n'existe pas, ou de la certitude qu'il est absolument partout.

À ma famille choisie, les consœurs et confrères de *Manifesto XXI*, celles et ceux avec qui je partage mes journées et ma passion : Apolline Bazin, Soizic Pineau, Sarah My Diep, Anne-Charlotte Michaut, Dana Galindo, Benjamin Delaveau, Eva Fottorino, Léa Simonnet, Anne Plaignaud.

À mes chères éditrices, Clémentine et Apolline Labrosse. Merci pour leur culot, pour leur sens de la poésie, pour avoir créé *Censored Magazine*.

Aux Journalopes, qui infusent confiance et sororité au quotidien dans ma vie : Judith Duportail, Laurène Daycard, Pauline Verduzier, Elvire Duvell-Charles, Cerise Sudry-Le Dù, Marine Périn, Marie Rouge, Émilie Laystary.

À mon amie Maud Scandale qui a, la première, cru en ce que nous faisons chez *Manifesto XXI* et n'a jamais cessé de m'encourager.

À Anaïs Carayon, qui a osé, avec une audace certaine, me proposer mes premières piges dans *Brain Magazine* en 2017 et m'a poussé à continuer à faire ce métier malgré ses nombreux aléas.

Merci à celles et ceux qui ont répondu à mes questions, ont enrichi ce livre avec leur regard et ont nourri mes réflexions : Sarah Schulman, Habibitch, Marion Versatile, Léane Alestra, Tal Madesta, Kai Cheng Thom, Corps Cools, Clément Riandey.

Aux amis qui ont accompagné chaque étape de ce chemin d'écriture et de vie, en ouvrant leur cœur et en partageant leurs récits, leurs amours, leurs conseils, leur soin : Lola Margrain, Léonie Floret, Alexia Caunille, Héloïse Guéguen, Leonora Mascia, Giorgia Giglio, Ludovica Tua, Virginia Ajani, Malo Alliot, Yann Pichot, Gaëlle Palluel, Agathe Ducouret, Guillaume Legendre, Antonin Guinche, Gabrielle Meistretty, Sarah Netter, Val, Gigi et Sarah. Sous le regard bienveillant d'Anna Espona.

# Lexique

**Communautarisme** : Idée réactionnaire selon laquelle les communautés seraient néfastes parce que contraires à l'universalisme. En réalité, cette notion vise uniquement certaines communautés, accusées de vouloir saboter la république par leurs mœurs : les musulmans, les Noirs, les Arabes, la communauté LGBTQIA+... Le communautarisme est évoqué pour justifier des politiques autoritaires et répressives à l'encontre de populations minorisées.

**Confusionnisme** : Outil rhétorique qui consiste à induire son auditoire en erreur, à détourner des concepts de leur sens originel pour générer de l'adhésion, à mobiliser des idées diverses et contradictoires. Le concept a été élaboré par l'historien et politologue Philippe Corcuff, qui s'est penché sur la question de la reprise et de la déformation des idées de gauche par l'extrême droite. Selon lui, cette dernière mobilise des concepts et éléments de langage de la gauche pour attirer les classes populaires, pour, par exemple, faire appel à leur méfiance des élites ou d'une certaine gauche, tout en rendant leurs idées les plus extrêmes acceptables.

**Démocrature** : Les dictatures ou démocratures sont les démocraties dysfonctionnelles dans lesquelles le fascisme et le populisme prennent le pouvoir. En démocrature, les organes démocratiques comme les élections demeurent fonctionnels mais l'exercice du pouvoir bafoue l'État de droit. Ce mot a été utilisé la première fois par le sociologue français Gérard Mermet dans son livre paru en 1987, *Démocrature. Comment les médias transforment la démocratie*.

**Fascisme** : Régime totalitaire fondé par Benito Mussolini en Italie et inauguré en 1922 avec la Marche sur Rome. Le fascisme mussolinien se termine en 1945. Néanmoins, dans l'après-guerre, il poursuit son évolution idéologique porté par des partis comme le Mouvement social italien. Dans le reste de l'Europe, il connaît d'autres dérivations comme les Reichsbürger en Allemagne et le Front national en France. Aujourd'hui, il est représenté par celles et ceux que l'on qualifie de **néofascistes** ou **post-fascistes** : les partis d'extrême droite populistes, nationalistes, identitaires, anti-républicains.

Le fascisme, dans une perspective féministe, peut être considéré comme la forme politique la plus aboutie du patriarcat. C'est le système que le patriarcat a pour

ambition de devenir. Ainsi, des penseuses féministes comme l'italienne Michela Murgia invitent à considérer comme fascistes tout un ensemble de comportements, de façons d'organiser la vie sociale et familiale, d'exercer le pouvoir et de concevoir la culture.

**Fémonationalisme** : Distorsion des idées féministes pour servir un propos raciste, anti-immigration, islamophobe et nationaliste. Un exemple en est le groupe Némésis qui, sous couvert de féminisme, accuse les hommes immigrés d'être à l'origine des violences faites aux femmes.

**Intersectionnel** : Cet adjectif est introduit par l'universitaire et juriste afroféministe Kimberlé William Crenshaw en 1989 pour désigner l'intersection des discriminations subies par les personnes femmes et noires. La chercheuse observe en effet que les femmes afrodescendantes endurent une expérience différente de la misogynie (qu'on appellerait aujourd'hui misogynie), à laquelle s'ajoute le racisme. Dans les luttes queers et féministes contemporaines, le terme « intersectionnel » désigne donc le croisement de plusieurs discriminations vécues par une personne ou par un groupe et permet de penser les expériences des individus comme non uniformes. L'intersectionnalité s'intéresse particulièrement aux inégalités sociales, qui divergent en fonction de l'identité des personnes.

**Justice transformative** : Une forme de justice intracommunautaire dispensée par des membres formés de la communauté – des thérapeutes, des personnes médiatrices, facilitatrices, et toute personne en mesure de gérer un conflit et ses conséquences, qui permet de trouver des solutions de réparation réelles. Ces formes de justice ont trois buts simples : éviter qu'une infraction détermine le déchirement du tissu communautaire, transformer les conflits – non pas les agressions – en des moments prolifiques de changement et d'ouverture, et ne pas recourir aux forces étatiques qui oppriment les membres de la communauté.

**Libéralisme** : Le libéralisme est un courant philosophique qui prône la défense des droits individuels qui, dans un État de droit, ne devraient jamais être conditionnés à aucun pouvoir. La morale individuelle et la collaboration entre les individus seraient le fondement de la société. Le libéralisme se veut progressiste et inspiré des principes des Lumières. En économie, le libéralisme prône une très faible intervention de l'État dans l'action des entreprises et du privé. Bon nombre de partis d'extrême droite modernes rejettent le libéralisme social tout en épousant un libéralisme économique.

**Médiacratie** : Un gouvernement qui obtient le pouvoir et l'administre grâce à une mainmise des médias et qui utilise une propagande voilée pour y parvenir. Ce terme commence à être utilisé en 1994 quand Silvio Berlusconi, patron de presse et de télévision, devient président du Conseil italien. Dans le cas du berlusconisme, est employé également le mot « vidéocratie », pour désigner de manière spécifique le pouvoir de la télévision.

**Municipalité radicale** : Une organisation antiraciste, anti-classiste, *gender fluid*, féministe, intersectionnelle où toutes les luttes cohabitent. C'est une manière d'organiser un territoire donné en misant sur la communauté, le partage des ressources et la solidification des liens entre les êtres vivants. On peut assimiler cette notion au « nouveau municipalisme » théorisé par Andreas Chatzidakis, Jamie Hakim, Jo Littler, Catherine Rottenberg et Lynne Segal dans le livre *The Care Manifesto. The Politics of Interdependence*.

**Néolibéralisme** : Le néolibéralisme est un terme créé dans les années 1970 qui désigne l'affirmation du principe capitaliste de la liberté de marché dans tous les domaines de la vie. Il s'applique aux biens comme aux services, ce qui inclut la santé, le soin, l'éducation, la gestion du foyer... Dans un système néolibéral, les services publics sont cooptés par des entités privées qui les mettent en concurrence. On pourrait dire que le néolibéralisme a également infiltré les relations humaines et amoureuses : recherche de la performance et détachement émotionnel, culte de la célébrité, compétition pour la visibilité et la reconnaissance individuelles...

**Opinioniste** : Les professionnelles de l'opinion, celles et ceux qui se prétendent philosophes, écrivains et/ou éditorialistes mais qui, en réalité, par leurs prises de position, ne font que réagir à l'opinion publique et à ses envies. L'habitat naturel des opinionistes est le plateau télévisuel. Ces personnages sont en effet consubstantiels à la médiacratie. Ce néologisme vient des télérealités italiennes. En Italie, une démocratie hautement télévisuelle, sont appelés opinionistes les invités fixes des plateaux télé qui dissertent de faits de société, de politique, de mœurs... Ce mot n'est pas toujours dépréciatif en italien, mais il l'est devenu pour pointer du doigt les dérives grotesques du berlusconisme.

**Populisme** : Approche politique qui oppose le peuple, défini d'une manière toujours vague et homogène, aux élites. Le langage populiste fait partie des stratégies de prise de pouvoir du fascisme : il est rudimentaire, binaire, sans nuances, refu-

sant la complexité, s'appuyant souvent sur un prétendu « bon sens populaire ». La complexité est vue comme élitiste et donc comme un vice langagier à abattre.

**Pureté militante** : Ce que l'autrice canadienne Kai Cheng Thom définit comme un étalage de la vertu idéologique entre activistes politiques. Une façon de « performer » le militantisme en imposant le respect le plus strict de certains codes langagiers, comportementaux et philosophiques au sein de la communauté, excluant celles et ceux qui ne suivent pas ces codes.

**Réactionnaire** : La philosophe Anne Plaignaud propose de définir le ou la réactionnaire comme celui ou celle qui lutte contre les autres et s'oppose à leur prise de droits, aux changements sociaux et aux évolutions culturelles. En politique, le ou la réactionnaire propose de revenir à un état social et politique antérieur.

**Révolution romantique** : Réorganisation du champ politique par un prisme queer, intersectionnel et décolonial utilisant l'amour, en tant que force sociale et culturelle, comme moyen d'action et ayant le soin comme objectif. L'expression vient d'une tribune que j'ai écrite dans le quatrième numéro du magazine *Censored en* septembre 2020, « Nous sommes à l'aube d'une révolution romantique intersectionnelle ».

**Universalisme** : L'universalisme est une conception abstraite du citoyen qui est perçu au-delà de sa race, de son genre, de son orientation sexuelle, de sa religion. En France, il se relie à la notion d'égalité selon les Lumières : aplatir les différences permettrait de traiter tout le monde à la même enseigne. Il existerait donc un prototype universel de citoyen<sup>ne</sup> vers lequel il faudrait tendre. La France se veut « universaliste » et donc un pays capable de dire à l'humanité toute entière quels sont ses droits et qu'est-ce qu'un citoyen<sup>ne</sup>. Les féministes intersectionnelles définissent parfois l'universalisme comme « abstrait », ou « statique », car il efface toutes les intersections nécessaires à comprendre l'identité et les besoins des communautés de citoyen<sup>nes</sup>.

**Woke** : Le terme « woke » est né au XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis dans les communautés afrodescendantes qui se battaient contre l'esclavage. Il est réapparu avec l'essor d'une première vague de Black Lives Matter suite au meurtre de Trayvon Martin en 2012. Il signifie simplement « éveillé » face au racisme subi par les afrodescendant<sup>es</sup> aux États-Unis. En France, aujourd'hui, il est utilisé de manière dépréciative pour désigner les revendications queers, décoloniales et féministes.

# Bibliographie

## LIVRES

- Alice Coffin, *Le génie lesbien*, Grasset, 2020.
- Paolo Berizzi, *È gradita la camicia nera. Verona, la città laboratorio dell'estrema destra tra l'Italia e l'Europa*, Rizzoli, 2021.
- Judith Butler, *Défaire le genre*, éditions Amsterdam, 2004.
- Sarah Schulman, *La Gentrification des esprits*, éditions B42, 2018.
- Maggie Nelson, *Les Argonautes*, Éditions du sous-sol, 2018.
- Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Grasset, 2006.
- Luc Bolstanski, *L'Amour et la Justice comme compétences*, Métailié, 1990.
- Judith Butler, *Frames of War: When Is Life Grievable?*, Verso Books, 2015.
- Gorge Bataille / Élodie Petit, *Fiévreuse Plébéienne*, éditions du commun, 2022.
- Umberto Eco, *Reconnaître le fascisme*, Grasset, 1995.
- Michela Murgia, *Istruzioni per diventare fascisti*, Einaudi, Super ET Opera viva, 2018.
- Vincent Beaufile, *Bolloré. L'homme qui inquiète*, éditions de l'Observatoire, 2022.
- Mimmo Franzinelli, *Il fascismo è finito il 25 aprile 1945*, Editori Laterza, 2022.
- Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Viking Press, 1963.
- Cécile Desprairies, *L'héritage de Vichy. Ces cent mesures toujours en vigueur*, Armand Colin, 2012.



- Philippe Corcuff, *La grande confusion. Comment l'extrême droite gagne la bataille des idées*, éditions Textuel, 2021.
- Gérard Noiriel, *Le Venin dans la plume. Édouard Drumont, Éric Zemmour et la part sombre de la République*, La Découverte, 2019.
- Anne-Laure Buffet, *Tous toxiques, tous victimes ?*, éditions de l'Observatoire, 2020.
- Cyrielle Richard, *La paranoïa et la schizophrénie paranoïde*, Ellipses, 2019.
- Federico Finchelstein, *From Fascism to Populism in History*, Presses de l'université de Californie, 2017.
- Sarah Schulman, *Le conflit n'est pas une agression*, éditions B42, 2021.
- Erich Fromm, *L'Art d'aimer*, Éditions universitaires, 1967.
- bell hooks, *À propos d'amour*, éditions Divergences, 2022.
- Claire Marin, *Rupture(s)*, éditions de l'Observatoire, 2019.
- Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Cambourakis, « Sorcières », 2016.
- Michaël Löwy, *Révolte et mélancolie. Le Romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, 1992.
- Juliet Drouar, *Sortir de l'hétérosexualité*, Binge Audio éditions, « Sur la table », 2021.
- Tal Madesta, *Désirer à tout prix*, Binge Audio éditions, « Sur la table », 2022.
- Christelle Murhula, *Amours silencieées. Repenser la révolution romantique depuis les marges*, éditions Daronnes, 2022.
- Kai Cheng Thom, *I Hope We Choose Love. A Trans Girl's Notes from the End of the World*, Arsenal Pulp, 2019.
- Eva Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal*, Seuil, 2012.

- Elvire Duvelle-Charles, *Féminisme et réseaux sociaux*, Hors d'atteinte, 2022.
- The Care Collective, *The Care Manifesto. The Politics of Interdependence*, Verso Books, 2020.
- Bérangère Fromont et Gorge Bataille / Élodie Petit, *L'amour seul brisera nos cœurs*, À la maison, 2022.
- Starhawk, *Comment s'organiser ? Manuel pour l'action collective*, Cambourakis, « Sorcières », 2021.
- Hanja Ahsan, *Shy Radicals. The Antisystemic Politics of the Militant Introvert*, Book Works, 2017.
- Gwenola Ricordeau, *Pour elles toutes. Femmes contre la prison*, Lux, 2019.
- Gwenola Ricordeau, *Crimes & Peines. Penser l'abolitionnisme pénal*, Éditions Grevis, 2021.
- Michela Murgia, *God Save the Queer. Catechismo femminista*, Einaudi, Stile Libero BIG, 2022.

## ARTICLES & REVUES

- Audrey Couppé de Kermadec, « Noires et queers, comment définir sa beauté à la marge de la marge ? », *Manifesto XXI*, 24 novembre 2022.
- Catherine Chatignoux, « Europe : l'extrême droite s'essaie au rassemblement », *Les Échos*, 3 juillet 2021.
- Gilles Gressani, « Giorgia Meloni n'incarne pas le retour du fascisme, mais l'apparition d'une nouvelle formule politique », *Le Monde*, 26 septembre 2022.
- Audre Lorde, « *The Transformation of Silence Into Language and Action* », *Sinister Wisdom*, n° 6, 1978.
- « Le Fascisme (1922-1945) », *Revue d'histoire européenne*, n° 12, 2022.

Lou Roméo, « Fratelli d’Italia, parti post-fasciste aux portes du pouvoir », *France 24*, 24 juillet 2022.

Ida Dominijanni, « *Vertigini della storia* », *L’Essenziale*, 13 octobre 2022.

Pierre Plottu, Maxime Macé, Mathieu Molard, « Marine Le Pen conseillée par une pro de la télé-réalité », *StreetPress*, 22 avril 2022.

« Pétain “sauveur” des Juifs : la relaxe d’Éric Zemmour confirmée en appel », *France Info / AFP*, 12 mai 2022.

Ilaria Romeo, « *Chi semina dubbi, raccoglie democrazia* », *Collettiva*, 18 octobre 2020.

« Régionales 2021 : “Je ne suis pas d’extrême droite, je suis patriote”, assure Marine Le Pen à Lunéville », *L’Est Républicain*, 8 juin 2021.

Anne Plaignaud, « Confusionnisme : pourquoi l’extrême droite gagne à tous les coups », *Manifesto XXI*, 7 avril 2022.

Vincent Trémolet de Villers, « Marianne Durano : “Défendre un féminisme qui considère la femme entièrement” », *Figaro Vox*, 20 octobre 2017.

Léane Alestra, « Enquête sur le fémonationalisme. Comment en sommes-nous arrivés là ? », *Blog Médiapart*, 21 novembre 2022.

« Mineurs isolés “violeurs” et “assassins” : Éric Zemmour condamné pour provocation à la haine », *Marianne*, 17 janvier 2022.

Frantz Durupt, « “Valeur travail” : un débat sous confusion », *Libération*, 17 septembre 2022.

Benjamin Derveaux et Julien Constant, « L’homophobie, un fléau en forte hausse et “présent partout” en Île-de-France », *Le Parisien*, 19 décembre 2022.

« Mariage pour tous : les actes homophobes en forte hausse », *France 24*, 21 avril 2013.

Maëlle Le Corre, « Les manifs contre le mariage pour tous, c'était affreux, c'était une guerre contre nous ! », *Les Inrocks*, 5 octobre 2019.

Filippo Ceccarelli, « *Addio alla fiamma tricolore simbolo dell'epopea missina* », *La Repubblica*, 21 mars 2009.

Francesco Palmieri, « “Una civiltà sta finendo e non ce ne siamo accorti” : intervista a Igor Sibaldi », *Il Foglio*, 24 juillet 2022.

« Élisabeth Badinter : “On livre des hommes à la vindicte publique sans passer par la justice” », Le 7/9, *France Inter*, 28 septembre 2022.

Grace Ly, Sarah Mazouz et Danièle Obono, « Pourquoi l'intersectionnalité fait-elle si peur ? », *La Déferlante*, n° 3, septembre 2021.

Sarah Diep, « Habibitch : Danser pour redonner un sens à la nuit », *Manifesto XXI*, 7 juillet 2017.

« Philippe De Villiers : “Éric Zemmour avait raison avant tout le monde” », *Europe 1*, 6 octobre 2022.

Myriam Levain, « Qui a peur du grand méchant woke ? », *Cheek*, 11 octobre 2021.

Costanza Spina, « Le wokisme expliqué à tes darofnes », *Nylon*, 7 avril 2022.

Graziella di Mambro, « *Il rischio “democrazia”. Dialogo con Paolo Berizzi sul suo ultimo libro che smaschera l'estrema destra* », [articolo21.org](http://articolo21.org), 2 novembre 2021.

Costanza Spina, « Sarah Schulman : “Punir est un processus totalement vain” », *Manifesto XXI*, 21 mai 2021.

Philippe Guglielmetti, « Une théorie est-elle vraie ou fausse jusqu'à preuve du contraire ? », *Slate* et *Quora*, 10 mai 2021.

Costanza Spina, « Violences entre lesbiennes : les zones grises de la sororité », *Manifesto XXI*, 11 mars 2020.

Luki Fair, « Plus de bars, ni de fêtes : comment le Covid-19 impacte-t-il la vie sociale des jeunes queers ? », *Manifesto XXI*, 25 novembre 2020.

Sophie Benard, « La French Theory, ce “virus” qui serait à l’origine de la fureur wokiste », *Slate*, 14 mars 2022.

Paul B. Preciado, « Nous étions sur le point de faire la révolution féministe... et puis le virus est arrivé », *Bulb*, 27 avril 2020.

« Le romantisme révolutionnaire », *Europe*, n° 900, avril 2004.

Costanza Spina, « Nous sommes à l’aube d’une révolution romantique intersectionnelle », *Censored*, n° 4, septembre 2020.

Antonio Scurati, « *Mussolini lontano e vicino* », *Il Corriere della Sera*, 2 juillet 2022.

Clémentine Labrosse, « Les revues féministes abritent-elles des chefs-d’œuvre de demain ? », newsletter *Censored*, 17 octobre 2022.

Costanza Spina, « Et si le souci n’était pas Cantat mais *Les Inrocks* ? », *Manifesto XXI*, 13 octobre 2017.

Costanza Spina, Alice Pfeiffer, Manon Renault, « Le militantisme et Instagram : toutes militantes... le temps d’une story ? », *Manifesto XXI*, 18 février 2021.

Clémentine Labrosse, « Fatima Ouassak : l’égalité ou rien », *Censored*, n° 7, octobre 2022.

« *La tecnica dei 101 desideri di Igor Sibaldi per realizzare quello che volete* », *Il Volo del Mattino*, Radio DeeJay, 21 janvier 2016.

Apolline Bazin, « Voilà pourquoi nous rêvons d’être des elfes », *Les Inrocks*, 17 mars 2020.

« “La fête est finie” : le gouvernement Meloni fait de la lutte contre les rave partys une priorité », *Le Figaro / AFP*, 1<sup>er</sup> novembre 2022.

« “*Fermate il decreto anti-rave*”, stop al parlamento da 18 associazioni », *Il Manifesto*, 13 décembre 2022.

Stefano Baldolini, « *Devianze giovanili, polemica Meloni-Letta. Fratelli d'Italia inserisce obesità e anoressia, poi ritratta* », *La Repubblica*, 22 août 2022.

Costanza Spina, « Les queers ont un problème avec le capital beauté, il est temps d'en parler », *Manifesto XXI*, juin 2022.

Léa Guedj, « 40 ans de l'abolition : comment a évolué l'opinion sur la peine de mort en France », *France Inter*, 10 octobre 2021.

Costanza Spina, « Gwenola Ricordeau : “Mon abolitionnisme se situe dans un mouvement révolutionnaire” », *Manifesto XXI*, 15 février 2022.

« “La police exerce une violence légitime” : Gérald Darmanin cite-t-il correctement le sociologue allemand Max Weber ? », *France Info*, 30 juillet 2020.

Matthieu Foucher, « À la recherche du #MeToo gay », *VICE*, 23 septembre 2020.

## PODCASTS

Judith Duportail, Costanza Spina, Samuel Dock, « *Self-care ta mère : Êtes-vous en burn-out ou êtes-vous une petite nature ?* », *Après la pluie*, Binge Audio.

Judith Duportail, Costanza Spina, Samuel Dock, « *Self-care ta mère : Êtes-vous parano ?* », *Après la pluie*, Binge Audio.

Anne Plaignaud, « Gentrification : quels espaces de résistance ? », *Manifesto XXI*, 16 septembre 2022. Interview de Yamina Zarou de Verdragon et Tatiana Reinhardt de MakeHerSpace à l'ouverture de l'exposition « Regards du Grand Paris » aux Magasins généraux.

Judith Duportail, « Camille Kouchner : la grande interview », *On peut plus rien dire*, Binge Audio, 2021.



Maison d'édition fondée par Clémentine et Apolline Labrosse  
Éditrice : Clémentine Labrosse  
Graphiste : Apolline Labrosse  
Secrétaire de rédaction : Maria Tasso  
Diffusion / Distribution : Hobo - Makassar

ISBN : 978-2-4945-6700-9  
Prix : 19€

Polices utilisées :  
Téméraire, par Quentin Schmerber  
Pinyon, par Nicole Fally  
Baskervvol, par Bye Bye Binary (Julie Colas, Louis Garrido, Ludi  
Loiseau, Édouard Nazé, Marouchka Payen, Mathilde Quentin)

Dépôt légal : juin 2023

Imprimé en France à 3 000 exemplaires

Papiers certifiés PEFC™ et FSC®.  
Imprimerie Chirat  
744, rue de Sainte-Colombe  
42540 Saint-Just-La-Pendue